

LES:
NÉRATION
TRE?

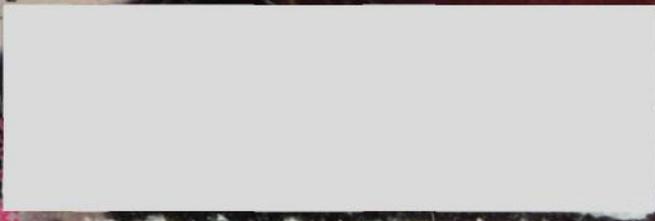
T
ROBI

ENTREVUE:
ANNE SYLVESTRE

LA
WAVE
EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité

septembre 1985 • no 2
r de 2^e classe • Enr. no 5188 • Port payé à Montréal



LE PHÉNOMÈNE MAROIS

Jeunes Québécoises

FAITS ET CHIFFRES

En 1981 :

- C'est chez les 20-29 ans que l'on retrouve le plus grand nombre de femmes.
- Une femme sur deux est susceptible de se marier.
- Le nombre moyen d'enfant par femme en âge de procréer est de 1,62 (en 1983 : 1,47).
- La moitié des diplômées au baccalauréat et au cégep général sont des femmes.
- 57,9 % des femmes de 15-24 ans participent à la main-d'oeuvre; chez les mères de moins de 25 ans cette participation s'établit à 41,5 %.

Formation — bourses — aide financière — information sont autant de moyens utilisés par le Gouvernement du Québec pour supporter les jeunes femmes dans leur démarche personnelle et professionnelle.

Voici quelques-uns des programmes mis au point à cet effet :

- **Programme de formation** générale en entreprise, et mesures favorisant l'accès à la formation professionnelle : initiation aux métiers non traditionnels, stages en milieu de travail, rattrapage scolaire...
- **Bourses d'affaires** permettant aux jeunes de créer leur propre emploi, soit en fondant une entreprise, soit en devenant partenaires d'une PME existante ;
- Activités visant à inciter les filles à s'orienter vers des **options non traditionnelles** et offrant de bonnes perspectives d'emploi : diffusion du vidéo et du document « Explorons de nouveaux espaces » ; publication de chroniques et de biographies traçant le portrait de travailleuses en emploi non traditionnel ;
- Développement du réseau des **services de garde** à raison de 12 000 places par année ;
- Mise en vigueur des **programmes d'accès à l'égalité** ;
- Campagne de sensibilisation visant à inciter les jeunes femmes à se constituer de **l'épargne personnelle**.



Gouvernement du Québec
Secrétariat à la
condition féminine

Québec

LES JEUNES

26

Engagées autrement

Marie-Claude Trépanier



30

Le sexisme a-t-il de l'avenir?

Gloria Escomel



32

De la violence

Dominique Robert



ÉDITORIAL

5

COURRIER

6

COMMUNIQUÉS

9

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 11
Y a-t-il un dictionnaire dans la salle?

Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE

**Conférence de Halifax
 Pour inventer la paix 12**

Retraité-e-s

Une stratégie à retenir 13

Publicité sexiste

Le NON de LVR 14

Manifeste féministe 15

INTERNATIONAL

L'esprit de Nairobi

Francine Pelletier

16

ENTREVUE

Le phénomène Marois

Francine Pelletier et
Carole Beaulieu

22

JOURNAL INTIME
ET POLITIQUE

34

Ne me parlez pas d'avenir!
 Dominique Ritchot

ENTREVUE

38

**Anne Sylvestre
 Trop tard pour être star?**
 Hélène Pedneault

ARTS

43

**Brigitte Radecki
 En transformation**
 Christine Ross

LITTÉRATURE

**La bande dessinée en France
 Quatre femmes en colère 44**

**Chantal Montellier... et
 ses crocodiles**

45

Hélène Lazar

MUSIQUE

**Le Festival de Jazz de
 Montréal**

Post-scriptum

48

Catherine Dostaler

Catherine Ribeiro

Le dur désir de vivre

49

Michèle Roy

CINÉMA

52

**Silence elles tournent
 Le cinéma des femmes
 "is well and alive"**

Diane Poitras

FLASHES

56

Livres, cinéma

CALENDRIER

59

CINÉPHILES!



à l'OUTREMONT
et à L'AUTRE CINÉMA
**15 FILMS DE
VOTRE CHOIX
POUR 25\$**

**EN VENTE JUSQU'AU
30 SEPTEMBRE 1985**

à l' **OUTREMONT**
1248 rue Bernard Ouest

et à

L'AUTRE CINÉMA
6430 rue Papineau



Francine Lalonde



Pauline Marois



Louise Harel

APARTÉ american style

par Francine Pelletier

Ennuyante. C'est le mot qui décrit le mieux la politique au Québec depuis cinq ans. Sans étincelles ni émotions ni véritables débats, tout au moins pour nous qui la subissons. Alors qui aurait cru qu'en l'espace d'un mois les nouvelles de cette province redeviendraient intéressantes? Qui aurait cru, surtout, que ce serait grâce à Pauline Marois?

On pourra dire que Pauline Marois n'a pas beaucoup d'expérience politique, qu'elle ne mobilise pas les coeurs et les idées comme une Lise Payette (ou un René Lévesque), qu'elle n'a pas particulièrement brillé au ministère de la Condition féminine et qu'elle a tendance à se laisser manger la laine sur le dos... N'empêche qu'elle est peut-être en voie de réussir un miracle : devenir la première femme Premier ministre du Québec – et puisqu'elle se dit féministe, possiblement la première Premier ministre féministe au monde! Le moins qu'on puisse dire c'est que Pauline Marois n'est pas partie pour devenir Pauline Who?

Qui donc est cette femme qui ose précipiter les événements? Bien sûr, ç'aurait pu être Francine Lalonde et, à plus forte raison, Louise Harel (si elle s'était présentée). Toutes deux n'ont pas moins de crédibilité que la ministre du Revenu et de la Main-d'oeuvre, et ne sont certainement pas moins féministes. Mais Madame Marois à l'incontestable mérite d'avoir osé la première et ce faisant, d'avoir capté l'imagination des Québécois et surtout, des Québécoises. Imagination qui a d'ailleurs beaucoup été stimulée par la malheureuse bévue d'Huguette Lachapelle. Sitôt lancée, la phrase a fait surgir une espèce d'indignation collective : comment ça «le Québec n'est pas prêt à élire une femme Premier ministre!» Cette bourde aurait été au féminisme ce que la fameuse phrase de Lise Payette a été aux Yvette.

Dans ce sens, la présence en ce moment de Francine Lalonde et de Louise Harel sur la scène politique sont essentielles. D'aussi absentes qu'étaient encore les femmes à la dernière session de l'Assemblée nationale, elles sont devenues les candidates (ou possibles candidates) les plus visibles – parce que les plus exceptionnelles – dans la course à la chefferie du Parti québécois. Mais surtout, comment ne pas remarquer la complicité qui règne entre Marois, Lalonde et Harel, complicité qui se fait généralement rare dans l'arène politique. S'il est vrai que la présente campagne est beaucoup plus civilisée que d'ordinaire, se dispensant des grandes confrontations et des accusations à peine dissimulées, tout au moins pour l'instant (et il y a des journalistes pour s'en plaindre), il y a un élément de plus qui joue entre ces trois femmes : la solidarité.

Le mot est lâché. Si c'est incontestablement le fait d'être une femme en mouvement qui le mieux explique le «phénomène Marois», c'est l'idée de solidarité qui explique son envergure. Car au-delà des reproches, de la méfiance et même, du cynisme qui nous rattrapent à chaque fois qu'il est question de la politique, la candidature de Pauline Marois, appuyée par Francine Lalonde et Louise Harel, pour ne mentionner qu'elles, touche quelque chose de fondamental : l'identification aux femmes.

C'est l'identification aux femmes, et la fierté qui s'en dégage, qui a soulevé une vague de protestation lors du discours de Pierre-Marc Johnson sur la condition féminine, le 8 août à Montréal. Le député d'Anjou a eu le malheur d'oublier Francine Lalonde dans l'énumération de ses «concurrent-e-s». Les femmes dans la salle lui ont vite rappelé, tout comme elles ont reçu froidement cette affirmation de l'aspirant Premier ministre : «Pour moi, le Québec et la condition féminine c'est toute la même chose». C'était se montrer non seulement maladroit mais aveugle.

Mais peut-on faire confiance à Pauline Marois? Toute la question est là. Il y en a pour qui l'idée de voter pour le Parti québécois est impensable à prime abord. D'autres, qui ne jugent pas la candidate assez à gauche ou assez féministe. Certes, le Parti québécois est un parti comme un autre, on ne le sait que trop bien maintenant, et si féministe elle est, Pauline Marois est visiblement plus réformiste que radicale. De plus, elle «n'a pas réponse à tout», n'a pas nécessairement de grandes idées ou de grands projets. Bref, l'idéologie n'est pas son fort.

Mais il faut admettre que Pauline Marois dégage une qualité d'émotions, une présence, qui fait du bien ; qui rappelle qu'on a affaire ici à une femme qui d'ailleurs n'a pas peur de s'afficher comme telle. Une femme qui ne pense pas manquer de sophistication ou de retenue à se faire photographier avec ses enfants et son mari ; qui donc aborde la vie politique comme elle aborde la vie privée. Une femme qui ne joue pas tough, qui n'aime pas les jambettes et les jeux de coulisses chers aux politiciens et qui voudrait instaurer de nouveaux rapports. Bref, une femme qui n'est pas macho du tout. Ça vaut ce que ça vaut mais quand on aspire à devenir cheffe d'État, ça vaut tout à coup son pesant d'or.

À défaut d'être parfaitement satisfaites, misons au moins sur un cheval gagnant. C'est précisément ce genre de calcul qu'ont fait les féministes américaines face à la candidature de Geraldine Ferraro à la vice-présidence des États-Unis, l'automne dernier (voir LVR, oct. 84). Maintenant que c'est notre tour de flairer l'odeur de la victoire, comment ce refuser ce plaisir et ce pouvoir? Après tout, les femmes ont tout à gagner, rien à perdre.

Et puis, combien de «rendez-vous avec l'histoire» peut-on rater en cinq ans? 

Il est peut-être bon de rappeler que l'éditorial représente le point de vue de celle qui le signe et non nécessairement celui de toute l'équipe de LVR.

Tenter l'érotique

Des lectrices commentent...

*Depuis cinq ans que nous publions, jamais nous n'avons reçu un aussi volumineux courrier – jamais non plus aussi contradictoire. Serait-ce que le débat sur la porno et l'érotisme ne fait que commencer?..**

* *Fait intéressant: alors que d'ordinaire nous recevons, toute porportion gardée, beaucoup de lettres d'hommes, cette fois, rien.*

Je suis déçue. Profondément. Presque blessée. À cause du texte qui m'a dégoûtée au plus haut point. À cause du long et inutile prologue, prêchi-prêcha de «filles-qui-savent-et-qui-parce-qu'une-femme-est-en-question-soudain-ne-savent-plus». À cause du critère de base de ce spécial, l'érotisme, qui a été bafoué. À cause d'autres nouvelles refusées parce que «pas assez érotiques». À cause de l'unanimité au comité de lecture admettant: «Ce texte ne nous érotise pas mais nous rend malades». À cause de la division de ce même comité qui indiquait au contraire qu'il ne fallait pas publier. À cause de l'éditorial qui dénonce les Japonaises ligotées par souci d'esthétisme. À cause d'une publicité qu'on a su refuser parce que très sexiste (tiens, tiens, pas de débat ici: aurait-elle été conçue par un homme?). À cause de l'éloge fait de certains recueils d'érotisme, «jamais plattes ou violents. Un vrai baume», où l'on se félicite qu'il n'y ait «ni agressions, ni victimes». À cause du degré de confiance et des exigences

que je mets dans LVR. À cause de l'impact public de ce magazine. À cause de mes vingt ans (ah! les jeunes, comme vous ne savez plus être féministes!) qui doivent supporter de si grossières contradictions de la part des aînées. À cause du mépris manifesté envers les convictions des lectrices féministes. Je crois que les lectrices méritent des excuses. Je doute toutefois que vous ayez le courage de prendre une telle position.

JOSÉE BOILEAU
MONTRÉAL

Ne soyez pas surprise si je me suis sentie choquée, et je sais ne pas être la seule, par votre numéro d'été.

(...) Une amie m'a dit: «Cela me déprime de les (LVR) lire sous cet aspect. Que veux-tu, elles sont encore bien jeunes». (...) En effet ce n'était pas «tenter l'érotique» qu'il fallait écrire sur votre page couverture mais «tater-fesses». (...) Eh oui, quand tout est dans les fesses il n'y a pas grand chose dans la tête. Enfin disons que votre tête était fatiguée après une année bien remplie. Mais tout de même, heureusement que cette admirable Marie-Claire Blais avec sa *Tendresse* essaie de vous sauver la face! (...) Si chaque été nous devons partir avec un numéro de «peau commercialisée» de cette façon, alors je pense que le romantisme de nos grand-mères a définitivement pris le bord.

NICOLE R.
MONTRÉAL

En publiant, dans votre dernier numéro, la nouvelle intitulée «Histoire de Q», non seulement pratiquez-vous le sexisme à rebours, mais vous allongez une gifle magistrale à toutes celles qui, dans le passé, ont lu et partagé vos prises de position courageuses sur la pornographie.

Quel vent avait donc soufflé sur LVR, ce jour-là? Recherchez-vous quelque frisson sensationnaliste? Ou aviez-vous envie d'être inondées de courrier?

Si on s'élève contre la littérature dans laquelle des femmes font l'objet de

sérvices corporels, rien ne saurait excuser qu'on publie une histoire où un être humain, mais de sexe masculin, est torturé selon ce même schéma de domination. Quand on est le seul magazine féministe au Québec, on draine pas mal d'attention et à ce titre, on a une certaine responsabilité.

En dernier ressort, vous invoquez les qualités littéraires indéniables du texte; argument, à mon avis, aussi spécieux que ceux des juges du concours de Miss Univers invoquant l'intelligence comme critère de sélection de l'heureuse gagnante. L'essentiel est ailleurs, tout le monde le sait.

HÉLÈNE MATTE
QUÉBEC

J'aurais beaucoup à dire sur la bataille qui sera perdue dans le domaine de la pornographie et de la violence si des féministes ne cessent pas de s'approprier les discours des adversaires et de les diffuser comme si cela était naturel. Je vous demande simplement si vous croyez que les artistes et les écrivaines féministes – qui ne sont pas les premières, d'ailleurs – échapperont à la censure du fait que les femmes vont adopter le discours de la liberté d'expression pour protéger et normaliser la propagande haineuse qu'est la pornographie.

Le postulat sous-jacent à votre réflexion me semble faux. La liberté d'expression n'est pas un droit absolu, reconnu universellement, elle est une prérogative de ceux et celles qui détiennent des pouvoirs. Si les femmes gagnent un jour le droit réel de s'exprimer librement, ce ne sera pas par des discussions théoriques sur la liberté d'expression vs la pornographie, parce que ces discussions sont stratégiques et ont pour objectif de faire diversion. Pendant que vous discourez sur ce droit et tournez en rond, vous ne parlez plus de la réalité de la pornographie, de son contenu et de ses effets concrets sur la vie des femmes, des hommes, des enfants. Diffamer, violenter, inciter à la violence, au mépris, à la haine, de la sexualité humaine – et la porno fait



tout cela – sont-ce là des droits fondamentaux ? Si on répond affirmativement à cette question, et certain-e-s le font, il n'existe aucune liberté possible. Il m'arrive encore d'être angoissée en me rappelant une discussion avec des étudiants dont plusieurs soutenaient que le viol était un moyen comme un autre de s'exprimer. Ils utilisaient exactement la même argumentation sur la liberté d'expression que ceux et celles qui craignent de censurer la pornographie.

Je me demande si certaines féministes et d'autres personnes, fatiguées de lutter et d'essuyer le déluge d'accusations et de dérision, ne s'enlignent pas sur la porte de sortie que constitue l'argumentation sur la soi-disant liberté d'expression.

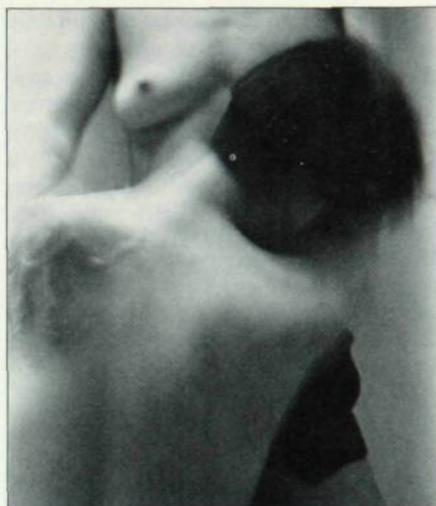
MICHELINE CARRIER
MONTRÉAL

Le long prologue qui flanque la nouvelle d'Anne Dandurand m'a arraché un soupir navré, suivi de cette réflexion : « Si on en est encore là ! ». Oui, si on en est encore là, on n'est pas près de l'explorer à fond, ce mystérieux imaginaire érotique féminin ! Vos interminables précautions oratoires, vos réunions houleuses, vos explications embarrassées semblent, à mon avis, issues du fait que vous ne vous soyez pas, avant de « tenter l'érotique », mises d'accord sur cet indispensable postulat : lorsqu'on décide d'explorer l'imaginaire érotique, féminin ou masculin, on se trouve obligatoirement confronté à deux versants, le premier clair et serein, que vous avez nettement privilégié, le second, sombre, trouble, sulfureux, où la cruauté règne en maître. Il est significatif, d'ailleurs, que parmi les nouvelles que vous avez publiées, celle qui appartient à ce versant soit, sinon la meilleure, du moins la plus forte. Le pastiche de *Histoire d'O* de Pauline Réage est réussi, avec çà et là des images saisissantes.

Il faudrait cependant se décider un jour à analyser en profondeur le rôle de la cruauté en tant que ferment érotique. Plonger sans fausse pudeur dans cet enfer. Décortiquer sans complaisance, sans fascination malsaine, la relation bourreau-victime, dans toute son ambiguïté.

Vous avez soulevé, sans le vouloir vraiment, un problème grave, fondamental, un tabou dont vous ne soupçonnez pas l'ampleur.

ANNICK DUCHATEL-BUSSIÈRE
MONTRÉAL



Laissez-moi tout d'abord vous remercier d'avoir, malgré tout, publié *Histoire de Q*. Je crois que vos lectrices-teurs sont assez matures pour qu'on ne censure pas des textes intéressants sous prétexte qu'on risque de mal les interpréter. Merci d'avoir présenté le débat entourant *Histoire de Q*. Tout nu, ce texte m'aurait choquée ; emballé de vos réticences, il est devenu à la fois un exercice intellectuel et une prise de pouls émotif. Quand même, je crois qu'il n'avait pas sa place dans un numéro intitulé « Tenter l'érotique » ; je l'aurais plutôt vu dans un spécial « Comment dédramatiser l'agressivité qu'on a vis-à-vis des gars » (peut-être à cause du commentaire de l'auteure ?).

Pour ce qui est des autres textes, je les ai trouvés charmants, bien écrits, « cute » ou drôles, mais érotisants ? Non. Définition personnelle : l'érotique donne naissance au désir (accompagné de ses manifestations physiologiques) et si le désir existe déjà, l'érotique en augmente l'intensité et l'urgence. Ces textes m'ont-ils fait sauter sur mon chum ? Non.

JO-ANN STANTON
MONTRÉAL

Un très beau texte sur la violence de l'amour, du terrifiant amour. L'idée que le plaisir ne doit venir que de la joie et de grands et beaux sentiments est parfaitement puritaine, aussi bien pour l'art que pour le sexe. La peur est un stimulant extraordinaire, quand ses moyens et ses effets sont voulus et contrôlés.

Surtout ne reculez pas ! Vous m'avez fait jouir.

MIRIADE
MONTRÉAL

Comme vous, je me justifie avant même de vous ouvrir mon texte. Oui, j'avoue que la domination m'excite, que la violence est un stimulant de mes fantasmes, et cela sans désir de vengeance sur l'autre. Permettez-moi, je vous en prie, de mouiller en m'imaginant ficelée de toutes parts et sucée par des mains aveugles qui me violentent et m'agressent. Laissez-moi jouir en rêvant que je force un jeune enfant encore imberbe à enfouir ses mains dans ma vulve gonflée.

Tous ces désirs, je les porte en moi. Je les sais imposés par une culture de violence et de frustrations, je les reconnais comme étant les symptômes d'une éducation répressive.

Et pourtant ils me font frémir. Dois-je alors les empêcher de se former, alors que depuis tant d'années déjà j'essaie de reculer les limites de ma morale, ayant accepté tour à tour que me remuent le corps de l'homme, le corps de la femme, ma propre main sur mon corps, le tout dans une joyeuse et complète acceptation de mes désirs ?

Mais n'allez pas croire que j'endosse le texte de Anne D. Je lui reproche la vengeance d'abord, le pastiche ensuite, et la domination unilatérale qu'elle fait subir au pauvre mec éborgné.

LVR prend un gros risque en publiant ce texte, et je vois bien qu'elle en est plus que consciente. Elle n'aurait pas dû, sans doute, et va s'attirer les foudres de bien des femmes, de bien des hommes. Surtout quand on pense qu'à la page 4 elle refuse une publicité sexiste... Quelle merveilleuse contradiction qui est à l'image même des miennes.

Bonne chance et à la prochaine chicane !

JOHANNE DENIS
MONTRÉAL

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir ce numéro « chaud » d'un été pluvieux. Si les auteures des nouvelles ont tenté l'érotique, elles ont réussi sur ce plan et sur ceux de l'humour, de la tendresse, du poétique.

À propos de la nouvelle d'Anne Dandurand, je crois qu'elle avait sa place dans *La Vie en rose*. À mon avis, l'auteure explique clairement la raison d'existence du texte dans le *Prologue à Histoire de Q*. Au-delà du contenu explicite de son texte, elle soulève la question de la raison d'être de l'écriture.

CLAIRE LALIBERTÉ
SAINTE-FOY

Je ballote, je flotte, je me questionne: y a-t-il un véritable érotisme féminin qui soit «érotisant»? La PEUR de la pornographie a-t-elle gobé en douce tous nos élans, a-t-elle remâché les soubresauts de passions qui nous assaillent à un point tel que nous ne sachions plus être que purement sensuelles et sentimentales?

Par ailleurs, ce qui me dérouté dans cet interminable débat sur ce qui est érotique et sur ce qui ne l'est plus lorsque nous dépassons certaines limites, c'est cette peur que nous avons des fantasmes masochistes. Est-ce que le seul fait de vouloir être aimée avec la violence du désir, avec la force houleuse des orgasmes éreintants, voire même avec des chaînes, vient invalider toutes les mesures prises contre la violence faite aux femmes non consentantes?

Ce n'est pas parce qu'une femme connaît des fantasmes masochistes qu'elle est pour autant aliénée, antiféministe, soumise, etc.

Ce que je tente d'exprimer est fort simple: pour certaines femmes, le féminisme a une morale qui les empêche de liquider leurs fantasmes. Et si certaines femmes vivaient intérieurement un conflit entre «le cul et la tête», que leur proposeriez-vous en tant que féministes militantes et engagées? Nier l'évidence de la violence sexuelle dans les fantasmes, c'est passer par-dessus la réalité, c'est faire un bond dans l'au-delà, dans le surnaturel, ce que vous n'avez pas fait et ce pourquoi plusieurs d'entre nous vous resteront fidèles!

Le féminisme, s'il a un but, ce n'est surtout pas celui de nous masquer la réalité vraie, celui de nous enfoncer innocemment dans le songe doucereux d'une existence fleurie où ne pousse aucune question contradictoire et douloureuse.

SYLVIE GENDRON
BROSSARD

Merci, merci pour ce brin de fantaisie érotique. Surtout pour ce café de Marie-Francine Hébert. Un café qui m'a imbibée de fantasmes comme le carré de sucre qu'on plonge doucement dans le liquide chaud.

Et crac! La tasse brûlante, le café bouillonnant qui nous arrive dans la fourche: le texte d'Anne Dandurand. Il ne sert à rien de crier gare ou de s'excuser, chères serveuses attentionnées que vous êtes, la cliente n'est pas fâchée, n'est pas choquée. Seulement saisie, très saisie.

Ce n'est pas mortel pourtant et il fait bon quelquefois faire résonner ses chaînes sur un métal hurlant vengeance. Avant de verser un autre regard chaud, coulant de tendresse, croquer, juste pour rire et faire pleurer, le robinet de la machine à café, qui une fois sur deux ne nous sert que de l'instantané ou du réchauffé.

MARIE CADIEUX
OTTAWA

Bravo pour le numéro «Tenter l'érotique», qui est l'effort le plus réussi que j'aie vu dans le genre - j'ai en particulier été enchantée par le texte de Marie-Francine Hébert, «Comme dans un café». Et je trouve que vous avez pris la bonne décision concernant *Histoire de Q* en la publiant avec vos commentaires et ceux de l'auteure.

Mais comment, après avoir fait un tel cas de conscience autour de ce texte-là, avez-vous pu publier la phrase suivante de Marie-Claire Girard: «*Histoire d'O* peut être lu à plusieurs niveaux mais c'est surtout un livre qui dénonce de façon farouche l'asservissement amoureux des femmes»? J'en suis restée sur le cul.

D'abord, on n'ignore pas la véritable identité de Pauline Réage - on sait depuis longtemps que c'est Dominique Aury, qui siège actuellement au prestigieux jury du prix Goncourt, assistée peut-être par son amant de l'époque Jean Paulhan, qui a écrit la préface du livre. Cette préface, intitulée «De l'esclavage volontaire» ou quelque chose du genre, est un véritable morceau d'anthologie en misogynie; elle commence par la phrase «Enfin une femme qui avoue!» et tout est à l'avenant. Le livre lui-même, loin d'être un réquisitoire contre le sexisme, en est au contraire une apologie ahurissante. Rien ne permet de le lire «à plusieurs niveaux» - comme une parodie, par exemple. Autant je suis contre la censure de tels textes, comme de tout texte pornographique (les films, c'est une autre histoire), autant je ne comprends pas qu'un journal qui se dit féministe, et qui s'est fortement engagé dans la lutte contre la pornographie, peut cautionner un livre comme *Histoire d'O*. Sous prétexte que c'est écrit par une femme? Mais nous savons bien que les femmes sont capables de la pire misogynie, et le sort que Réage réserve à son héroïne reflète cette haine (O passe de l'aliénation à l'abjection et à la mort, sans ressentir une seconde de plaisir qui ne soit lié à la douleur, elle-même acceptée au nom de son «amour» pour un homme sadique. J'aimerais bien qu'on m'explique en quoi ça peut aider les femmes d'aujourd'hui à s'aimer et à s'épanouir sexuellement...

NANCY HUSTON
PARIS



Illustration: Christine Lajeunesse

ÉQUIPE DE DIRECTION: Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION:** Yolande Fontaine, Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION:** Louise Legault • **PROMOTION:** Yolande Fontaine • **SECRETARIAT:** Andrée-Anne Delisle • **DIRECTION ARTISTIQUE:** Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION:** Anne-Marie Alonzo, Pascale Beaudet, Hélène Blondeau, Claire Breton, Catherine Dostaler, Marie-Claire Girard, Gloria Escomel, Hélène Lazar, Hélène Pedneault, Jocelyne Poirier, Diane Poitras, Dominique Ritchot, Dominique Robert, Christine Ross, Constance Roy, Michèle Roy, Armande Saint-Jean, Marie-Claude Trépanier • **ILLUSTRATION:** Johanne Guay, Christine Lajeunesse, Diane O'Bomsawin • **PHOTOGRAPHIE:** Suzanne Girard, Kéro, Louise Lemieux, Robert Mondery, Sylvia Spring, Mario Viboux • **MAQUETTE:** Diane Blain, Sylvie Laurendeau • **CORRECTION D'ÉPREUVES:** Thérèse Dumouchel • **DOCUMENTATION:** Hélène Blondeau • **COMPOSITION:** Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE:** Graphiques Gabi • **IMPRESSION:** Imprimerie Ronald's • **DISTRIBUTION:** Les Distributeurs associés du Québec (DAQ), tél. 645-8754, ext.: 1-800-361-4550 • **PUBLICITÉ:** Claude Krynski, 843-7226 • **ABONNEMENT:** 1 an, 10 numéros: 19 \$, 2 ans, 20 numéros: 33 \$, 3 ans, 30 numéros: 45 \$. Tarif international par voie de surface: 30 \$, par avion: 44 \$, Marie-France Poirier et Anne-Marie Cormier: 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec • LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1985 - LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

Groupes, collectifs

La Société québécoise de science politique a mis sur pied un comité de recherche féministe, qui veut briser l'isolement et permettre un échange plus large parmi les chercheuses, par-delà les frontières universitaires locales. On veut créer un véritable réseau regroupant celles qui approfondissent la recherche féministe : mise à jour de l'information, envoi de déléguées à différents colloques, liste des chercheuses et de leurs champs de spécialisations, échanges entre groupes de femmes, journées de discussion sur des thèmes préétablis. Une réunion de lancement aura lieu en septembre.

Pour plus de renseignements, communiquer avec Hélène Sarrasin : (514) 282-4582 ou 282-4440.

Le Parti féministe espagnol lance un appel à la solidarité internationale pour obtenir la légalisation de l'avortement libre et gratuit. Envoyez-leur des lettres, des télégrammes ou des pétitions qui pourront être soumis au gouvernement.

Adresser toute correspondance au Partido feminista de Espana, Bailén, 18, 3^o, 1^o, Barcelona 10.

Le «Y» des femmes offre à sa clientèle un tout nouveau service d'information juridique qui comprend un centre de documentation, les services d'une personne ressource sur place et l'accès gratuit à une banque d'informations fournies par des avocates (consultations individuelles sur rendez-vous, les mardis et jeudis de 17 h à 19 h) dans les locaux du YMCA, 1355, boul. Dorchester ouest.

Pour plus de renseignements : 866-9941, poste 58.

La Collective des étudiantes en Études de femmes de l'Université d'Ottawa tiendra une conférence pour les jeunes femmes entre 14 et 24 ans, les 27 et 28 septembre. On y abordera les sujets suivants : l'affirmation de soi, la grossesse à l'adolescence, les emplois non conventionnels, l'éducation post-secondaire, la femme et la loi, etc. En échange d'un don de 100 \$, elles utiliseront votre carte d'affaires dans leur publicité.

Pour de plus amples informations : Jeannine Malo-Beaudoin, Collective des étudiantes en Études de femmes, 85, rue Hastey, No 328, Ottawa K1N 6N5, tél. : (613) 594-9243.

Le collectif «Femme et handicap» vient de se former à Québec. Il se veut un lieu de réflexion pour la condition des femmes, handicapées ou non.

Pour plus d'informations, contacter France Legault, Collectif «Femme et handicap», 525, boul. Hamel est, Québec G1M 2S8.

L'Association du personnel domestique regroupe les travailleuses domestiques et les personnes intéressées à leur cause. Elle offre des cours de français, d'anglais, d'espagnol, d'artisanat et de relaxation, des consultations para-légales, de l'information sur les lois : normes du travail, immigration. Elle lutte pour la promotion des droits des domestiques.

Les contacter au 5309, Brébeuf, Montréal (métro Laurier, bus 47), tél. : (514) 6859.

Le Centre pour victimes d'agression sexuelle offre gratuitement les services suivants : consultations, examen médico-légal et traitement, information, intervention, soutien aux victimes, etc. Nous disposons d'un service téléphonique qui fonctionne jour et nuit, 7 jours/semaine. Le Centre a un besoin urgent de bénévoles bilingues pouvant travailler au téléphone. La session de formation se tiendra les 20, 21, 22 et 28 septembre.

Communiquer avec Laila au 287-9656.

Pour la survie de l'acupuncture

En juin dernier, l'Assemblée nationale adoptait à toute vapeur un règlement qui met en péril l'avenir de l'acupuncture au Québec. Désormais, les patient-e-s devront obtenir de leur médecin traitant une autorisation préalable avant de consulter un acupuncteur. On connaît les préjugés qu'entretient le corps médical à l'égard de cette médecine «douce». Le Syndicat professionnel des infirmiers et infirmières du Québec (SPIIQ) appuie officiellement notre cause. Nous avons besoin de votre aide afin de faire renverser pareille décision.

Communiquer avec Luce Prévost, Comité de lutte pour défense de l'acupuncture, 4251, rue Hochelaga, Montréal - tél. : 259-8361.

Violence faite aux femmes

Pour sortir de la violence : c'est un projet du Réseau d'entraide de femmes victimes de violence physique en milieu familial, pour les territoires de Verdun, LaSalle, Ville-Émard/Côte St-Paul et Pointe-St-Charles.

Contactez Micheline Lafleur, 765-7315, poste 2844.

La Collective Par et Pour elle, de Cowansville, mène une recherche visant à établir un lien entre la pornographie et la violence faite aux femmes. Cette étude se poursuit jusqu'en novembre 1985.

Contactez le Centre des femmes des Cantons, 98, rue Sud, Cowansville J2K 2X2, tél. : 263-1028.

Images de l'autre Amérique

Un festival des films d'Amérique latine est présenté au cinéma Outremont du 5 au 12 septembre. Vous pourrez y voir, en primeur au Canada : *La Guerre sale*, un documentaire québécois sur la guerre entre les «contras» et la population civile au Nicaragua ; *Jusqu'à un certain point*, une réflexion drôle et implacable sur le machisme à Cuba ; *Et c'est pourquoi l'État est coupable*, sur la vie et la mort d'une femme salvadorienne, responsable de la Commission des droits de l'Homme ; *Les Murs de Santiago*, tourné par une Chilienne et deux journalistes français dix ans après le coup d'État ; *Mémoires de prison* et *Un Homme à abattre*, deux films émouvants sur les années «noires» du Brésil. Et d'autres films encore... Le festival s'ouvre par une soirée bénéficiaire au profit de la reconstruction d'un puits dans un village du Nicaragua.

Anthologie en préparation

On recherche des textes de femmes pouvant raconter leur expérience dans la nature, que ce soit en tant que résidentes à la campagne, voyageuses, campeuses, chasseuses, exploratrices, bergères, etc. Les textes soumis doivent être en anglais.

Faites parvenir votre envoi avec une enveloppe de retour affranchie à JOURNEYS, Road 1, Box 327, Tupper Rd, Spencer, New York 14 883.

Oyez, oyez, photographes !

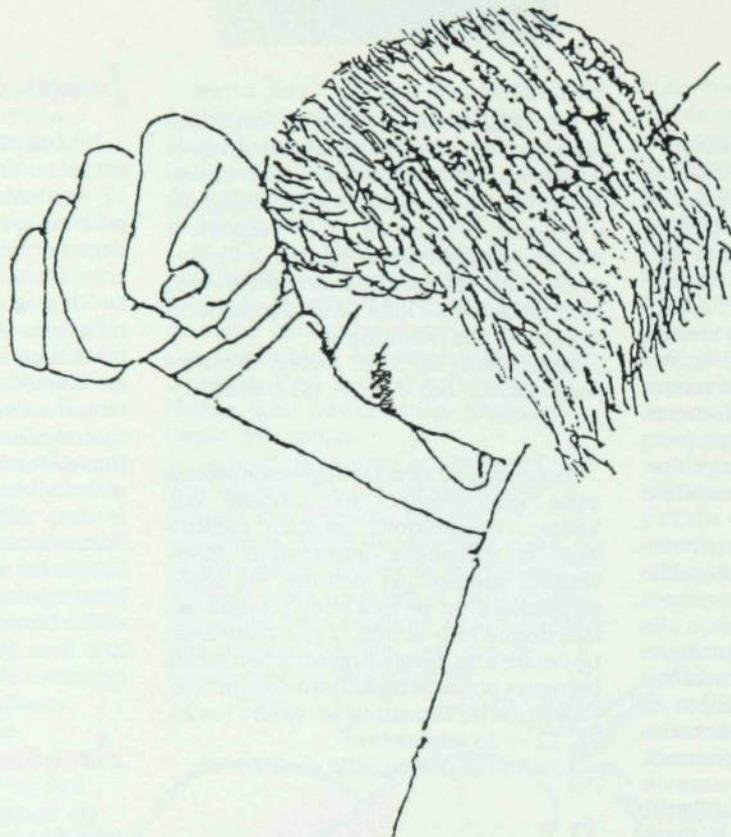
Nous écrivons un livre sur la ménopause et avons besoin de photos de femmes entre 40 et 60 ans, seules ou en groupes (en noir et blanc). Les photos qui seront retenues se mériteront un prix. Toutes les autres vous seront retournées, si elles sont identifiées au verso.

Faire parvenir le tout avant le 30 septembre à : Judith Crawley, Les Presses de la santé de Montréal Inc. C.P. 1000, Station La Cité, Montréal H2W 2N1.

La lutte pour le libre choix

De Nancy Nicol, vidéo sur le mouvement pour l'avortement au Canada, examine l'histoire du mouvement et les stratégies des groupes depuis le changement de la loi en 1969. Des contributions de la part d'individus et de groupes seront nécessaires pour financer l'achèvement de ce vidéo.

Envoyer vos contributions à Horizontal Forest Productions, C.P. 733, Station C, Toronto, Ontario M6S 3S1.



AH NON!

"... J'avais pourtant lu toutes les revues spécialisées, mémorisé tous les test et les fiches techniques, trimbale mes disques à travers au moins dix magasins, écouté les opinions de mes amis et des vendeurs. J'ai quand même manqué le bateau.

On m'avait pourtant prévenu qu'il ne suffisait pas d'acheter tous les soit disant "best buy." On m'avait pourtant prévenu que le mariage des différentes composantes d'une chaîne haute fidélité était un art que seule l'expérience permettait de pratiquer correctement.

Et dire que ça aurait été si simple si j'avais consulté les professionnels de Filtronique ou de Son-Or. Pourquoi donc personne ne me l'a dit?

"Là ou le dialogue remplace le traditionnel monologue du vendeur."

DUAL-ELIPSON-GRADO-HARMAN/KARDON-JBL-KEF-NAKAMICHI-ORTOFON-REVOLVER-TEAC

Filttronique

9343 LAJEUNESSE, MONTRÉAL, QUÉBEC, CANADA H2M 1S5. (514) 389-1377

Y a-t-il un dictionnaire dans la salle?

ou

Comment je vis ma fixation orale

par Hélène Pedneault

Ma voisine d'en bas me téléphone : «As-tu une carotte à me passer ?» Perplexe je réponds : «Qu'est-ce que tu veux dire par carotte ?» Elle sait pourtant que je n'ai jamais rien dans mon frigidaire. Pourquoi me demande-t-elle, à moi, une carotte ? Et pourquoi juste une carotte ? pourquoi pas plusieurs ? qu'est-ce qu'elle veut faire avec *une* carotte ? le mot carotte veut-il bien dire la même chose pour elle et pour moi ? y a-t-il un autre objet que je ne connais pas et qui s'appellerait aussi carotte ? On n'est jamais assez prudent avec le vocabulaire. Les mots sont de gouffres sans fond, des fossés à côté desquels le Grand Canyon fait figure de simple craque dans le plancher. «Mais voyons Hélène, une carotte c'est une carotte ! J'en ai besoin d'une seule pour une recette que je suis en train de faire.» J'ai réussi à mêler ma voisine d'en bas : je ne sais pas si elle va pouvoir terminer sa recette tellement je l'ai perturbée. Le pire, c'est que j'ai répondu non sans vérifier, mais j'en avais un sac complet de carottes, ces genres de bâtons orange qu'on mange crus ou cuits selon les goûts et les modes en cuisine.

Quand j'ai raccroché, je me suis rendu compte que je ne savais plus le sens des mots, même les plus courants. J'étais découragée. Mais c'est vrai qu'il y a de quoi être mêlée. Essayez donc de dire le mot «chatte» devant un Français un peu lubrique. Ça ne passe pas sans un sourire ou une phrase à double sens obligatoire. Les gens ne pensent plus, ils *arrière-pensent*. Ou les mots sont dirigés directement en bas de la ceinture, ou alors ils sont dirigés directement au cerveau, froids, cliniques, imbuables. On saute par-dessus le milieu de ce temps-là. Justement là où est le cœur. Moi-même, quand je lis ou entends l'expression «avoir les yeux bandés», je ne peux pas m'empêcher de voir des yeux sortis de leurs orbites, allongés, durcis. C'est rendu que je ne suis plus capable de savoir si j'aime mes ami-e-s, si je les affectionne, si je les désire, ou si je les chéris. Un peu de tout ça, rien de tout ça, une seule de ces réponses ? Je n'ai plus aucun discernement. Alors non seulement on vient mêlée dans les mots mais aussi dans les sentiments.

Suite logique. Quand on n'est plus capable de rien nommer comme du monde, on finit par se tromper de réalité. Et on se retrouve dans la fiction à temps plein. «Je t'aime». Bientôt, on se fera répondre à tout coup : «Qu'est-ce que tu veux dire par là ?» «Je te désire.» «Quoi, encore quelqu'un qui veut quelque chose de moi ! Veux-tu dire intellectuellement ou physiquement ?» (J'aurais envie de dire : moi, c'est les deux, mais je ne le dirai pas. Personne n'a besoin de savoir que j'ai une conjonction Vénus/Mercure dans ma carte du ciel.)

D'ailleurs, c'est clair que les mots sont des problèmes : Denise m'a dit qu'elle avait lu qu'une femme sur trois au-dessus de 30 ans vit seule à Paris. Ici, ça doit être pareil.

On est rendu qu'on communique mieux avec des chats, une TV ou un sac de poubelle (plein, de préférence).

Quand on rencontre quelqu'un-e pour la première fois, il faudrait se faire un lexique avant d'aller trop loin. Comme ça on pourrait chercher et *trouver* le sens des mots de l'autre. Un dictionnaire par indi-

vidu-e que ça prendrait. Larousse, Quillet et Robert ont complètement raté leur coup. Leurs dictionnaires ne servent à personne. Déjà qu'avec la Loi 101 et la fierté nationale il avait fallu se rappeler qu'un «hood» c'est un capot, qu'un «dash» c'est un tableau de bord, et qu'un «bumper» c'est un pare-chocs. Des grands mots comme ça ! Nos vies avaient changé boutt pour boutt. Maintenant, il semble qu'il va falloir se souvenir de tous ces mots bénis (et anglais) de notre enfance heureuse. Un autre «U-turn» en perspective. Et c'est là qu'on se demande si ce sont les structures de cette société qui rendent le monde paranoïaque ou si c'est chaque individu de cette société qui devient de plus en plus paranoïaque et qui fait que toute la société a l'air paranoïaque au grand complet.

Tiens, un mot «psy». C'est fou la vitesse fulgurante avec laquelle les mots de la psychiatrie sont entrés dans notre vocabulaire de tous les jours. Ce ne sont pourtant pas des mots anglais ! En se faisant cuire un oeuf aujourd'hui on peut très bien dire «je suis tellement névrosée» sans que la personne qui nous écoute rie aux larmes. Ou de quelqu'un que c'est un psychotique parce qu'il tarde à payer son compte de téléphone. Ou que c'est une schizophrène parce qu'elle aime être chez elle. Des choses comme ça. C'est le temps des gros mots écrasants pour décrire les petites réalités banales. Et on n'emploie jamais les mots impunément. À force de les dire sans y penser, on finit par les vivre. C'est comme à force de répéter «Tiens, toé !», expression consacrée par nos héros nationaux Ding et Dong (on est bien bas) ; on finit par être aussi concombres qu'eux, aussi vides et aussi nul-les.

D'ailleurs, je vous préviens : tous les mots que je viens d'employer pour cette chronique ne sont pas les bons. Ils veulent dire autre chose que ce qui est écrit. Cherchez.

Je rêve d'une société muette où les gens devront se toucher pour se parler. Mais il paraît que même les gestes sont suspects. On peut les interpréter de mille et une manières et se faire demander autant de comptes que pour un mot incompris. Que faut-il faire si on ne veut pas être la femme sur trois qui vit seule ? Je n'en ai aucune idée. Laissez-moi seule avec ma fixation orale... ✕



Conférence de Halifax Inventer la paix



Environ 330 femmes, venues de 33 pays différents – dont quelques-unes du bloc de l'Est et de la Chine – se sont réunies à l'Université Mont-Saint-Vincent, à Halifax (Nouvelle-Écosse), du 5 au 9 juin dernier, pour discuter des alternatives des femmes pour négocier la paix.

Organisée par la Coalition des associations de femmes canadiennes, précisément mise sur pied pour cette occasion, la conférence a reçu l'appui de plus de cent groupes de femmes, notamment la Fédération des femmes du Québec, les Femmes au travail, la Voix des femmes. Si la déclaration de principe a rallié le consensus général, certaines propositions contenues dans le cahier ont provoqué, par contre, de houleux débats, au terme des cinq jours de discussions. Les conclusions de la conférence devaient être présentées à la réunion des Nations Unies qui s'est tenue au Kenya en juillet dernier.

Même si toutes les questions à l'ordre du jour n'ont pas trouvé de solutions définitives, il faut dire que dans l'ensemble, cette expérience collective s'est révélée un excellent exercice de négociations. La première discussion portait sur la redéfinition des notions de paix et de sécurité. Il n'était pas question de s'enfoncer dans des digressions générales et abstraites, mais plutôt de rappeler l'urgence, pour chaque femme, d'«inventer» des solutions

de paix adaptées à nos situations respectives.

Les témoignages entendus ont donc été, pour plusieurs d'entre nous, l'occasion de faire une constatation majeure : la paix, expérience parfaitement dynamique, sans signifier nécessairement l'absence de conflits, englobe la *résolution pacifique* des conflits. Toutefois, la conférence n'a pu fournir d'exemples concrets de «résolution pacifique» des conflits, ni permis de distinguer clairement entre «paix véritable» et «paix pernicieuse», tant au plan de la vie privée qu'à celui, élargi, de la société et des relations entre les peuples.

On s'est ensuite interrogées quant aux répercussions de la course aux armements sur la vie des femmes. Le problème le plus souvent évoqué par les participantes avait trait à leur inquiétude face à l'avenir de leurs enfants. Selon elles, la course aux armements est à la source de la pauvreté, de la famine, de la pollution, de la répression, et ce n'est pas là le monde qu'elles souhaitent léguer aux générations futures.

Bien sûr, il était impossible de ne pas souligner l'absence quasi totale des femmes aux tables de négociations internationales ; d'où l'insistance quant à la nécessité pour elles d'investir les postes de pouvoir pour réussir à changer les choses «de l'intérieur» ; il est primordial que les «femmes ordinaires» s'impliquent de façon décisive pour qu'elles puissent enfin exercer ce pouvoir de paix qui leur tient tellement à cœur.

Mais quels sont les moyens dont disposent les femmes pour influencer sur les décisions en faveur de la paix ? Il leur faut

avant tout se regrouper, bâtir une solidarité, établir des réseaux de communication, diffuser de l'information, appuyer en somme toute action pertinente en faveur de la paix.

Au-delà des différences culturelles, linguistiques et idéologiques, la solidarité des femmes s'est manifestée, au cours de cette conférence, même dans les gestes les plus anodins. Ainsi, on a présenté aux fondatrices de la Voix des femmes un immense gâteau pour souligner le 25^e anniversaire de leur regroupement. Il était réconfortant de voir des féministes de la relève rendre hommage à leurs soeurs de combat, ces femmes d'expérience, ces féministes de la première heure qui n'ont pas craint de braver tous les obstacles.

À l'issue de la conférence, celles qui s'attendaient à des miracles, à des solutions claires et définitives ont pu repartir déçues ; mais la plupart y ont sans doute trouvé une raison de plus de continuer. Notamment pour les femmes des pays où sévit la répression, la Conférence d'Halifax a été un jalon important dans leur démarche. Une déléguée des Philippines a entre autres déclaré : «Vous n'avez pas idée de l'importance que prennent les résolutions de conférences internationales de ce genre dans un pays comme le mien.»

Il n'y a donc pas lieu de perdre espoir, ce puissant moteur de l'action. Ne serait-ce que par la solidarité qu'elle a permis de constater et à la lumière des perspectives qu'elle a ouvertes, cette conférence aura été un succès.

CLAIRE BRETON

Une stratégie à retenir

Le 28 juin, les personnes âgées remportaient une grande victoire sur le fédéral : la pleine indexation de leur retraite, que le budget Wilson leur avait enlevée, fin mai. Leur bataille n'aura duré qu'un mois. Pourquoi y revenir, alors ? Pour analyser les stratégies utilisées : elles sont peut-être à retenir, pour les prochains combats !

Reconnaissons auparavant plusieurs circonstances qui étaient favorables aux retraité-e-s : le budget Wilson était le premier élément qui permettait à l'opposition de formuler des critiques concrètes, et la réduction d'une part du déficit sur les misérables retraites actuelles des plus démunis de la société en faisait une cause particulièrement « noble ». La partie était d'autant plus belle que les conservateurs avaient obtenu quantité de votes par la seule promesse d'améliorer les régimes de retraite, ce qui n'a pas manqué d'être rappelé.

Ajoutons à cela l'importance « symbolique » des principales victimes du budget Wilson : les petits vieux et les petites vieilles, ce sont non seulement des figures parentales, mais la projection de notre avenir, envers lequel on entretient des sentiments complexes de culpabilité, de devoir, de pitié, de crainte. On lutte pour eux d'autant plus volontiers, en paroles, quand-peut-être-dans la « vraie vie », on les néglige un peu. On les imagine humbles, désarmés, non agressifs, contrairement aux jeunes qui ont la critique facile et surtout, qui sont appelés à nous remplacer et — peut-être, les monstres ! — à faire mieux que nous !

En attendant, ce sont les aîné-e-s qui nous ont démontré leur efficacité. Car si la cause était bonne, jamais injustice n'a été réparée aussi vite. C'est donc que sont intervenus d'autres facteurs, y compris la stratégie utilisée.



Au début, il y a eu l'Association québécoise des retraité-e-s (AQDR), la seule du genre au Canada à se doter d'un Comité de la condition féminine (on sait que pour 100 hommes, il y a 140 femmes à la retraite).

Entre l'annonce du budget et l'ouverture du « Salon du troisième âge », le 5 juin, l'AQDR établit des alliances avec le Forum des citoyens âgés et la Fédération de l'Âge d'or du Québec (FADOQ) et envoie des communiqués de presse aux media pour manifester son indignation face à la désindexation. À l'ouverture du « Salon du troisième âge », parallèlement à la Conférence de presse gouvernementale, se tient une « contre-conférence » des retraité-e-s, informant public et média de la pauvreté où vivent les deux tiers des personnes âgées. On y distribue 64,000 exemplaires

de la brochure « Réplique des retraité-e-s au budget Wilson », les pétitions circulent, des milliers de signatures sont obtenues dès le premier après-midi. Ce travail (invisible des media produit ses fruits, visibles cette fois-ci : articles et émissions se bousculent le 13, le 14 et le 15. Le 17, le Comité de la condition féminine occupe les bureaux de la députée de Rosemont, la ministre Grenier : nouvelle couverture des media.

Entre temps, la coalition québécoise s'est nommé un attaché de presse à Ottawa pour organiser le travail de sensibilisation auprès des autres associations canadiennes : une coalition nationale se forme, les télégrammes d'appui affluent. Ainsi informées et soutenues, les personnes âgées prennent des initiatives, chacune dans son comté, et fidèles à la consigne, en avisent les media locaux. Dès le 15 juin on apprenait qu'une marche sur la colline parlementaire devait avoir lieu le 19, pour protester contre le budget Wilson.

Le « show de la colline » fut un succès. Non qu'il y ait eu foule (quelques centaines de personnes), mais parce qu'un spectacle solo y fait la une : devant les caméras, Solange Grenier, 63 ans, apostrophe Mulroney : « Où sont tes promesses ? Tu nous as dit : je ne toucherais rien ! Tu nous as menti ! Tu nous as fait voter pour toi, puis là, goodbye Charlie Brown ! » Là encore, la couverture de presse est excellente. La coalition pan-canadienne est en place, 1500 personnes ont visité la chambre des Communes. Le 28 juin, les retraité-e-s obtiennent gain de cause. Happy end.

Les éléments-clés de la stratégie employée ? La recherche de la solidarité entre les associations ayant des intérêts connexes, la visibilité de ces alliances, annoncées aux media ; la multiplication

Photo : Alain Côté



Geoffrion, Leclerc Inc.

5 PLACE VILLE-MARIE, SUITE 900
MONTRÉAL, QC H3B 2G2
(514) 871-9000 - (514) 875-6700

GILLES LANTHIER, R.E.

- abris fiscaux
- régime épargne-actions
- REER, gestion autonome
- dépôt à termes

LE HUIT

UNE FORMULE DIFFÉRENTE

Tu chéris ton intimité, ta liberté, ton indépendance ? Tu veux quand même connaître tes voisins ? Nous aussi.

Paul, Hélène et Lise ont rénové un immeuble centenaire situé au centre-ville.

Chacun habite le sien, (foyer, boiserie découpée, etc.).

Au sous-sol : le vivoir du clan (sauna, tourbillon, salle commune).

Sur le toit : une serre et un patio.

Il reste un appartement duplex. À louer \$900.00. Possibilité d'achat.

Viens-tu visiter ?

934-0841

des relations de presse et des événements «sensationalnels» de manifestation; la constitution d'excellents dossiers de presse (communiqués clairs, données précises, argumentation bien étayée; historique comprenant le programme des conservateurs avant les élections, pour démontrer leur démenti flagrant; chiffres criant l'injustice faite aux retraité-e-s; bref, de quoi éviter des recherches fastidieuses aux journalistes et leur permettre de réagir rapidement avec des articles ou des émissions bien documentées). En mettant de leur côté le «quatrième pouvoir», celui de l'information, les retraité-e-s ont réussi à ébranler le gouvernement, à opposer un démenti flagrant à ses déclarations sur la «compréhension des personnes âgées» en regard des coupures budgétaires, à lui faire perdre la face.

Mais pour accaparer l'attention des media, il a fallu «créer» des événements. Certains, comme le Salon du troisième âge, ont été largement utilisés: encore fallait-il penser à l'organisation matérielle (banderoles, kiosque d'information, documentation, conférence de presse, liste de pétitions, allocutions...). D'autres ont été mis sur pied pour la circonstance: coalitions, occupations de bureaux ministériels, semaine de l'index-action, marche sur la colline. À remarquer que ces «événements» se suivent de très près: il ne se passe pas cinq jours sans qu'un nouveau fait ne vienne attirer l'attention des média, ou solliciter la par-

ticipation de l'opposition, qui travaille d'autant mieux qu'elle se sent soutenue par l'indignation des personnes âgées.

Pour l'AQDR, il s'agit d'une grande victoire, surtout parce qu'elle entraîne la reconnaissance politique des retraité-e-s:

pour toutes les femmes qui, à ce chapitre, doivent encore obtenir la reconnaissance du travail au foyer pour une retraite valable, c'est un exemple stimulant.

GLORIA ESCOMEL
LISE MOISAN

Publicité sexiste

Le NON de LVR

Vous avez sans doute remarqué la page 4 du dernier numéro de *La Vie en rose*, celle à gauche de l'éditorial, toute en noir et flanquée d'un non retentissant ne laissant aucun doute sur notre refus d'une page publicitaire jugée «très sexiste»?

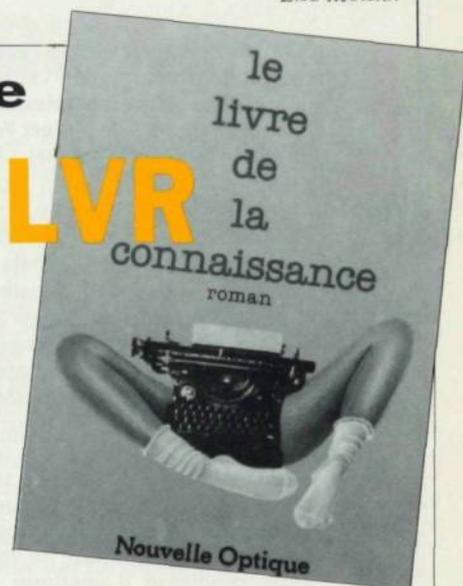
Pourquoi tous ces sparages, et surtout dans un numéro qui en a laissé plus d'une songeuse par rapport aux «principes féministes» de LVR? Jugez-en vous-même.

LVR

P.S.: La publicité est une question épineuse pour n'importe quelle publication, à plus forte raison, féministe. La publicité renvoie à la consommation, donc à l'argent. C'est pour cette raison qu'on ne peut s'en passer. Mais il faut aussi une bonne dose de vigilance puisque la consommation

passé par le monopole des idées et des avoirs.

Jusqu'à preuve du contraire, ce monopole a très peu à voir avec la réalité des femmes.



ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

**Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés**

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

**Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens**

AVOCATS

MOUVEMENT CONTRE LE VIOL

Collectif de femmes de Montréal

(514)842-5040
(NOUVEAU NUMÉRO)

Service pour femmes victimes de viol
ou d'inceste et pour les mères
d'enfants victimes d'abus sexuels

Informations médico-légales; counselling;
psychothérapie individuelle ou en petit groupe

Animation d'ateliers de sensibilisation
en milieu scolaire et communautaire

Heures: 9:30 à 16:30 – Du lundi au vendredi



Manifeste féministe

Il semble qu'en cours de route, surtout depuis les dix dernières années, le Mouvement de libération des femmes ait perdu de vue le mot «libération» et se soit assagi, pour finalement basculer en simple «mouvement des femmes». Avant même que nous ayons eu le temps de l'actualiser, notre réflexion s'est affaïdi, se modelant aux attentes des décideurs. Nos revendications se sont émoussées en demandes polies et notre réalité a pris l'allure d'un simple contrat à négocier.

Pour le mouvement, le principal moyen d'obtenir des réformes législatives s'est limité le plus souvent à exercer des pressions auprès des gouvernements. Ce sont donc des femmes proches du pouvoir et parlant le langage du pouvoir qui ont graduellement investi le discours et les revendications féministes. En fait, ces «revendicatrices libérales» n'ont arraché que des réformes mineures, permettant seulement d'entretenir l'illusion que l'État se préoccupe des femmes.

Le problème que pose l'action de ces «porte-parole» ne date pas d'hier. Déjà, en 1975, un collectif de femmes en signalait les dangers : «Elles discutent de l'oppression des femmes comme d'un problème purement juridique, comme si l'adoption de lois était la solution miracle. Pour elles, la lutte des femmes ne sera jamais qu'une question d'ordre social ou juridique. Elles n'en parlent jamais en termes de pouvoir, du vrai pouvoir : le pouvoir économique qui donne le droit à la propriété, le pouvoir militaire qui détermine qui est le plus fort et le pouvoir politique qui fixe le rapport d'autorité. Il n'est jamais question de prendre ce pouvoir et de le distribuer entre nous toutes!»

À l'heure actuelle, alors que s'intensifient les pressions qu'exerce la droite sur une économie en déroute, on exhorte de plus en plus les féministes à se montrer «raisonnables» et à composer avec le cadre juridico-législatif proposé par l'État.

Pour cette minorité puissante, il serait temps de renvoyer les femmes chez elles, avec pour mission de s'épanouir dans la soumission béate à leur «nature», à l'Homme, à Dieu et à l'État. En marge d'un tel courant, l'État apparaît comme le papa

bienvouillant dont nous devons nous ménager les faveurs et qu'il faut surtout éviter de nous mettre à dos, de peur qu'il ne se trouve vers nos vraies* opposantes et leurs frères de la droite.

C'est dans de tels moments qu'on brandit de nouveau l'appel à l'unité, qu'on évoque la sororité... et qu'on tente d'assourdir les voix divergentes au sein du mouvement. Sous couvert «d'efficacité», on évoque la nécessité de centraliser le pouvoir, ravalant du même coup les fondements mêmes du mouvement au rang de préoccupation mineure. La voix radoucie sous un sourire vaguement inquiet mais bien «de circonstance», le nouveau discours des femmes sera considéré comme acceptable : épuré de son contenu et de son engagement originels, vidé de toute trace d'émotion et pour tout dire, sans conviction.

De la même façon qu'il s'est vu trafiqué une fois aux mains du pouvoir, le discours féministe menace d'être récupéré par la gauche. Bien que cette dernière soit parvenue à s'appropriier une partie de la rhétorique féministe, il est pourtant clair que l'égalité des femmes dans les faits s'inscrit très loin dans ses priorités. Pour paraphraser une auteure féministe, les libéraux-ales nous laissent entre les mains de l'État, la gauche entre celles des violeurs et autres violents². C'est pourquoi le mouvement féministe doit se montrer plus que jamais vigilant : en refusant les alliances trompeuses avec la gauche et en empêchant l'État de défigurer son propre discours.

Le processus d'analyse de l'oppression des femmes et l'action entreprise pour y mettre fin est le fait des nombreuses féministes dites de la «base» – selon une expression qui se veut mi-indulgente, mi-condescendante, et rarement respectueuse. Au Canada, leurs principales sphères d'activités sont les maisons de transition, les centres d'accueil pour victimes de viol, les divers centres de femmes et les nombreux autres services offerts par et pour les femmes.

Aucun changement réel ne surviendra sans une action concertée qui doit s'atta-

quer en premier lieu à briser la conspiration du silence. Le seul fait de verbaliser et d'échanger nos expériences est déjà un geste radical ; des réalités comme le viol, la pornographie, la brutalité, l'inceste, le racisme, la pauvreté, l'homophobie et l'avortement sont, on le sait, inadmissibles dans les officines du pouvoir. Quant aux euphémismes qui les remplacent («agression sexuelle», «obscénité», «violence familiale», etc.), s'ils rendent les concepts plus présentables, ils ne servent au fond qu'à déguiser et à adoucir le sombre tableau du patriarcat, cette réalité que les féministes ont étalée au grand jour.

Pour bon nombre de féministes, la bataille a été longue et souvent coûteuse. Pour se faire entendre, il nous a fallu briser certains mythes tenaces à propos des femmes. Après avoir fait la preuve des injustices subies par les femmes à travers l'histoire, nous ne pouvons pas nous permettre de laisser des porte-parole précisément choisis par les gouvernements et les media déformer les faits afin de les rendre plus «conformes». À vrai dire, il n'est pas étonnant que les gouvernants consentent à écouter les femmes. Ils ont tout intérêt, pour mieux soigner leur image, à jongler avec des pseudo-réformes, à jouer la carte du libéralisme.

Il est cependant clair que leurs «interlocutrices» ont été dûment sélectionnées : ce sont celles qui parlent un langage modéré, qui savent «s'adapter» aux situations, qui sont «raisonnables» et «réalistes» et qui ne réclameront pas l'«impossible». Ce sont ces femmes qui ont été choisies, ce à quoi on ne s'est pas opposées ; ce sont maintenant elles qu'on consulte, qui présentent des mémoires, qui s'adressent aux media et qui négocient notre avenir. Si le temps et l'argent leur font cruellement défaut, il leur manque un élément plus déterminant encore : la volonté ferme d'enclencher le long et difficile processus de mobilisation des femmes qu'elles sont censées représenter.

Ce sont surtout les femmes à proximité du pouvoir qui ressentent le plus vivement le malaise qui en découle ; le sentiment d'urgence créé par ces pressions a entraîné chez elles une résistance à mettre en branle le processus – lent mais essentiel –

d'analyse de l'oppression des femmes.

Pour les victimes de viol, de brutalité, de pauvreté, d'inceste, de racisme, d'homophobie, etc., c'est là le prix à payer pour les compromis faits en notre nom. La peur omniprésente dans nos vies est ainsi minimisée et marginalisée. Nos «porteparole» ont dû faire tant de compromis – pour n'obtenir que des gains infimes – qu'il ne nous reste plus au bout du compte qu'un simulacre de représentation.

Pourtant, dès lors qu'on émet la moindre protestation à l'égard de notre condition de citoyennes de seconde zone, on nous taxe d'être idéalistes, arrogantes, on nous accuse de vouloir semer la zizanie, de détester les hommes et, pire insulte, de n'être pas «raisonnables». Autant d'étiquettes qui ont pour but de faire taire les femmes.

Lorsque nous acceptons et cautionnons des politiques formulées par les «expert-e-s», nous faisons reculer notre cause. C'est ce qui se passe lorsque nous nous conformons aux structures de concertation de ministères, de comités parlementaires ou d'organismes quelconques. Il nous faut apprendre à ne plus redouter qu'on nous prive de la parole si on contrarie les exigences des media ou du gouvernement.

Évidemment, cela ne signifie pas qu'on puisse faire abstraction de l'État, qu'on se cantonne à rêver d'une communauté féministe utopique, même s'il est parfois tentant de «décrocher» et d'imaginer un monde fonctionnant selon un modèle purement féministe. Dans la pratique, la réalité nous sollicite et nous impose de mener la bataille «de l'intérieur», en refusant de croire que l'actuelle structure du pouvoir est décidément trop masculine et trop hiérarchique pour qu'on s'emploie à la combattre. Tomber dans ce piège, ce serait abandonner à leur sort toutes les autres femmes qui sont directement et quotidiennement menacées par le pouvoir de l'État, ce pouvoir qu'on aurait tort de minimiser.

Il est essentiel, toutefois, lorsqu'on se colletaille à l'État, que l'ensemble de nos revendications soient fondées sur une juste analyse du pouvoir. Nous devons cesser de ramasser les miettes qu'on nous offre et de les considérer comme des mesures innovatrices. Mais les victoires à court terme susceptibles d'améliorer le sort des femmes ne doivent pas nous faire perdre de vue le but ultime de notre combat, soit la fin de notre oppression.

Nous lançons un appel à la réappropriation de la parole féministe. Cette parole n'est pas isolée mais plurielle. C'est une parole qui n'a pas peur d'exprimer l'expérience



de toutes les femmes, de rappeler l'étendue de leur subordination, mais qui témoigne du même souffle de leur créativité et de la puissance de leur révolte. Elle n'est pas l'écho d'un seul groupe, ni d'une seule région, mais celui de plusieurs communautés d'un bout à l'autre du pays. Nous devons reprendre possession de cette parole si nous voulons en finir une fois pour toutes avec l'oppression des femmes.

Mais cette démarche implique d'abord la reconnaissance du féminisme – de l'intervention féministe – en tant que pierre angulaire du Mouvement de libération des femmes qui lui a garanti de tout temps sa cohérence, son dynamisme et son efficacité. Le temps n'est pas au révisionnisme ; il ne faut ni renier nos racines, ni diviser nos forces. Il importe de définir et d'articuler le combat féministe en fonction des besoins spécifiques des femmes, et non pas l'aligner sur une perspective théorique aux visées strictement légales.

Il est temps de nous affirmer en tant

que féministes et de saisir toutes les occasions de mettre les femmes au premier rang en dévoilant toutes les facettes de leur réalité. Tous les champs d'action sont à investir au coeur de nos communautés respectives ; les media, les réunions, les conférences et les ateliers, les publications féministes, tous les lieux publics aussi bien que privés. Cela signifie que nous devons analyser clairement nos revendications pour pouvoir ensuite en discuter et opposer ainsi une résistance aux menaces de court-circuitage de notre démarche. Il nous faut continuer à approfondir notre analyse de l'État et des théories politiques en nous fondant sur notre expérience, afin d'adapter notre stratégie à notre action.

Nous devons également être capables de rejeter les solutions simplistes proposées par ceux et celles qui refusent d'admettre la complexité de la question des femmes. Nos actions doivent porter sur les besoins véritables des femmes et non pas sur ce que l'État ou nos pseudo-alliées consentiront à nous accorder. Nous devons continuer à travailler pour et avec les femmes ; mais cela ne va pas sans l'intégration de l'expérience acquise via les centres de femmes, les centres d'accueil pour victimes de viol, les foyers de transition et tous les autres organismes féministes.

Nous devons en conséquence établir des priorités, des stratégies et des structures de fonctionnement qui nous soient propres si nous entendons intervenir dans la réforme de la législation. Il incombe à nous, féministes des années 80, comme nous l'avons fait dans les années 60 et au début des années 70, de définir nous-mêmes nos revendications et d'oser exprimer notre engagement et notre révolte. En tant que féministes, nous devons reprendre – et nous y arriverons – l'initiative des mains de ceux et celles qui entendent neutraliser notre action.

WORKING GROUP
ON SEXUAL VIOLENCE
VANCOUVER, COLOMBIE-BRITANNIQUE

Kate Andrew, Jan Barnsley, Megan Ellis,
Debra Lewis, Frances Wasserlein.

1. «The Liberal Takeover of Women's Liberation», *Feminist Revolution*, New York, Redstockings, 1975, p. 127.

2. Catharine A. MacKinnon, «Feminism, Marxism, Method, and the State : Toward Feminist Jurisprudence», *Signs*, été 1983, vol. 8, no 4, p. 643.

* Allusion faite aux *Real Women*

ELLES-TOUTES
Vêtements Création Chapmans

3971 St-Basile, Montréal

tél. 845-5574

SERVICE PERSONNALISÉ

*We are the world, we are the women
We do all the work, so let's start Living...*

L'esprit de Nairobi

par Francine Pelletier

La troisième Conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes, qui se tenait cet été à Nairobi, aura été un double événement. D'un côté de la ville, la Conférence officielle avec ses 2 000 déléguées venues de 160 pays, de l'autre, Forum 85 avec plus de 13 000 participantes, ses 1 300 ateliers, ses films, ses pétitions, ses manifestations, ses kiosques et ses envolées.

On n'aura sans doute pas assez dit que c'est du côté du Forum qu'il s'est vraiment passé quelque chose et qu'est né *l'esprit de Nairobi*...

Photo : Sylwia Spring





Betty Friedan au Rallye pour l'Unité

«Nairobi, c'est quatre fois mieux que Copenhague, a déclaré Betty Friedan. Parce qu'il n'y a pas que des femmes comme moi ici, il y a des femmes comme Professeure Sara».

Professeure Sara est une jeune kényenne, enseignante de métier et philosophe par nature, venue s'entretenir avec la célèbre féministe américaine sous le figuier qu'elle s'appropriait tous les midis. Comme bien d'autres femmes africaines aussi bien qu'asiatiques et latino-américaines, Sara n'était pas à Copenhague en 1980, lors de la Conférence sur les femmes, qui est beaucoup restée l'affaire des Européennes et des Nord-Américaines. Elle n'était pas non plus à Mexico en 75 pour la toute première conférence qui, elle, a été monopolisée par les délégations officielles et les déclarations d'usage. N'oublions pas qu'il y a 10 ans, «les gouvernements pouvaient encore trouver amusante l'idée que des femmes se rencontrent pour discuter de politique», de dire Charlotte Bunch, autre féministe américaine bien connue.

Mais depuis 1975, beaucoup de choses ont changé. D'abord, les gouvernements ont cessé de trouver ça «amusant» et, dès 1980, essayaient de contrôler l'événement.

Ce contrôle s'est aussi fait sentir à Nairobi, toujours sous la consigne de ne pas *politiser* la rencontre. Mais rien ni personne n'aurait pu enfreindre ce qu'on appelle désormais *l'esprit de Nairobi*. Le fait que des femmes à la base puissent se rencontrer et discuter, au-delà de frontières idéologiques pré-établies, est trop puissante, et l'implantation de ces «happenings» extraordinaires trop bien établi maintenant. Mais il y a plus. Outre le fait d'être en Afrique, permettant ainsi à des milliers de femmes du Tiers monde d'être au rendez-vous, il y a «l'évolution de la conscience politique» des femmes.

Confiance dans la diversité

«Il s'est fait beaucoup de travail depuis Copenhague», explique Beryl Banfield, panaméenne d'origine et membre du groupe Interacial Books for Children aux États-Unis. «Nous ne nous entendons pas sur tout mais il est évident que se disputer ne donnera rien. Mieux vaut chercher ensemble toutes les formes d'oppression pour les femmes, mieux vaut poser les bonnes questions».

On s'en souvient, Copenhague avait été le lieu de mémorables affrontements, mais l'événement avait au moins permis de poser

clairement la question de la pluralité des tendances féministes. «Mais en 1980, nous n'avions pas la confiance nécessaire pour accepter cette diversité, poursuit Betty Friedan. Nous nous campions derrière la rhétorique. Il faut dire que la première vague du féminisme a été un peu piégée par son «isme». Le côté un peu doctrinaire qui guette toute idéologie».

Ce n'est donc pas par hasard si, très vite, les questions de l'apartheid en Afrique du sud, de la Palestine, du Nicaragua et du non-remboursement de la dette des pays latino-américains ont dominé le Forum. C'était ne pas passer à côté des préoccupations fondamentales du Tiers monde, ce que ses porte-paroles au Forum étaient déterminées de ne pas laisser faire ; c'était une question de priorité mais c'était aussi ouvrir d'autres perspectives sur la réalité des femmes ou comme disait Selma James, directrice de la Campagne pour le salaire au travail ménager : «La logique patriarcale n'explique pas tout».

Racisme : un leitmotiv

«Rien ne sert de lutter contre l'oppression des femmes si les femmes blanches vont opprimer les femmes noires, poursuit ma-

UNE JOURNÉE DANS LA VIE D'UNE FEMME EN AFRIQUE RURALE

4h45
Elle se lève, se lave
et mange

5h à 5h30
Se rend aux champs

5h30 à 15h
Laboure, sarcle,
désherbe et plante

15h à 16h
Ramasse du bois
de chauffage
et rentre chez elle

16h à 17h
Moud le grain

17h30 à 18h30
Va chercher l'eau
(4 kilomètres
aller-retour)





Un public plus qu'attentif



On distribue Les Cahiers de la Femme et autres documents aux intéressées.

dame Banfield. Ce n'est pas une question théorique, mais bien plutôt une réalité. D'ailleurs, le mouvement des femmes aux États-Unis, est empreint de racisme». C'est ainsi que la question du racisme, davantage que le sexisme, a servi de leitmotiv au Forum, comme si nous avions un énorme rattrapage (on mea culpa?) à faire : «Nairobi is beautiful», disait une participante noire, «Il faut vraiment regarder pour voir des Blanches».

Je suppose qu'en tant que femme blanche – de classe moyenne de surcroît – j'aurais pu facilement me trouver mal à l'aise face à une telle situation. Surtout que je devais bien admettre ce que personne – surtout pas une féministe – n'aime admettre: oui, je suis raciste ne serait-ce que par une certaine façon de *ne pas voir*. Car s'il est vrai que tous les Noir-e-s grandissent avec l'idée de leur infériorité, comment le contraire ne serait-il pas tout aussi vrai ?

Dans l'ensemble tout de même, ces «déclarations» se faisaient sans trop d'agressivité, surtout sans culpabilisation à outrance, ce qui n'est jamais très utile. Les femmes noires (sauf peut-être quelques américaines) n'étaient pas du tout intéressées

à jouer le jeu des «plus grandes victimes» et les femmes blanches sentaient que c'était l'occasion (ou jamais) de se taire, et d'écouter. En ce sens, Nairobi a peut-être été la rencontre Nord-Sud la plus réussie à ce jour, tout simplement parce que le Nord

s'est quelque peu effacé devant le Sud, s'abstenant, pour une fois, de s'ingérer dans les affaires des autres.

Photos : Sylvia Spring



18h30 à 19h30
Allume le feu et fait
la cuisson

19h30 à 20h30
Sert le repas à sa famille
et mange





La fête de clôture

Un courant féministe dangereux

Il n'y a eu que les Françaises pour faire grand cas de la question des mutilations sexuelles, sans tenir compte de la position des Africaines là-dessus (bien que ces dernières semblent de plus en plus préoccupées par ce problème). Il y eut aussi certains groupes de femmes pour la paix, des pays de l'Ouest pour la plupart, qui auraient voulu faire prévaloir le « nous sommes toutes des femmes d'abord », c'est-à-dire sans pays ni allégeance puisque ce sont là des prérogatives d'hommes. « C'est absurde de dire à une femme kényenne qu'elle n'est pas africaine d'abord, ou noire d'abord, ou pauvre d'abord. Nous ne sommes pas des femmes d'abord, nous sommes tout ce que nous sommes d'abord. Il faut que nous puissions intégrer la question de race, de classe, d'âge, de pays, de région aussi bien que de sexe dans notre vision du monde (...) Je n'aime pas qu'on utilise la paix pour minimiser les conflits de ce monde et faire taire les femmes qui ont le plus besoin de parler », confia Selma James en entrevue.

Ceux ou celles qui n'ont vu que de vulgaires chicanes dans les nombreuses altercations opposant Israéliennes et Palestiniennes, Iraniennes et Iraquiennes, ou encore entre femmes occidentales défen-

dant la prostitution et femmes du Tiers monde la condamnant, n'ont donc pas compris que la confrontation était ici la meilleure façon d'aller au fond de ces questions ; d'explorer nos différences et de les comprendre. À ce titre, il fallait voir le caucous des femmes lesbiennes qui, tous les jours, siégeaient en plein air afin de se rendre *visibles* et clarifier leurs positions. Il fallait voir surtout leur calme et leur pondération devant l'inévitable meute d'hommes (à 99% Noirs) qui les bombardaient de questions du type : « Mais c'est pervers ce que vous faites-là ! » « Et comment faites-vous pour avoir des enfants ? » Et puis, en riposte à une femme indienne ayant affirmé que le lesbianisme n'était que de la ségrégation, une Péruvienne déclara en atelier que le fait de dénoncer le lesbianisme comme une dégradation morale typique des pays de l'Ouest n'était qu'une manoeuvre visant à maintenir en tutelle les femmes du Tiers monde.

Des positions opposées

C'est tout cela qui a fait la différence entre Forum 85 et la Conférence officielle. Encore heureux que celle-ci n'aie pas avorté au départ – ce qui était prévisible – et qu'elle ait pu, de justesse, adopter « les stratégies pour l'avenir. » (Mentionnons

quand même, l'apport remarquable de femmes comme Margaret Papandreou de Grèce, Ruth Escobar du Brésil et même, Louise Harel du Québec qui y ont amené tout leur panache et leur sens de la réalité). Mais ce n'est pas des Nations Unies qu'il faut espérer des changements fondamentaux. Le gouvernement canadien nous a très bien fait sentir que là comme ailleurs c'est encore la loi du plus fort qui prévaut, notamment lorsqu'il a avisé sa « délégation non officielle » de ne pas le mettre dans l'embarras en adoptant des positions contraires aux siennes. Quant on sait que le Canada s'est abstenu de voter sur la question de l'apartheid (le regrette-t-il à l'heure où le monde entier dénonce ce système?) qu'il a ni plus ni moins cautionné le sionisme en Israël, et qu'il a tout fait pour faciliter les positions américaines, nous ne pouvions franchement pas nous retrouver du même côté de la clôture !

Vers une vision globale...

Que retenir de Nairobi au bout du compte? Betty Friedan, pour sa part, n'a pas hésité à parler de la naissance d'un « tout autre mouvement », qui pourrait bien nous mener en Inde en 1990 pour un autre forum, mais amputé cette fois de son pendant officiel. Cet « autre mouvement », les Américaines

UNE JOURNÉE DANS LA VIE D'UNE FEMME EN AFRIQUE RURALE

20h30 à 21h30
Lave les enfants,
la vaisselle et
se lave à son tour

21h30
Elle se couche.

4h45
Elle se lève, se lave
et mange

5h à 5h30
Se rend aux champs

5h30 à 15h
Laboure, sarcle,
désherbe et plante





Membres de la délégation canadienne à la Conférence de l'ONU

l'ont déjà qualifié de «global féminisme».

Plus que le simple enracinement du féminisme dans chaque région du monde, le féminisme «global» implique, selon Charlotte Bunch, que «nous apprenions les unes des autres, que nous élargissions notre définition du féminisme et nos perspectives de travail au fur et à mesure que d'autres femmes se joignent à nous. Puisque le monde fonctionne déjà sur un plan international – la vie et la réalité des un-e-s ayant des ramifications sur la vie des autres – toute lutte pour le changement à l'approche de l'an 2000 ne peut se passer de cette vision globale»¹.

Pour ma part, il m'a fallu passer par Nairobi pour m'assurer que cette vision globale était possible. Pour mieux me convaincre de la richesse et de la complexité du mouvement des femmes, mais aussi, de son ouverture. Bref, Nairobi aura été pour moi, comme sans doute pour l'ensemble des participantes, une expérience essentielle, pour ne pas dire l'événement féministe le plus important des dix dernières années.



1/ Voir *Bringing the Global Home. Feminism on the 80's*, Book III, Antelope Publications, Denver Co., 1985.

Photos : Sylvia Spring



CONFÉRENCE MONDIALE DES NATIONS UNIES SUR LA FEMME - 1985



Pour les Nations Unies, la période de 1976 à 1985 a été la Décennie de la femme. «Pour la première fois de l'histoire, le point de mire de la planète était cette moitié de sa population qui, à cause d'un hasard génétique, accomplit dans le monde les deux tiers du travail, perçoit un dixième de ses revenus et possède moins d'un centième de ses biens», lit-on dans le rapport de 1985 sur *La situation de la femme dans le monde*.

Illustration de Wendy Hoile

15h à 16h
Ramasse du bois
de chauffage
et rentre chez elle

16h à 17h
Moud le grain

17h30 à 18h30
Va chercher l'eau
(4 kilomètres
aller-retour)



ENTREVUE



LE PHÉNOMÈNE MAROIS

par Francine Pelletier
en collaboration
avec Carole Beaulieu



Pauline Marois est en politique depuis à peine plus de quatre ans. Travailleuse sociale de profession, elle a, depuis son entrée au cabinet de Lise Payette en 1979, et surtout depuis son élection comme députée péquiste en 1981, tout aussi rapidement que silencieusement fait son chemin, dans cette arène traditionnellement masculine.

Qu'elle se retrouve aujourd'hui, à 36 ans (et mère de quatre enfants) deuxième en lice pour la présidence du PQ – et possiblement, prochaine Premier ministre du Québec? – à de quoi étonner.

D'où lui vient toute cette ambition, ou tout ce cran? Qu'a-t-elle en tête, advenant que ce rêve se réalise? Qu'a-t-elle à dire aux femmes, elle pour qui le ministère de la Condition féminine a été particulièrement ardu pour ne pas dire son chemin de Damas?...

Photo : Louise Lemieux



LA VIE EN ROSE : *On est nombreuses et nombreux à s'étonner de votre performance en ce moment. Comment expliquez-vous le «phénomène Marois» ?*

PAULINE MAROIS : Par le fait qu'une jeune femme, jeune aussi en politique, décide tout à coup qu'elle pourrait être Première ministre du Québec. Qui y aurait pensé ! De plus, on ne m'a jamais identifiée comme quelqu'un qui voulait accéder à la présidence du parti. Ma carrière politique a plutôt été imprévisible, rien n'a été tracé à l'avance. Or le phénomène de la nouveauté attire toujours les gens.

LVR : *Non seulement vous n'y pensiez pas, mais vous avez même dit clairement, lorsque vous étiez Premier ministre par intérim en août 83, que vous n'en aviez pas les capacités. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?*

PM : C'a été un long cheminement qui s'est amorcé il y a deux ans, lorsque je suis devenue ministre de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu. C'est là que j'ai commencé à me sentir en pleine possession de mes moyens, capable de défendre des projets avec une certaine fermeté, tout en ne m'interdisant pas de changer d'avis si besoin était, capable aussi de mobiliser du monde. Bref, j'ai pris de l'assurance et progressivement, l'idée a fait son chemin, sans trop m'en rendre compte au début et ensuite, de plus en plus appuyée par des ami-e-s.

Le lendemain de l'annonce de la démission de René Lévesque, j'avais le choix : laisser la porte ouverte à l'idée de lui succéder, ou la fermer carrément. J'ai choisi de ne pas la fermer.

LVR : *Lorsque M. Lévesque a annoncé sa démission, on savait déjà que Pierre-Marc Johnson, Bernard Landry et possiblement Jean Garon seraient de la course. Est-ce que l'idée de contrecarrer une ou plusieurs de ces candidatures a pu influencer votre décision ?*

PM : Non. Je me suis présentée parce que j'ai des idées à défendre, des projets aux-

quels je crois. Je me suis dit qu'on n'est jamais si bien servie que par soi-même. Après neuf ans au pouvoir, un gouvernement fait montre de lassitude et de manque d'imagination. Je tenais donc à ce que se brassent de nouvelles idées, ça m'apparaît essentiel. Que je gagne ou que je perde, le parti devra désormais tenir compte de ces réflexions.

LVR : *Quel serait l'avenir d'un Pierre-Marc Johnson ou d'un Bernard Landry dans un parti dont vous seriez la présidente ?*

PM : J'espère qu'ils envisageraient un très bel avenir, cela me rassurerait sur leur perception des femmes en politique. J'espère aussi qu'ils accepteraient de continuer avec moi. Ce sont des hommes qui ont beaucoup d'expérience, et j'ai beaucoup de respect pour mes collègues.

LVR : *Il faut quand même avoir une bonne dose d'ambition pour oser tout ce que vous entreprenez. Vous avez déjà dit, par contre, que vous étiez «profondément représentative de votre sexe». L'ambition a rarement été identifiée aux femmes à ce qu'on sache...*

PM : C'est vrai. Cette notion d'ambition me fatigue d'ailleurs un peu... Mais quand on croit à quelque chose, on doit prendre les moyens pour y arriver. Je n'ai pas toujours pensé ça. Sans rejeter le pouvoir, j'en ai longtemps eu peur. Je crois que les femmes qui le rejettent le font aussi parce qu'elles en ont peur. Les femmes doivent apprendre à apprivoiser le pouvoir.

Pour ma part, j'ai pu l'apprivoiser en l'exerçant et j'ai pu vraiment l'assumer le jour où il m'est apparu comme un moyen de promouvoir des objectifs, non comme une fin en soi.

LVR : *Mais l'exercice du pouvoir ne comporte-t-il pas beaucoup d'aspects négatifs ?*

PM : Il y a des limites, bien sûr. Ce n'est pas, par exemple, parce que l'objectif est valable en soi qu'il sera nécessairement facile d'en

convaincre les gens. Une certaine naïveté m'a empêchée de voir, au début, que la résistance que je rencontrais dans l'avancement de mes dossiers n'était pas due à l'incompréhension de mes interlocuteurs mais tout simplement, à des rapports de force. J'avais beau discuter, ça n'avancait pas et je n'y comprenais rien ! Jusqu'au moment où je m'aperçois qu'il y en a qui sont prêts à tout pour protéger leurs pouvoirs. C'est alors qu'interviennent d'autres types d'approches, par exemple le lobbying, la pression informelle... moyens qui, j'avoue, me heurtent profondément.

LVR : *Vous avez déjà laissé entendre que l'Assemblée nationale est un forum passablement stérile où les gens n'écoutent pas. L'idée de vous retrouver Première ministre vous amène-t-elle à vouloir changer le type de débat qui a cours présentement ?*

PM : Je voudrais bien mais je ne sais pas encore comment y parvenir ; je continue d'y penser. Au Québec, les choses ont tout de même changé, mais il reste que pour meubler le temps, on dit un peu n'importe quoi. Ceux qui se retrouvent dans l'opposition, par exemple, il faut absolument qu'ils s'opposent à quelque chose ! C'est ridicule. Il faudrait être capable de dire : «Oui, c'est bon ce que vous proposez.» J'admire les gens qui peuvent le faire.

LVR : *Peut-être faudrait-il faire élire plus de femmes à l'Assemblée nationale ? Vous avez d'ailleurs dit qu'une femme au pouvoir ne serait pas comme un homme au pouvoir. Concrètement, qu'est-ce que ça veut dire ?*

PM : Ce n'est pas une différence génétique ou biologique. C'est une différence de culture et d'éducation. C'est ce qui fait que les hommes ont peur de leurs émotions et les femmes, de leur agressivité. C'est une distinction fondamentale.

Les femmes ont une approche plus globale ; elles sont capables de se préoccuper et du détail et de la vision d'ensemble. Les



hommes «partiellement», sans doute parce qu'ils ont moins le souci de la qualité de la vie. Et à cause de notre histoire individuelle et collective, les femmes ont un cheminement plus lent, plus patient aussi.

LVR : *Les femmes qui ont assumé le pouvoir jusqu'à maintenant ont quand même essentiellement affiché un comportement d'hommes. On n'a qu'à regarder Margaret Thatcher, que vous dites d'ailleurs admirer...*

PM : Ce n'est pas un exemple que je veux suivre. J'admire le courage qu'elle a eu d'assumer le pouvoir à un moment où l'Angleterre se retrouvait dans une situation très difficile. Mais je veux aller plus loin, je voudrais rester une «femme politique», ce qui est loin d'être facile. Vouloir faire avancer les choses sans nécessairement utiliser les moyens de tout le monde est toujours très risqué. C'est pourquoi je crois que c'est le nombre de femmes en politique qui va changer les choses.

LVR : *Justement, si votre candidature suscite un tel intérêt c'est parce que, qu'on le veuille ou non, elle repose sur toute la question, voire sur le mouvement des femmes. Pourtant, malgré le fait que vous ayez été ministre à la Condition féminine et que vous soyez la première femme au Québec à vouloir devenir Première ministre, on ne vous a jamais sentie très liée aux femmes. Pourquoi ?*

PM : Je vais vous l'expliquer. D'abord j'ai été élue en 81 alors que le PQ battait de l'aile et croyant me retrouver dans l'opposition. Le lendemain, je remplaçais Lise Payette à la Condition féminine. Je savais ne pas dégager la même image de force qu'elle ; je connaissais, pour avoir travaillé avec elle, toute l'énergie qu'elle y avait investie et j'étais consciente du succès qu'elle avait remporté. J'étais jeune ministre, j'avais tout à prouver.

Ce que je ne savais pas, c'est que le ministère le plus ardu au gouvernement,

c'est de loin la Condition féminine. Pourquoi ? Parce qu'on s'attend à ce que les femmes forment un grand tout homogène avec une seule voix, celle de Madame la ministre. Mais la réalité est tout autre ! Nous ne sommes pas toutes les mêmes, heureusement, d'ailleurs, sinon nous serions bien ennuyantes. C'est donc un poste piégé : que je pose un geste en faveur des femmes sur le marché du travail et on dira que je suis contre les femmes au foyer. Que je pense aux femmes au foyer et on me jugera «réactif». Lise Payette le disait bien d'ailleurs dans l'entrevue qu'elle vous a accordé*. Et le pire, ce sont les collègues qui veulent sans cesse vous coincer dans ces contradictions. Peut-être est-ce inévitable. Ils ne peuvent se mettre dans notre peau, vivre ce que nous vivons, alors ils nous interprètent à leur façon. C'est précisément pourquoi il faut être nombreuses : pour contrebalancer leur vision des choses...

Il faut ajouter que le ministère de la Condition féminine dispose de très peu de moyens d'action qui lui soient propres. Il faut constamment recourir à des intermédiaires ; en convaincre un, ensuite l'autre, s'assurer que dans tel projet de loi il y a telle mesure... C'est une vigilance de tous les instants, à propos de tout ! Et puis, la crise économique s'est mise de la partie... Mettez tout ça ensemble et bien d'autres choses...

LVR : *Comme votre fameux congédiement du Comité des priorités ? Je ne crois pas qu'on vous l'ait pardonné celle-là, les femmes ont eu tendance à le prendre «personnel».*

PM : Moi aussi ! Mais j'avais décidé d'adopter un autre chemin. Je savais que je pouvais toujours faire du chantage, parce que ça marche le chantage au gouvernement. Je n'ai pas voulu en faire tout un plat et ça m'a coûté très cher. On m'a beaucoup critiquée à ce moment-là, de près et de loin, même s'il était clair, pour moi, que je continuais la bataille. D'ailleurs, j'ai fini par gagner ; j'ai été réintégré.

* Voir LVR, mai 85.

LVR : *Vous mettez beaucoup l'accent sur le nombre de femmes en politique afin d'y restaurer une autre perspective. Mais n'y a-t-il pas quelque chose d'aussi sinon plus important encore : être féministe ? L'êtes-vous ?*

PM : Je me définis aujourd'hui comme féministe. Quand je suis entrée au cabinet de Lise Payette, je ne l'étais pas ; je n'avais jamais vraiment réfléchi sur la condition des femmes. Mais petit à petit, je me suis mise à reviser ma propre expérience : il m'avait fallu deux diplômes et beaucoup d'acharnement pour me rendre jusque-là, alors qu'un homme n'aurait eu qu'à montrer un tout petit diplôme. Tout à coup, je ne pouvais plus dire : je me suis débrouillée, que les autres se débrouillent ! Mais il était clair aussi que dès le début, je m'étais engagée – car le travail social était pour moi un engagement – sur le principe de l'égalité des chances.

On vient toujours de quelque part : je viens d'un milieu très simple. Or, lorsque je me suis mise à côtoyer le milieu bourgeois, au collège, j'étais choquée de voir que certaines personnes pouvaient tout se permettre alors que pour les autres, les avenues étaient bloquées. Aux côtés de Madame Payette, je me suis révoltée pour les femmes, un peu comme à une autre époque je m'étais révoltée pour l'ensemble de la société. Ça demeure toujours pour moi une question d'équité et d'égalité.

LVR : *Si vous devenez la première Première ministre féministe du Québec, que proposez-vous comme mesures pour les femmes ?*

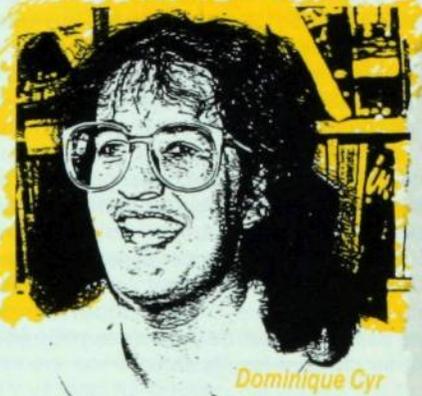
PM : D'abord, j'aimerais dire que je pense avoir fait davantage pour les femmes en étant à la Main-d'oeuvre et au Revenu qu'à la Condition féminine. Je suis très fière de certains programmes, notamment la formation en métiers non traditionnels, le retour aux études pour les chefs de famille monoparentales (95% sont des femmes), et aussi

Suite à la page 50



Jeunes femmes *Engagées autrement*

par Marie-Claude Trépanier
en collaboration avec
Hélène Blondeau



Ce n'est pas très original, c'est vrai, et Croc aura traité le sujet avec beaucoup plus d'humour. N'empêche: il nous paraissait important de parler des jeunes. Ou plutôt de laisser parler les jeunes (femmes surtout).

Nous voulions en avoir le coeur net: en arrachent-elles à ce point? Leur avenir est-il vraiment bloqué? Et alors, que leur reste-t-il d'inspiration, de motivation?...

Beaucoup de questions... mais encore plus de réponses.



F.P.

Les années thématiques ont ceci d'agaçant : ceux et celles qui prennent la parole ont la désagréable tentation de faire des généralités, de confondre tout le monde dans le même bain. Le manque de nuances finit toujours par agacer : les femmes pourront vous parler du syndrome du «NOUS, LA FEMME», qui les poursuit depuis 1975, «leur année». À leur tour, les jeunes n'échappent pas à cette curieuse manie...

Certains vont de découverte en découverte, en apprenant qu'ils ne savent ni lire, ni parler, ni écrire, qu'ils sont soucieux de l'écologie, mais qu'ils négligent les convenances ; qu'ils vivent dans l'obsession de la fin du monde et qu'ils s'évadent dans le tumulte de leur walkman, etc. La liste pourrait s'allonger. LVR a décidé d'ajouter son mot.

Une envie de jaser

C'est quand LVR nous a confié ce reportage, à Hélène Blondeau et à moi, que nous avons enfin compris que nous étions partie prenante dans l'AIJ puisque nous avions toutes les deux 26 ans ! (Il faut savoir que les jeunes n'ont pas tous le même âge (!) selon le gouvernement qui les recense : ils ont entre 15 et 25 pour le fédéral et entre 15 et 30 pour le provincial.)

Une fois l'étonnement passé, la lourde documentation bien étudiée, il nous fallait trouver une manière différente de parler des jeunes et surtout, éviter de tomber dans le piège des lieux communs. Qu'est-ce que les autres «filles» pensaient de l'organisation d'une année pour les jeunes ? Se sentaient-elles concernées ? Se définissaient-elles comme jeunes ? Autant de questions que nous avons soulevées entre nous. Nous voulions en profiter pour savoir ce qu'elles pensaient du féminisme, de la politique, du militantisme, du travail, de l'école, de l'amour, de la sexualité, etc. Nous ne prétendions pas faire un travail de sociologue. Nous étions curieuses. Et simplement, nous avons envie de jaser.

Une sélection

Afin de respecter les conventions de l'AIJ, nous avons choisi des filles entre 18 et 28 ans provenant de milieux différents. Nous nous intéressions à une période précise de l'existence : celle où l'on s'installe en dehors du foyer familial, où l'on tente de vivre par ses propres moyens. Le temps aussi où l'on vit ses premières véritables histoires amoureuses, et ses premières aventures de couple. Réunir une dizaine de filles nous paraissait suffisant.

Nous en connaissions quelques-unes qui répondaient à nos exigences. Nous en avons rejoint quelques autres que nous cherchions un peu au hasard. Une fois de plus, le hasard a bien fait les choses. À un moment donné, on avait l'impression de se retrouver entre amies de longue date.

Nous avons d'abord posé la question de la pertinence d'une année consacrée aux

jeunes. Toutes les filles interrogées s'opposent au découpage arbitraire de l'âge : il est absurde de réunir dans un même groupe des adolescent-e-s de 15 ans et de «jeunes adultes» de 30 ans. Et puis, à quel âge cesse-t-on d'être adolescent-e pour devenir «jeune», et quand passe-t-on au clan des adultes ? Où sont les frontières ? Bon nombre de nos interviewées ont dit ne pas se sentir concernées par les activités entourant l'Année internationale de la jeunesse. Elles n'avaient pas moins de choses à dire pour autant.

Briser l'isolement

Nancy Gendron nous est apparue comme la personne la plus «politisée» du groupe. Avec son air calme et son allure d'étudiante modèle, on ne s'attendait pas, venant d'elle, à des positions aussi radicales. Nous l'avons contactée parce qu'elle milite au RAJ (le Regroupement autonome des jeunes) où elle anime le Caucus des femmes. Elle insiste pour préciser que le caucus fonctionne de manière autonome au sein du RAJ. Nancy a vite compris que derrière le personnage progressiste du militant de gauche se cache souvent un vieux fond de conservateur qui n'arrive pas à mettre en pratique ses belles théories «féministes». Lors de la grande marche pour l'emploi, au mois de juin dernier, elle a organisé avec son groupe une action féministe : elles s'étaient procuré des sifflets afin de protester devant les cinémas porno ou les affiches publicitaires sexistes. Il y aurait donc une relève après tout, contrairement à ce que pouvait laisser croire un article sur les filles des féministes (voir LVR, mars, 85) ? Justement, Nancy y vient : l'article a laissé une mauvaise impression. C'était des filles en réaction contre leur mère, alors on a pensé que tout le monde réagissait de la même façon.

Nous avouons (honteusement) que nous nous attendions à un discours plus banal ; nous pensions les entendre réciter une petite leçon de militantes bien endoctrinées. Après Nancy Gendron, Marie-France Beaulieu, membre également du Caucus des femmes du RAJ, nous a fait rapidement changer d'idée. Marie-France, de tempérament plutôt bohème et fantaisiste, vit dans une tente nichée sur le toit de la maison d'un ami. Au lieu de réclamer du travail, elle proclame le droit à la paresse et au minimum vital pour tous, parce qu'il faut bien vivre. Elle rêve de prendre la relève d'une sage-femme et/ou de voyager seule sur le pouce. Pour elle, le militantisme est une manière de travailler pour l'indépendance des femmes et pour la justice universelle ; il permet de briser l'isolement : «Je ne peux pas régler des choses personnelles en militant, mais ça m'a ouvert les yeux par rapport à la réalité sociale. J'ai vu aussi que je n'étais pas seule dans le bateau. C'est stimulant.»

Travailler à tout prix ?

La nécessité du travail se fait plus pressante pour d'autres. En partant de la maison

familiale, Nathalie Lebel voulait avoir un toit bien à elle. Pas question de retourner en arrière ; il lui fallait assurer sa survie. C'est pourquoi elle n'a pas hésité à prendre le premier emploi payant. Elle a même pensé à se prostituer, puis elle a trouvé une place dans un club de danseuses nues. Elle gagnait le salaire de base d'une serveuse, un taux inférieur au salaire minimum, et bouclait son budget avec les pourboires et les cachets pour les danses aux tables. Elle y est restée cinq semaines. Le plus sincèrement du monde, elle affirme avoir fait «une bonne job», que le patron et les clients en avaient pour leur argent : «Il y avait une grosse compétition entre les filles, il fallait être la plus cochonne pour avoir les danses aux tables. Je pense que j'étais assez cochonne, j'étais capable d'exciter les gars. J'ai réussi à garder le respect de moi-même et des autres, mais c'était difficile. Cinq semaines, c'était assez pour moi.»

On est loin des beaux projets DÉCLIC et compagnie ou de la défunte ONET. Les «beaux cadeaux» ou les «belles initiatives» que l'on réserve aux jeunes apparaissent, dans plusieurs cas, complètement décollés de la réalité. «Les dirigeants agissent comme s'ils ne savaient pas quoi faire de nous. Comme cadeau pour l'AIJ, allez donc ramasser la 'marde' des industries dans le fleuve ! Elles continueront de polluer et on pourra recommencer dans deux ans.» Dominique Cyr ne mâche pas ses mots. Elle dégage une image de femme forte qui n'a pas froid aux yeux. Cette fille s'inscrit en dissidence presque partout où elle s'implique ; elle milite dans le Mouvement des étudiants et étudiantes chrétien-ne-s du Québec, le MEECQ, où elle fut employée pendant quelque temps. Elle y défend avec vigueur les intérêts des femmes. Son opinion sur les questions de l'avortement et de la contraception diffère totalement de la position officielle de l'Église. Mais elle ne veut pas pour autant vivre en marge des croyances religieuses. Elle tient à ancrer ses activités de militante dans la réalité sociale, elle croit à l'action concrète, à l'intervention directe. Ses projets sont ambitieux : c'est à la faculté de théologie qu'elle a l'intention de s'attaquer : «Si je retourne en théologie, c'est parce que c'est un lieu qui laisse tellement peu de place au féminin et que je crois pouvoir leur apporter des choses. C'est aussi mon milieu, là où j'ai le plus de force.»

La plupart des filles qui retournent aux études, comme Dominique, le font pour y chercher autre chose que ce qu'on y offre. Elles s'inscrivent pour profiter des prêts/bourses puisqu'elles se savent exclues du marché du travail. Le système d'aide financière aux étudiant-e-s offre une alternative acceptable à l'assistance sociale. Isabelle Larivée est la seule de nos interviewées à poursuivre de longues et sérieuses études. Son intérêt se porte surtout vers la recherche et la création : en plus d'une maîtrise en littérature, Isabelle participe au collectif

d'écriture Rose Sélavy, animé par Yolande Villemaire. Elle vit modestement et s'accommode assez bien de sa condition d'étudiante : « Financièrement, c'est le plus difficile. Mais quand tu étudies avec d'autres personnes qui vivent dans les mêmes conditions que toi, l'argent finit par devenir un élément secondaire. »

L'amour et la vaisselle

Nous avons voulu parler de l'amour. Mais nous avons surtout parlé de ménage ! Le problème est soulevé par celles qui ont fait l'expérience de la vie de couple. Pour Nancy Gendron, le dilemme est déchirant : elle est amoureuse et elle se rend compte qu'on peut bel et bien se faire exploiter au nom de l'amour : « On négocie, quand c'est son tour de vaisselle, et quand ça fait une semaine qu'elle traîne, je vais bouffer au restaurant, je pile sur mon orgueil. Ça m'énerve qu'on passe tant de temps à parler de ces choses-là. Lui, il vient tout juste de quitter ses parents et moi, je me retrouve avec une éducation à faire à partir de zéro. »

Plutôt que d'amour, Katherine Morin préfère parler d'amitié. Elle pense que l'amitié est un sentiment plus fiable et plus durable, comme si elle craignait de réveiller une grande douleur : « Quand j'aime beaucoup une personne, je préfère qu'elle devienne mon amie. À long terme, c'est plus sûr. Je suis mêlée entre l'amour et l'amitié. » À deux reprises pendant l'entrevue, Katherine a souligné qu'elle était marginale. On ne sait pas de quelle norme elle se sent exclue. Elle parle d'une sexualité marginale parce qu'on ne lui a rien appris, qu'elle a tout découvert dans les revues porno de ses frères. Elle a été agressée par un ami de son frère quand elle avait dix ans. Elle s'est défendue. Mais elle est restée marquée : « J'ai toujours relié la sexualité à la violence. J'ai même joué le jeu. J'ai cru longtemps que j'étais frigide. J'étais incapable de me faire pénétrer. Plus tard, j'ai compris qu'il n'y avait pas uniquement la pénétration. J'ai lu, j'ai appris par moi-même. » Méfiante, Katherine dit ne pas se confier à ses amies. Elle a peur d'être ridiculisée.

Marie-France Beaulieu n'aime pas que l'on mélange tout, amour et désir. Une amie a cru bien faire en lui « offrant » son chum. « Le gars m'avait fait des avances et je l'ai repoussé sans faire de drame. Je ne suis pas plus heureuse parce que je me sens souvent désirée. » Elle se demande pourquoi on veut lui imposer le désir des autres. Elle rêve de rencontres plus valables et plus profondes où la beauté physique serait un élément secondaire.

Sylvie Legault, comédienne connue pour ses succès au sein de la LNI (Ligue nationale d'improvisation), croit que les valeurs sexuelles ont changé un peu chez les jeunes hommes. Ils sont plus à l'écoute des corps, dit-elle, ils ne sont plus uniquement obsédés par la pénétration. Ils auraient compris le message féministe sur la jouissance tandis que leurs aînés seraient restés sourds ; ceux-là traînent encore le mythe de la mère et de la putain.

Toujours le mot pour rire, Sylvie est revenue à la question du ménage : « Si tu rencontres un gars, demande-lui s'il fait son lavage ; s'il répond non, c'est qu'il baise mal ! S'ils ne sont pas capables de s'occuper d'eux-mêmes, je ne vois pas comment ils arriveraient à s'occuper des autres, donc à baiser. » Si les gars sont aux prises avec des idées toutes faites sur la sexualité, les filles se débattent pour leur part avec des rôles où elles se sentent mal à l'aise : « En tant que femme, j'ai été plus habituée à donner qu'à recevoir, de dire Christine Marcoux : j'essaie de m'expliquer clairement, de faire passer ce que je veux. Mais je sens des barrières, je me demande à quel moment je réintègre le modèle de la féminité. »

L'indicible douleur

Malgré leur désir de sortir des rôles qu'on leur impose, les filles doivent composer avec les contraintes de la contraception. Et selon la majorité d'entre elles, ce n'est pas une mince tâche. Elles sont insatisfaites des méthodes actuellement disponibles. Elles voudraient qu'on approfondisse les recherches pour une contraception plus douce et plus adaptée à leurs besoins. Près de la moitié ont dit avoir subi un avortement. Isabelle s'est fait avorter il y a un mois et demi et elle a vécu cet épisode très difficilement : « J'ai trouvé que c'était une très grande douleur physique. Et quand je parle de souffrance, je ne parle pas de culpabilité, mais d'une souffrance à l'état brut. Ce sont des moments où tu ne peux plus distinguer entre ton corps et ta tête, tu te fais arracher, tu te fais dévaster au propre comme au figuré. » Isabelle se demande si on n'a pas occulté la violence physique de l'avortement par crainte de faire peur aux filles. Mais il se peut aussi que les filles le taisent par sentiment de culpabilité : après avoir commis pareille « faute », il ne faudrait pas se plaindre en plus !

Apprendre à devenir père et mère

La question de la maternité n'est pas facile non plus. Contrairement aux autres, Dominique Cyr a envie d'être enceinte, de vivre un accouchement. Pour elle, c'est un désir viscéral. Mais elle a des appréhensions : « Comment ne pas me laisser envahir par mon rôle d'éducatrice ? Le défi, c'est d'être autre chose qu'une mère ou une conjointe : être soi. » Elle cite l'exemple d'une amie qui s'est laissée accaparer complètement par son rôle de mère. Chaque fois qu'elle s'absente une heure, c'est le drame à son retour. Toutes les responsabilités lui retombent sur les épaules.

Pour Sylvie Legault, le partage des tâches a été déterminant dans sa décision d'avoir un enfant. Son chum était un gars responsable qui allait faire sa part. « Je vivais une période de bonheur complet. J'ai eu un enfant parce qu'Alain était disponible. Il allait apprendre à devenir père comme moi à devenir mère. » Maintenant qu'ils vivent séparés, ils partagent la garde de l'enfant. Sylvie se dit pleinement satisfaite de la situation et ajoute en riant : « Parfois, je pense que je suis une mère exemplaire ! »

Finalement, les filles ne sont pas très bavardes au chapitre de la politique. Elles ne croient pas pouvoir agir sur les structures actuelles, persuadées que les institutions sont faites en fonction de ceux qui les ont créées. Par contre, elles croient qu'on attend beaucoup trop des jeunes et que ça les hypothèque lourdement. « Libérer l'avenir, ce n'est pas uniquement l'affaire des jeunes », dit Dominique, reprenant les termes de René Lévesque. « On ne nous donne aucune chance et il faudrait sauver le monde en plus ! On trouve aussi ce genre d'attente envers les femmes : elles doivent changer les rapports du privé. C'est trop lourd comme responsabilité et surtout, trop facile pour ceux qui s'en débarrassent à si bon compte. »

Et c'est vrai, pourquoi camoufle-t-on encore l'intime et le privé ? Pourtant, nos interviewées croient que ces deux notions sont liées aux transformations sociales et économiques. Le jour de la grande marche pour l'emploi, en juin dernier, les clans étaient clairement démarqués : les hommes ont parlé le langage de la politique traditionnelle et les femmes ont réclamé — ironie des choses — la transformation des rôles traditionnels.

Sous prétexte que les filles d'aujourd'hui n'adoptent pas les mêmes méthodes que leurs aînées, on s'empresse trop vite de dire que la relève n'existe pas. Mais il faut plutôt voir leur engagement autrement, cherchant à s'inscrire dans une réalité qui s'est transformée. De toute façon, il vaudrait mieux éviter toute classification arbitraire par tranche d'âge. Au bout du compte, les opinions émises par nos interviewées, ces représentantes de « la jeunesse », rejoignent celles d'autres féministes pour qui ce n'est (malheureusement?) pas l'année. Et inversement, les plus jeunes ne rejettent pas les idées de celles qui les ont précédées. Pour tout dire, nous croyons que la jeunesse n'a rien à voir avec l'âge.

Quant à nous, ce reportage nous a donné le goût de poursuivre le dialogue. Nous avons été étonnées de l'assurance et de la détermination chez la plupart des filles rencontrées. Nous sommes ravies de leur franchise et de la facilité avec laquelle elles se sont confiées. Une ombre cependant au tableau des confidences : la sexualité. Nos questions étaient souvent détournées, les réponses évasives. Nous sentions une espèce de retenue, un peu de réticence mêlée à un évident besoin d'en parler. Nous n'avons pas toujours réussi à lever le tabou qui entoure encore le sujet. Là-dessus, les choses ont peu changé ; même si on a tendance à penser le contraire, l'éducation sexuelle demeure encore empreinte de pudeur, de crainte et de silence. C'est notre seule déception : mais nous comptons bien y revenir. Nous savons maintenant que le féminisme a fait des « petites »

MARIE-CLAIRE TRÉPANIÉ travaille depuis quatre ans dans le milieu littéraire et est membre du comité de rédaction de LVR.

Abidjan ○ Atlanta ○ Bogota ♀ **Boston** ♀ **Bruxelles** ○ Buenos Aires ♀ **Caracas**
Chicago ○ Dallas ○ Düsseldorf ○ Edmonton ○ Hong Kong ♀ **Lafayette** ♀ **Londres**
Lisbonne ♀ **Los Angeles** ♀ **Mexico** ♀ **Milan** ○ Moncton ♀ **New York** ○ Ottawa ♀ **Paris**
Port-au-Prince ♀ **Rome** ○ Singapour ○ Stockholm ♀ **Tokyo** ○ Toronto ○ Washington

Le Québec dans le monde



...c'est aussi l'affaire des jeunes... femmes



Marie-Josée, Carole, Antonia, Louise, Pascale, Solange, Catherine, Sylvie, Josée, Michèle, Hélène, Christine, Lise, Linda, Christiane et Diane ont effectué un stage de trois semaines dans l'une ou l'autre de ces délégations à l'étranger au cours de l'été 1985.

Une contribution du ministère des Relations internationales du Québec à l'Année internationale de la jeunesse

Québec ☐☐



Le sexisme a-t-il de l'avenir?

par Gloria Escomel

Sexisme : attitude de discrimination à l'égard du sexe féminin». Le mot est entré dans le dictionnaire Robert en 1965. Il a vingt ans, et comme tous ceux de sa génération, il se demande s'il a de l'avenir. Et nous, donc ! Si les mentalités des jeunes avaient évolué au point de faire disparaître le sexisme, on verrait enfin le bout du tunnel...

Et me voilà partie à la chasse aux jeunes pour savoir s'ils étaient encore atteints de ce mal honteux et désuet, si les rapports entre garçons et filles en étaient encore empreints, si les uns et les autres se déterminaient par rapport aux stéréotypes ou s'ils s'en étaient libérés. J'étales mon butin : mosaïques de toutes les couleurs, ces réponses qui s'étalent ! Difficile d'en tirer un bilan. Jugez-en.

Un nouveau sexisme

— Moi, sexiste ? Pantoute ! On a tous les mêmes droits : au chômage, au braillage, à tout. Les femmes peuvent bien faire ce qu'elles veulent !

Sous-entendu : c'est leur problème... Robert a 25 ans, il est caissier chez Steinberg «en attendant mieux». Il est revenu vivre chez ses parents depuis qu'il a rompu avec sa blonde et c'est sans doute à elle que ce discours s'adresse.

— Elle me niait tout le temps parce que j'avais abandonné mes études alors qu'elle suivait encore des cours en commerce, ou quelque chose comme ça... Elle se prenait pour une autre... une féministe !

Le mot est prononcé comme il faut : avec l'intonation de mépris juste. Une demi-

douzaine d'entrevues avec différents jeunes de moins de 30 ans (deux garagistes, un livreur, un plombier, un électricien, un vendeur et un chauffeur de taxi) m'ont révélé un nouveau sens du mot sexisme : attitude de discrimination envers les féministes. Lequel, d'ailleurs, n'exclut pas l'autre, puisque Luc, 28 ans, chauffeur, me dira fièrement que sa femme «qui s'occupe du petit, est une vraie femme, elle !» Les «fausses» femmes, qui sont-elles ? «Celles qui veulent faire comme les hommes, les mauvaises mères et... les féministes !»

Inutile de vous faire une longue analyse, n'est-ce pas ? Et je dois dire qu'en montant plus haut dans l'échelle culturelle, voire économique — la culture ne payant pas toujours, comme chacun sait —, la nouvelle acception du mot sexisme s'est encore avérée vraie, mais avec plus de nuances et de détours. (L'intellectuel étant celui qui sait ce qu'on ne doit pas dire.) Car sans être élitiste, j'ai voulu voir s'il y avait une différence de mentalité entre les classes culturelles : effectivement, elle est là, surtout pour les hommes. Et pour les femmes de la même génération, y a-t-il eu évolution ? Oui, beaucoup plus.

Se dire, ou non, féministe

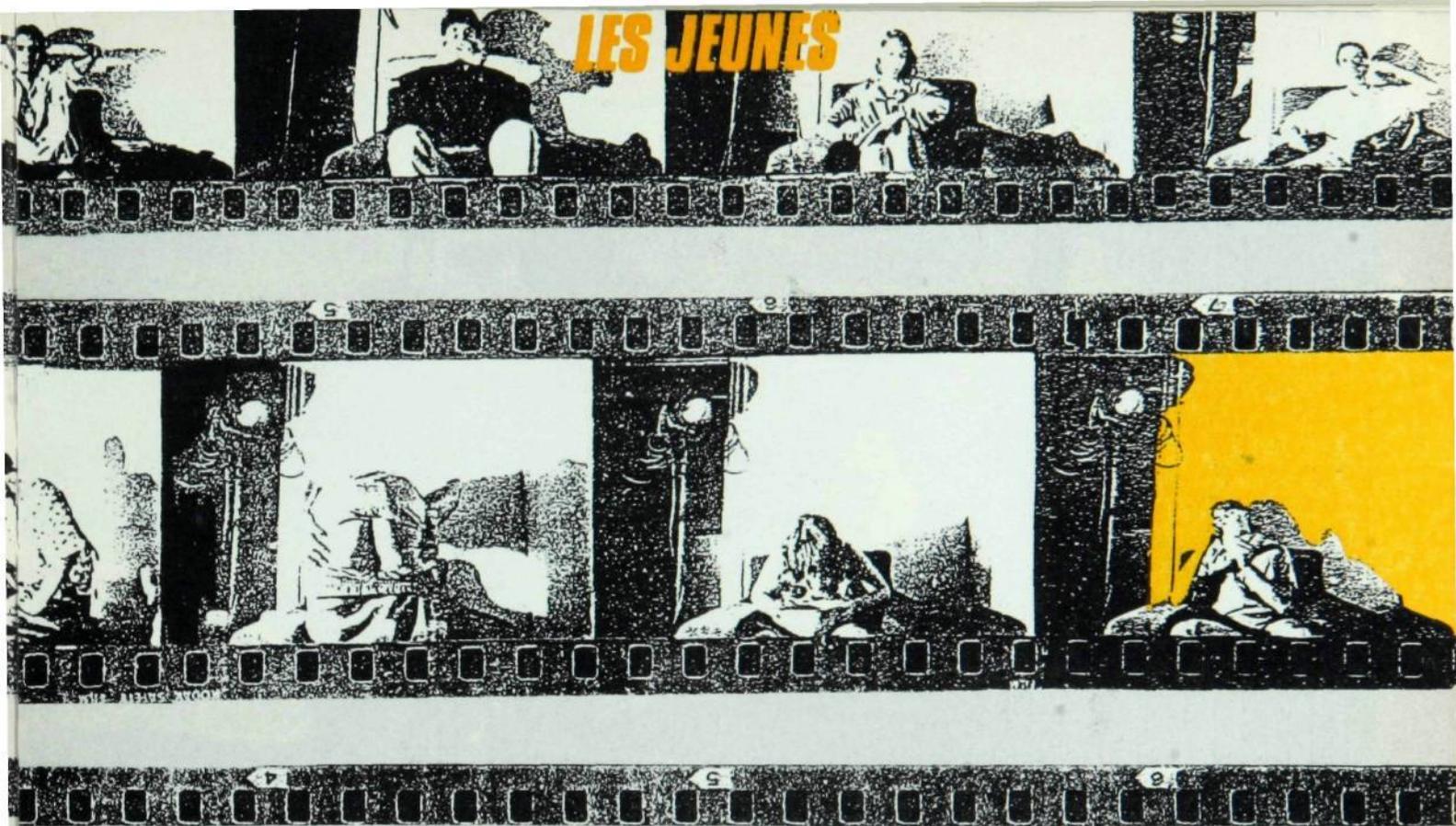
Sylvie, 19 ans, mannequin, qui me déclare tranquillement que «les femmes ne peuvent pas être les égales des hommes parce que moins intelligentes» (oui, vous avez bien lu), demeure une exception. Les autres ont assimilé l'ABC du principe de l'égalité et s'activent à la réaliser dans leurs vies, que ce soit Linda, 18 ans, serveuse, Josée, 24 ans, caissière, Solange, 22 ans, femme de ménage. Mais, me déclare cette dernière,

«les hommes (même jeunes) sont tous pareils : ils ne veulent pas perdre ce qu'ils ont».

Tout en me coupant les cheveux avec entrain, Johanne m'explique, résignée, que «de la façon dont on a été élevés, le partage des rôles reste traditionnel» et me donne en exemple son chum, coiffeur comme elle, à qui elle a essayé de faire comprendre qu'ils pourraient se partager les tâches domestiques : «Il me répond, plein de bonne volonté : O.K., si tu veux. Moi, je vais tondre le gazon. Mais on n'en a pas, de gazon, on habite un appartement ! C'est dire qu'il vit en plein dans la réalité, ce gars-là ! Je ne sais pas combien de temps ça va me prendre, à l'élever comme du monde !»

Le moment me semblant propice, je lui dis : «Bref, vous êtes féministe...» Terrifiée, elle demande : «C'est ce que vous pensez ?» Et je m'empresse de la rassurer : «Ce n'est pas une maladie honteuse ! Moi aussi, je suis féministe.» Du coup, la troisième mèche, en haut, à droite, lui reste entre les mains. «Pas moi, déclare-t-elle d'un ton aussi tranchant que ses ciseaux, moi, j'aime les hommes.» Cela faisait une mèche que je ne l'avais pas entendue, cette réplique-là... Bah, une mèche de plus ou de moins !

Johanne a pourtant un DEC professionnel et 26 ans ; mais pour elle aussi, le mot «féminisme» sent le souffre. La seule à en avoir une notion juste, c'est Luce, 27 ans, ménagère. «Sans doute parce que j'ai davantage le temps de lire depuis que je reste à la maison», explique-t-elle sur un ton un peu revanchard. Et aussitôt, elle éprouve le besoin de justifier longuement son choix, puis s'en énerve. Je la rassure : «Personne ne t'oblige à le faire...» Elle



rétorque : «Tu m'as bien dit que ton article allait dans un magazine féministe, non ?» Eh oui, même là il reste un malaise.

La terre promise

Ah, je prends pied ! J'avance vers la terre promise, avec ce petit groupe de jeunes-là que je n'ai encore pu prendre au piège, depuis une heure que je les interroge, les uns, les unes et les autres : égalité absolue, droit total des femmes aux mêmes emplois, activités, privilèges et devoirs que les hommes (même pour la guerre, disent les filles), partage des tâches domestiques et familiales... Non, vraiment, pas la moindre restriction, pas même grammaticale. Mark, 24 ans, vient de leur expliquer les pièges du «masculin pluriel» et la nécessité de féminiser les titres, les fonctions, de distinguer les femmes dans les foules masculinisées par la loi du nombre, mais il ne prêchait qu'à des convaincu-e-s.

Ils sont sept, quatre filles qui ont toutes 18 ans et terminent leur CEGEP et trois gars de 20, 21 et 24 ans, de divers niveaux universitaires. Julie les a choisis pour moi, et je commence à croire qu'elle les a «trop bien choisis»...

J'écoute Romain, qui fait des études industrielles, répéter que vraiment, il ne voit pas «pourquoi les femmes ne pourraient pas faire les mêmes métiers que les hommes, puisque ceux où l'on a besoin de force physique sont de plus en plus rares ou tellement allégés par la robotisation». À l'entendre, les muscles constituent la seule différence entre les sexes. Le reste est question d'éducation, pardon, de «malformation culturelle» comme dit Mark qui, décidé-

ment, a beaucoup lu de féministes. (Et ici, le mot ne sent pas le soufre !)

Une chose m'étonne cependant : ni les unes ni les autres n'ont encore évoqué la maternité, ni les «aménagements» qu'elle demande dans leur vie sexuelle, professionnelle ou familiale. Mais aucun, aucune n'envisage d'avoir des enfants, alors que parmi mes douze interviewé-e-s précédent-e-s, il y en avait tout de même huit qui en voulaient au moins un. Pas d'enfants, pas de problèmes : hommes et femmes peuvent planifier rigoureusement la même vie et avoir la même liberté d'action. Les quatre filles le disent bien. Et les trois gars, qui ne veulent pas davantage des responsabilités de la paternité. Ni même de la conjugalité : trop de tracas, un divorce. Ni même de la vie commune : trop difficile à partager, le quotidien, peu conciliable avec l'indépendance.

Tout sexisme a-t-il donc disparu de leur mentalité ou de celle de leur entourage ?

— Non ! Tout de même pas, s'écrie Julie. Si tu entendais les gens du CEGEP ! Réac comme tout : les filles aux métiers traditionnels ou de préférence à la maison, disent les gars, et la moitié des filles rêvent d'un mariage avec enfants, ce qui les sauverait d'aller travailler !

Romain enchaîne alors : «Avec l'éducation qu'on a reçue, on a encore des réactions sexistes malgré soi. L'autre jour, en voyant une femme au volant de l'autobus, j'ai pensé : Pourvu qu'elle conduise bien ! Et je m'en suis voulu aussitôt, bien sûr...» Puis il explose : «J'ai tout le temps peur d'être sexiste ou considéré comme tel ! C'est fatigant, à la fin ! Quand une fille me plaît, je n'ose même pas l'aborder pour ne pas

passer pour macho ! Si elle prenait cela pour du harcèlement ?»

Tollé de protestations côté filles. Décidément, d'un côté comme de l'autre, l'équilibre reste précaire...

Malgré tout, si je veux bien me souvenir des étudiants que j'avais il y a quinze ou dix-sept ans, il y a eu changement des mentalités. Aujourd'hui, les machos ont au moins le sexisme malheureux, comme d'autres ont le vin triste. Et leur sens de la discrimination va dans les détails les plus «raffinés» : Les femmes exercent-elles le pouvoir de la même façon que les hommes ? Enceintes, pourraient-elles faire la guerre, aux mêmes postes que les hommes ? Ce n'est plus le rire gras en imaginant une femme chef d'État ou soldate, mais une interrogation sur «la différence». Nuance.

Que les femmes aient les mêmes droits, rares sont les jeunes qui l'ont contesté. Même pas Luc, si fier d'avoir une «vraie» femme qui a choisi de rester à la maison, «de quitter son emploi pour élever le petit», puisqu'il reconnaît qu'elle perd ainsi des années d'expérience qu'elle ne pourra jamais rattraper lorsqu'elle reviendra sur le marché du travail. Oui, les 18-30 ans nous promettent un avenir moins sexiste. Mais il y a les autres, les plus jeunes. Il faut les entendre faire «cocorico» ! Pas tous, certes, ou peut-être s'agit-il seulement d'un désir de bravade qui leur passera avec les boutons d'acné ? ✂



De la violence par Dominique Robert

«**T**hey say we're here
To live and learn
I say we're here
To live and burn
We're here to tremble and
quake
We're here to stumble and
break»¹

La violence du calme, a écrit Viviane Forrester, auteure d'un ouvrage qui porte ce titre. Mots qui évoquent en moi la violence du silence, de l'absence, de l'inerte. Celle de «ma» génération – amis de parcours, gens de sympathie² – qui n'en est pas une et que je porte comme un deuil, parfois. Une petite morte, couchée en travers de la porte qui mène à la vie.

«Je dis génération, je dirais 'je', je me sens innommable, 'autre' que les mots qui cherchent à me définir, parce qu'il n'y a plus de rôles, de rôles sociaux, on n'est rien du tout, rien ne nous justifie, et la seule chose qui le pourrait tient à un univers qui jusqu'ici est demeuré secret.»
Joël

L'intérêt soudain porté au rétablissement d'une Jeunesse qu'on avait indisposée avec indifférence jusque-là, au moyen de cette Année internationale créée en son honneur, m'embête comme tous les autres hoquets d'aberration que produit, en digérant ses inepties, l'Oie gavée qui règne sur le

monde. Quelque part, je sais que noire silence a ses raisons.

«Je n'ai pas l'impression de faire partie de la jeunesse dans un sens aussi superficiel que le laisse entendre cette Année internationale de la jeunesse. J'ai l'impression qu'on est déjà trop sérieux, trop conscients, trop amers en quelque sorte pour s'identifier à une dénomination pareille.»

Lise

Ce silence travaille, entre autres choses, à l'abolition des bruits grammaticaux dont nous assomment sans trêve tous les discours médiatisés. Notre immobilisme apparent n'est rien de moins qu'une giration appliquée autour de nous-mêmes, à la recherche d'une raison d'être égarée dans les délires économiques et la confusion des pouvoirs.

«Je me sens marginalisé, je ne fonctionne pas dans la société. Travailler, je trouve ça absurde. J'aime mieux travailler dans mes affaires, ma peinture, mes montages. Ça me prend de l'argent, je n'ai pas le choix de m'intégrer un peu, mais jamais complètement. Je vais rester bohème, vagabond. Je n'ai aucune affinité avec la société, avec tout ce qui se passe, peu importe où, comment ça fonctionne. Ce n'est pas dans ma manière de vivre. Ça ne me tente pas de m'intégrer, c'est un choix qui demande toute une autre philosophie de vie.»

Yves

Nous travaillons seul-e-s pour la plupart. Ne nous ressemblons pas forcément. N'avons ni blasons, ni bannières. Très peu d'argent, de pouvoir, de sécurité. N'avons pas d'idéaux, pas de très grandes ambitions côté honneurs et réussite sociale. Méprisons à peu près tous les «principes de réalité» et cherchons à vivre selon nos propres exigences de plaisir et de créativité. Sommes parfois fatigué-e-s. Dépassé-e-s par les événements, comme tout le monde. Nous n'avons pas souvent d'enfants.

«Ce qui est arrivé au Québec ça m'a marqué, mais ça ressemble à tout ce qui se passe sur la planète, dans ce que j'ai vu en Europe, partout. Un phénomène universel de dissolution des valeurs, des concepts d'avenir, de temps, de durée. Comment croire à des choses qui nous paraissent tellement vaines, des farces finalement ? La notion de pouvoir, tu la vois partout, revêtue de n'importe quel étendard politique ou idéologique. Ils ramènent toujours les choses à un même schéma d'oppression, d'altération. J'ai toujours considéré que la seule façon de s'en sortir était d'être conscient, mais qu'est-ce qu'on peut faire après ? Je ne sais pas, continuer dans ta voie, ce que tu peux faire de mieux, aller jusqu'au bout.»

Lise

«Cette génération qui serait la mienne vit dans une nuit dans un souterrain, un labyrinthe. Je suis convaincu qu'il y a une attente



qui ne se dit pas, de quelque chose d'autre qui aurait celle d'un futur, mais qui ne succède pas au présent actuel. Parce qu'on vit déjà une forme de rupture, face au social et à toutes ses images spectaculaires, une rupture au centre de soi-même. À partir de là, on ne sait pas quoi faire. Aucune indication de là où on va aller à partir de cette rupture.»

Joël

L'indignation, en présence du gaspillage et de l'exploitation, sinon de la destruction imminente d'à peu près toutes les énergies connues sur terre, sans oublier celle des «ressources humaines», cette indignation a été rendue presque dérisoire à force d'exaspération. Nous nous sommes rompu-e-s au silence, avec notre violence et notre colère en abîme à franchir, jour après jour.

«La colère est un sentiment avec lequel j'ai beaucoup de difficulté dans ma vie. J'ai l'impression qu'on a toujours voulu sauver la face à tous les niveaux, vis-à-vis nos parents, nos amours, nos déceptions, nos difficultés, nos angoisses, par rapport à toute cette insécurité qui nous désespère sans qu'on puisse y changer grand-chose. On a voulu être vraiment forts, être plus durs que tout ce qui était dur, ce qui a fait que c'est devenu difficile de s'abandonner à cette colère. Ça me fait penser à une espèce de vie télévisée, sans réalité sans substance. Nous sommes devenus un peu insensibles.»

Lise

La violence est à réinventer. Nous vivons à déjouer l'économie politique de la violence faite au temps, à la sexualité, à la créativité, au plaisir, à la folie, par notre résistance à mordre aux appâts de culpabilité que nous tend la société. Nous cherchons à subvertir cette institution de la violence qui vise à éparpiller, à mystifier la nôtre, pour mieux nous la dérober en tant que force d'invention.

«Je crois que l'on tourne la colère contre nous-mêmes et que l'on est conditionné à faire ça. Je ne peux pas me mettre en colère contre les choses, les gens, parce qu'au fond je sais que ça n'en vaut pas la peine. Mais je finis toujours par déclencher une certaine colère contre moi-même. Ma non-participation, ma passivité sont très exactement une manifestation de colère. Au lieu de me mettre en colère contre quelqu'un, je m'éloigne de cette personne. Si je suis en colère par rapport à un milieu de travail, je n'y retourne pas, sans préavis, je disparaiss.»

Peter

Cette violence est essentielle. Elle répond à l'énergie insondable de notre chaos intérieur et du chaos universel. Elle travaille à fomentier des langages nouveaux à même notre silence. Une violence forte, créatrice, consciente de tous ses pouvoirs et pas seulement de ceux tournés vers la destruction, dans une logique de la frustration généralisée. Plutôt celle qui rejoint la véhémence même de la création et de la vie.

«J'ai été longtemps silencieuse, étouffée avec un bâillon sur la bouche, incapable de parler. Pour moi c'était comme une question d'enfance collée aux fesses, par la force des choses. J'ai vraiment pris tout mon temps pour assembler mes petits fragments et me constituer une forme quelconque. Tout à coup, j'ai conscience d'une énergie terrible qui m'habite, avec tout ce travail que j'ai fait, ça s'est accumulé dans des espèces de couches d'imaginaires, ça demande à trouver une voie quelque part.»

Lise

Nous en sommes depuis longtemps à sonder des mondes d'un vertige insoupçonné, qu'on a eu la force d'appréhender seul-e-s, en douce, en catimini, mais d'arrache-pied. Tôt ou tard, nous parlerons librement peut-être leurs langages inouïs.

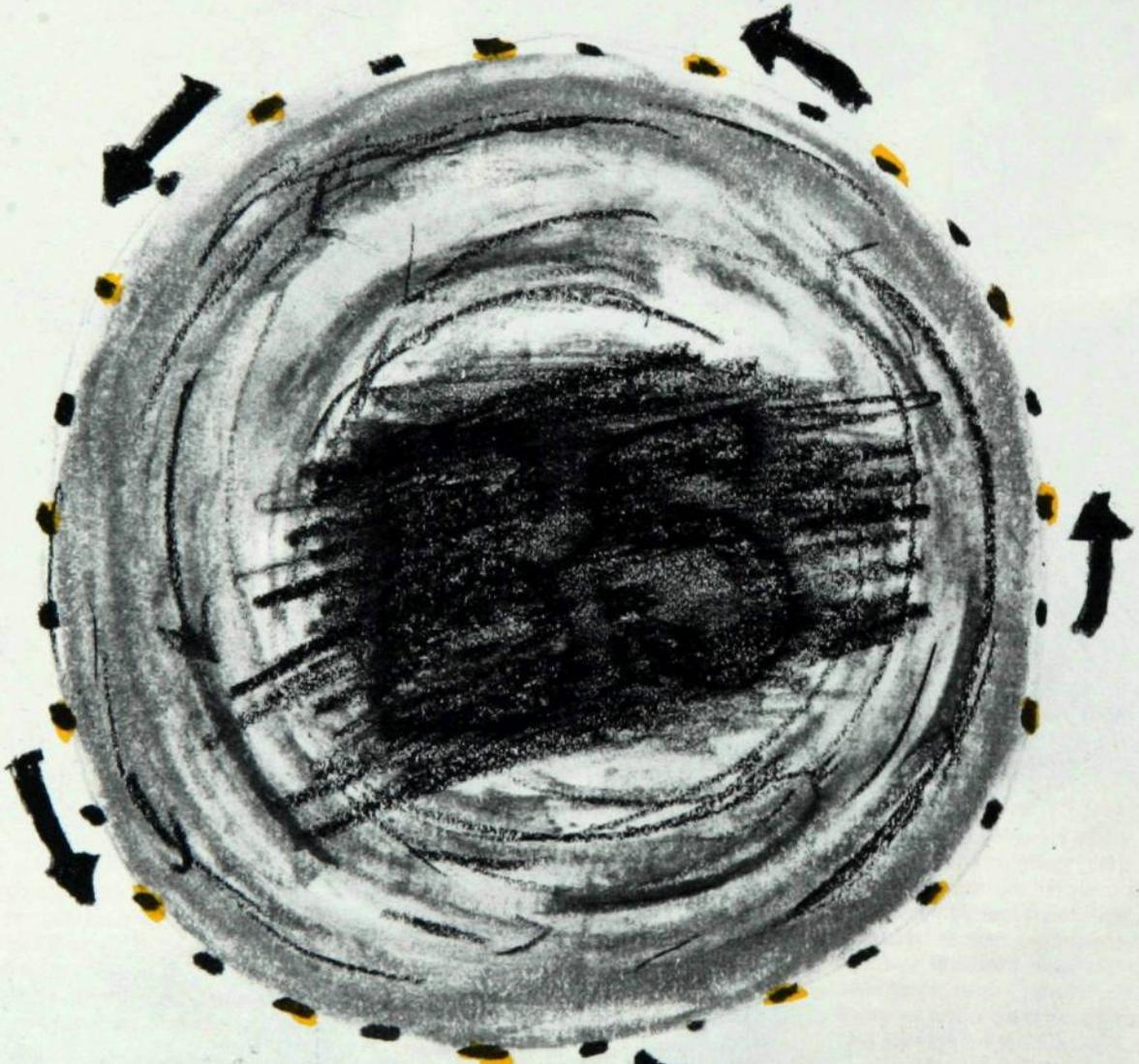
X

DOMINIQUE ROBERT est une jeune auteure à la pige.

1/ Extrait d'une chanson de Sharee Goldberg, une amie.

«Ils disent que nous sommes ici pour vivre et apprendre. Je dis que nous sommes ici pour vivre et brûler. Nous sommes ici pour trembler et frémir. Nous sommes ici pour tomber et briser.»

2/ Je voudrais tout de suite remercier tous les amis dont les propos ont contribué à développer cette réflexion.



Ne me parlez pas d'avenir !

par Dominique Ritcho

Ca m'a pris tout mon courage pour le faire. Je pensais jamais descendre aussi bas. Pourtant, Dieu sait à quel niveau je suis rendue. Imaginez la scène : j'attends en file, un ticket à la main, pour un repas, prise en sandwich entre un grand six pieds, les yeux cernés jusqu'au menton, et une petite blonde à peu près dans le même état.

Une semaine à faire ça. À tout prendre, je préférerais faire la queue pour puncher à la manufacture. Je l'ai déjà fait. En cinq jours, j'ai gagné 200 \$. Plus que mon chèque mensuel de B.S. : 160 \$.

Un an que je suis là-dessus. C'est pas la première fois que ça m'arrive. Mais plus ça va, plus ça devient difficile à prendre. À 25 ans, on n'a pas les mêmes besoins qu'à 19. Ou plutôt, on a des obligations en plus du reste. À 19 ans, je vivais dans une petite chambre, sans téléphone, mes livres dans des caisses de carton. Je gardais des enfants pour me faire un peu de fric. Bref, je tournais en rond avec la belle conviction que ça ne durerait pas longtemps.

Ça a duré un an et demi, sans compter les neuf mois de chômage après ma première job. Je travaillais trois nuits et deux jours par semaine, congé lundi et mardi, à décorer des beignes et à les emballer pour les supermarchés. J'étais toute seule dans la boîte pour faire ça. Naturellement, j'arrivais jamais. Au bout de trois mois, dehors ! Depuis ce temps-là, la seule vue d'un beigne me fait horreur.

De toute façon, j'ai pas les moyens de m'en acheter. Je me contente de l'essentiel. Du riz, encore du riz, toujours du riz. C'est facile à préparer, ça bouffe et ça s'apprête de plusieurs manières. Quand je suis riche, un ou deux légumes frais, un oignon, un peu de sauce soya et le tour est joué !

Le seul problème, c'est qu'on finit par se tanner. Un peu de variété ferait pas de tort de temps en temps. J'en connais qui s'achè-

tent un 10 livres de patates au début du mois. Mais la meilleure que j'ai entendue, c'est celle de ma copine qui paie 10 \$ par mois à un restaurateur pour les restes de table. Y a du monde débrouillard quand même ! Puis les autres qui tiennent grâce au gruau. Pas étonnant qu'on soit maigres comme des clous.

Les premiers temps, quand je rencontrais quelqu'un de ma famille, il ou elle me demandait le secret de ma minceur. Je sais pas pourquoi, mais ça me gênait de répondre. Va donc leur dire que c'est les politiques gouvernementales qui t'ont fait perdre 20 livres en huit mois.

Quand, en 74, le gouvernement libéral a décidé de nous inciter à «gagner» le marché du travail – en réduisant nos prestations d'aide sociale au tiers de celles des plus de 30 ans – il pensait tenir le gros bout du bâton. C'est connu, les jeunes sont des paresseux, ils marchent qu'avec un coup de pied au cul. Même mentalité chez le PQ. Je sais pas si vous avez jeté un coup d'oeil sur le Livre blanc sur la fiscalité, mais dans le genre conte d'horreur et anticipation, même Edgar Poe aurait pas fait mieux. Si les technocrates sortaient de leur BMW de temps en temps, est-ce que ça améliorerait leur sens de la réalité ?

Ils devraient savoir que la majorité des jeunes sur le B.S. ont déjà travaillé. Qu'on est les derniers engagés, les premiers renvoyés. Depuis que je tente de me vendre sur le marché du travail, c'est vraiment pas brillant. En sept ans, le plus longtemps que j'ai travaillé, c'est six mois. Chaque fois que je pensais m'en être sortie, je me retrouvais avec une formule de demande d'aide sociale à la main.

La première fois, ça m'a pris trois semaines à me décider. J'avais le motton en répondant à ce qui fait penser à une confession écrite sur le comptoir d'un poste de police. Est-ce que j'ai un compte en

banque ? De combien ? Quoi, 144 \$? C'est trop. Revenez quand vous en aurez moins. Ai-je vendu quoi que ce soit ces derniers temps ? Oui, mon âme !

Quand mon agent de B.S. m'a dit que je recevrais 100 \$ par mois et que je lui ai fait remarquer que mon loyer était justement de 100 \$, elle a haussé les épaules. La compassion, c'est pas son rayon. Elle ne fait qu'appliquer les règlements. Il y a un gars que j'ai connu à qui on a dit que s'il voulait manger, il n'avait qu'à casser une vitrine d'épicerie. Il y en a un qui l'a fait, à Laval. Il avait rien avalé depuis trois jours. Après, il a appelé la police. Les dix jours de taule en attendant son procès ont été les bienvenus.

Moi, j'ai jamais pu me résoudre à ça. À peine si j'ai volé une brique de fromage quand j'en pouvais plus. Et maintenant que les billets de médecin sont considérés avec suspicion, on doit y penser à deux fois avant de tomber malade.

En fait, c'est simple, on a qu'à éviter les magasins. De toute façon, j'ai trouvé d'autres moyens pour me procurer ce dont j'ai besoin. Je prends de grandes marches le jour des poubelles. Je me suis meublée, je m'habille, je m'informe, je me divertis. L'autre jour, j'ai trouvé un magnifique lit double – tête, pied, montant. J'ai trouvé aussi des livres, des disques, une descente de lit, mon manteau d'hiver, nommez-en. Je pourrais ouvrir un marché aux puces. J'achète jamais *La Presse* du samedi, mon voisin la met à la porte le mardi. Il n'y manque que l'horaire télé. C'est ça l'avantage de vivre dans une société de gaspillage.

Si on se contentait de mettre les objets à la rue, je pourrais utiliser mes énergies à autre chose qu'à tenir jusqu'à la semaine suivante. Parce que c'est à peu près le plus loin que je peux regarder. Parlez-moi pas du mois prochain, ou dans six mois. L'année prochaine ? Faites-moi pas peur. Je suis trop fatiguée pour y penser.

J'ai arrêté depuis belle lurette de croire à un changement. Qu'est-ce qui peut chan-



ger ? Le gouvernement va soudain avoir un élan de justice sociale et rétablir la parité de l'aide sociale ? Ça ferait pas son affaire. Il aime mieux nous offrir sur un plateau d'argent à des employeurs, pour moins que rien. Avec le beau prétexte de nous former, de nous rendre «employables». Et comment qu'on serait employables ! N'importe quel boss serait content de pouvoir payer un jeune 100 \$ par mois, pas d'assurance-chômage, pas de syndicat, pas d'obligation de lui créer un poste à la fin de son «stage». Un petit six heures de formation par semaine ; le reste du temps, de la vraie job. Et pensez pas que je parle à travers mon chapeau. Les Options-Déclit, je connais. J'ai fait un Stage en milieu de travail, un Jeune volontaire, un Travaux communautaires. J'ai lâché le premier après m'être sentie ridicule en allant faire mes dépôts de 37 000 \$ à la banque quand j'en gagnais 400 \$ par mois. Quant aux travaux communautaires, j'ai pris la porte après que mon employeuse m'ait dit que je ne travaillais pas assez fort pour le salaire que je retirais : on fait 150 \$ en plus de son chèque

de B.S. Je veux être employée, pas exploitée. Madame Marois dit que les Déclit sont offerts sur une base volontaire. C'est pas elle qui reçoit un téléphone par mois de son G.O. (gentil organisateur) pour l'embri-gader dans un de ces machins. Elle me répondrait peut-être que c'est pas avec une attitude comme ça que je me prépare un bel avenir.

De toute façon, essayez pas de parler d'avenir à quelqu'un qui se retrouve avec 2 \$ dans ses poches le 3 du mois. Évoquez pas l'arc-en-ciel à une fille qui passe ses hivers à geler dans un appartement pas isolé.

Parlez-moi surtout pas de patience. Pas à une fille qui en a plus. Juste de l'endurance. Je suis rendue à ne penser qu'à combler mes besoins vitaux.

Il y en a qui prennent des moyens plutôt radicaux pour y arriver. La prostitution, les deals de dope, la petite criminalité. Je me souviens qu'une fois, un homme m'a offert 250 \$ pour coucher avec lui. J'ai dit non. Vendre mon corps au premier venu n'entre pas dans mon plan de carrière.

Il y a ceux et celles qui trouvent la solution ultime. Paraît qu'au Québec, on a le deuxième plus haut taux de suicide au monde chez les 16-25 ans. Pour ma part, j'y pense au moins deux fois par jour.

C'est que j'en ai assez. Assez des contrôles. Assez d'avoir peur d'être prise en défaut. D'être considérée avec mépris par des agents qui te disent d'un ton fendant que tu dois te contenter de meubles usagés quand tu viens de tout perdre dans un incendie. Tannée de me demander si avoir un enfant ne serait pas une solution envisageable ; après tout, ça me ferait un supplément. Il y a énormément de filles qui y sont poussées, en dernier recours. Tannée de me faire dire par mes parents que leur porte m'est grande ouverte, pour le jour où j'en pourrai plus. Ce jour-là est passé depuis longtemps. J'ai trop chèrement payé mon indépendance pour recommencer la vie de famille.

Et ils viendront me dire que je vis mes plus belles années. Oh, yeah ! Je les use à étirer mes cennes noires jusqu'à la fin du mois, à manquer des occasions de voyage, à lire des journaux vieux d'une semaine.

À regarder le train passer sans pouvoir sauter dedans. Et on est 150 000 à essayer de l'attraper. 150 000 à vivre une existence en dents de scie. On est des milliers à avoir des fantasmes de meurtre et de révolution dans la tête, mais à être physiquement trop épuisés pour les mettre à exécution. À croire qu'on est la génération à abattre.



Hommage du ministre d'État à la jeunesse



En consacrant le présent numéro aux questions qui touchent la jeunesse, **La Vie en rose** indique à quel point elle se préoccupe de la situation actuelle et future des jeunes. Son initiative s'inscrit dans le cadre des activités de l'Année internationale de la jeunesse et je l'en félicite chaleureusement.

«À toi de jouer!» dit le slogan de l'AIJ à l'intention des jeunes. Et l'écho de reprendre à l'intention des aînés: «À vous d'écouter!». C'est pour cela d'ailleurs que j'ai entrepris, au nom du gouvernement canadien, une tournée de consultation à travers tout le pays. La prochaine étape de ce périple aura lieu les 4, 5 et 6 octobre à Compton, où se déroulera le forum de la jeunesse québécoise et auquel participeront 150 jeunes gens, représentant les diverses organisations de jeunesse de la province.

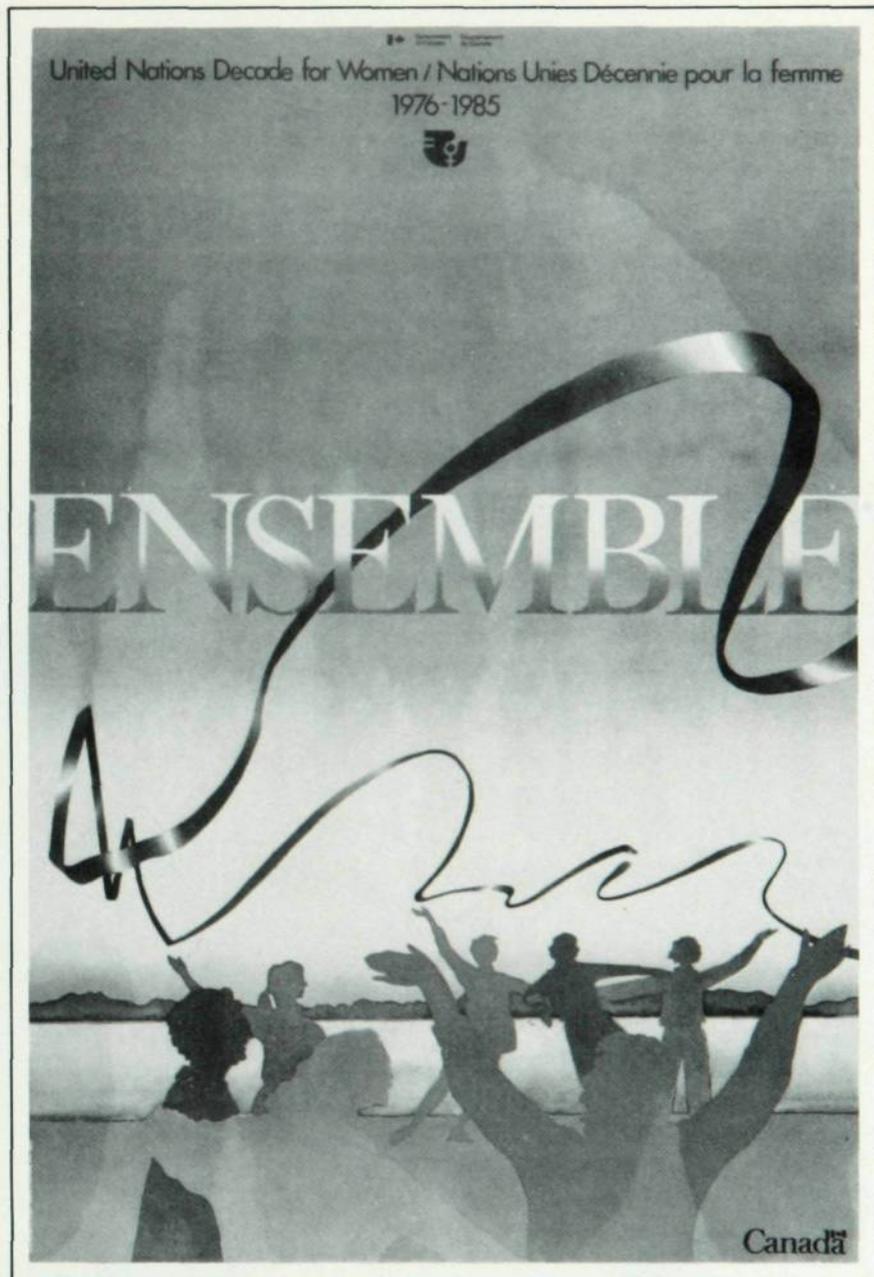
Les jeunes femmes ont leur place partout au pays et elles seront aussi présentes à ce colloque pour faire entendre leur voix. À toutes et à tous, j'adresse mes vœux les plus sincères.



Ministre d'État
Jeunesse

L'honorable Andrée Champagne

Canada



**UNITED NATIONS DECADE FOR
WOMEN 1976-1985**

The Decade for Women, proclaimed by the United Nations to eliminate discrimination against women will end in 1985. The co-operative efforts of women working to achieve this goal will however continue.

A poster in full color, acknowledging and celebrating the work of women over the past decade, has been produced by the Government of Canada and is available free of charge from:

Communications Directorate
Department of the Secretary of State of Canada
Ottawa, Ontario
K1A 0M5

**DÉCENNIE DES NATIONS UNIES POUR LA
FEMME 1976-1985**

La Décennie pour la femme, proclamée par les Nations Unies afin d'éliminer la discrimination envers les femmes, prendra fin en 1985. Toutefois, les efforts déployés collectivement par toutes celles qui cherchent à améliorer la condition féminine n'en resteront pas là.

Une affiche en couleur a été produite par le gouvernement du Canada pour saluer et célébrer le travail accompli par les femmes au cours de la dernière décennie. Vous pouvez l'obtenir gratuitement en écrivant à l'adresse suivante :

Direction des communications
Secrétariat d'État du Canada
Ottawa (Ontario)
K1A 0M5



Anne Sylvestre

Trop tard pour être STAR?

Quand on parle des «grands», il n'y a pas de «grandes». Une courte liste, toujours la même, surgit de la courte mémoire des gens qui font les coins ronds à l'histoire: Brel, Brassens, Ferré. Parfois, selon les personnalités ou les allégeances politiques, on ajoute Ferrat, Gainsbourg, Bécaud... Jamais vous n'y verrez le nom d'Anne Sylvestre.

Alors rien nous préparait au «malheur» qu'elle réussissait, après 28 ans de carrière, à Paris, en avril dernier. Depuis, Anne Sylvestre s'est vu offrir l'Olympia qu'elle fera sans doute au printemps prochain. Mieux encore, il est question d'un spectacle conjoint, en mars prochain, à Montréal, avec sa première interprète, Pauline Julien. Un événement à ne pas rater...

par **Hélène Pedneault**

HÉLÈNE PEDNEAULT : À l'époque où vous avez commencé à chanter, il n'y avait pas — ou peu — de femmes auteures-compositeuses-interprètes. Aviez-vous des modèles ?

ANNE SYLVESTRE : Les modèles n'existent pas, à moins de vouloir imiter quelqu'un, ce qui n'était pas mon but. Il fallait que je sache très fort ce que je voulais, c'est-à-dire être moi.

HP : Et ça ne vous a pas effleuré l'esprit que ce métier ne s'adressait pas aux femmes à cette époque ?

AS : Non. Ça ne m'a jamais gênée d'être une fille. Mes parents étaient très contents de moi. Mon père m'admirait beaucoup, il a été mon premier «supporter». C'est après que je me suis aperçue que ce n'était pas aussi facile que je le croyais. Par la télévision et la radio, je connaissais un peu Brel, Gréco, Brassens. J'aimais les mots, j'avais envie d'écrire, et j'aimais aussi les notes de musique. Et tout ça s'est retrouvé ensemble. Je n'ai jamais eu l'idée de faire autre chose.

HP : Pensez-vous avoir réussi à dire ce que vous aviez envie de dire quand vous avez commencé à chanter ?

AS : Est-ce que je savais à l'époque ce que j'avais envie de dire ? Non. Les chansons vous viennent comme des fruits sur un arbre. Difficilement aussi. Je savais que je n'aimais pas mentir — et je n'aime toujours pas ça — et que j'avais un grand sens de la dignité et de la vie. D'autre part, il est bien évident que, même sans le formuler, je savais que j'étais une femme, que j'aimais ça, et que j'avais envie d'en parler. Je n'ai jamais su parler de ce que je ne connais pas. Je voulais dire ce que c'était qu'être une femme, de l'intérieur, pas du dehors. Je crois que ça manquait. Les chansons qui parlaient des femmes étaient écrites par des hommes, et les femmes chantaient ce que les hommes avaient envie d'entendre chanter. Moi, on ne m'a jamais forcée à dire des choses que je n'avais pas envie de dire et ce, dès le début. Mais on a traduit ça par «elle a mauvais caractère».

HP : À partir de 70, vous avez écrit de grands textes aux propos carrément féministes...

AS : Mais oui. Ces choses-là, je les savais déjà. Mais on n'aurait pas pu dire certaines choses avant parce que ces choses n'étaient pas encore à jour. Au moment où j'ai commencé à écrire certaines chansons, des

livres comme ceux de Marie Cardinal, de Benoîte Groult sont sortis. C'est l'époque où j'ai rencontré les filles des Éditions des Femmes. La chanson que Pauline a chantée, *Non tu n'as pas de nom* que l'on a souvent schématisée comme étant «la chanson sur l'avortement» est en fait une chanson sur l'enfant et le non-enfant, ce qui est différent. Je l'ai écrite en '72, c'est-à-dire bien avant la loi en faveur de l'avortement. C'était encore un délit.

HP : Vous êtes une des rares auteures-compositeuses en France qui avez pris position en faveur du féminisme...

AS : Il y a Christine Authier. Colette Magny, Michèle Bernard... qui sont venues depuis. Le discours de Barbara n'a pas été ça, mais son existence même était ça. On a été toutes les deux isolées pendant longtemps. Je ne sais pas si c'est bien de se laisser coller une étiquette; mais on ne peut pas la refuser non plus. Je ne vais pas dire : non je ne suis pas féministe. Chose sûre, je suis une femme qui avance...

HP : Vous rejoignez beaucoup les femmes. Les hommes aussi ?

AS : Oui, petit à petit. Au début, il y avait beaucoup de femmes parce que je pense que, jusque-là, elles manquaient d'une image où se retrouver. Et puis ensuite j'ai vu des femmes qui amenaient leurs hommes. Elles me disaient : «Si on essaie de le dire en mots, ils n'écoutent pas. Mais en chansons, ils arrivent à comprendre». Et c'est vrai. Moi, je n'aurais pas su le dire en mots.

HP : Comment écrivez-vous une chanson ?

AS : Les mots me font plaisir. Quelquefois il y a des chansons qui s'écrivent toutes seules, comme si elles étaient dictées ou qu'elles attendaient qu'on les découvre. C'est le cas de *Lazare et Cécile*. Il y a d'autres chansons sur lesquelles on peine, mais qui ont l'air d'avoir été écrites facilement.

Si on veut tracer un «catalogue de mes thèmes» – comme ils disent – c'est sûr qu'il n'y en a pas beaucoup : la vie, l'amour, la mort, les gens... Parce que la vie c'est toujours la vie mais c'est aussi multiple que les gens. J'ai l'impression de faire un patchwork. Chaque chanson est un petit carré que je pose entre deux autres parce qu'il y avait un manque, une chose que je n'avais pas dite. Et ailleurs, il y a de grands pans de choses encore à dire. Les chansons ont leur vie, elles bougent. Les mêmes mots changent et veulent dire autre chose. C'est merveilleux au fond.

HP : Comment se fait-il qu'en 28 ans de carrière vous n'ayez eu qu'une émission en vedette à la télé ?

AS : D'abord parce qu'on n'aime pas les gens qui disent quelque chose. D'autre part, sans en remettre sur le sujet, il est certain que le métier est tenu par des hommes, et une femme qui pense et qui dit certaines choses de façon intelligible et pas trop mal, si on ne sait pas la tourner en



ridicule, il vaut mieux la faire taire. On ne peut pas dire que je dis mal ce que je dis, on ne peut pas dire non plus que je suis une excitée. Alors le mieux pour eux, c'est quand même d'ignorer. Beaucoup de gens qui n'ont jamais entendu mes disques ne veulent pas les écouter en disant que je fais des chansons féministes. Ils jugent sans connaître. J'ai une étiquette, bon, très bien. Mais je crois que la structure de nos médias – et c'est partout pareil – fait que la programmation est entre les mains d'un petit nombre de personnes, alors qu'elle devrait être sous la responsabilité de groupe d'écoute variés. Ces gens-là sont, d'une grande paresse, ils ne veulent remettre en question ni eux ni leur jugement. Ils

volent au secours de la victoire et de l'argent, et le pire c'est qu'ils ont, d'après moi, un grand mépris du public. Ils pensent très sincèrement que les gens à qui ils s'adressent sont des imbéciles, des incultes qui ne veulent pas qu'on les fasse réfléchir et qui veulent seulement rigoler. Alors ils privilégient ce qui ne fera pas réfléchir les gens. La variété anglo-saxonne est parfaite dans le genre parce que la majorité des gens ne comprend pas. Et vogue la galère !...

HP : Quand on a entendu Pauline chanter certains de vos textes sans savoir que c'était vous qui les aviez écrits, les gens se sont exclamés : «Quelles chansons formidables !», alors que vous veniez de faire la même salle avec les mêmes textes sans aucune réaction de ce genre. Comment réagissez-vous à ça ?

AS : Nul n'est prophète en son pays ! Ça me fait plaisir pour Pauline, mais ça me fait un petit peu mal au cœur. Ça me rend triste. La plupart des gens qui ont découvert mes chansons par la radio les ont entendues par Pauline. Tant mieux. Mais c'est dommage pour moi qui les ai faites... Il y a même des annonceurs français qui ont dit : «Ah ! que ces Québécois écrivent bien»... !

HP : Qu'est-ce qui fait que vous vous découragez parfois ?

AS : Quand ça n'avance pas, qu'on fait des choses bien et que les gens ne les entendent pas... Chaque fois que je fais un nouveau disque, je me dis que ce n'est pas possible, que celui-là ils vont l'aimer... Ils vont m'appeler et me dire : «Ah ! que c'est beau». Bien sûr, j'ai un public, comparé à ce qui se passe dans le métier en ce moment. Ce que je peux dire en tout cas, c'est que ce sont toujours des gens de choix qui viennent, des gens merveilleux.

Je suis honnête et je leur donne tout ce que je peux. Alors il y a un retour, ils écou-

Photo : Henri Drouot

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal

Tél. : 844-6896

PHOTOCOPIE COPIE COPIE

Vous pouvez dès maintenant faire vos photocopies à LA VIE EN ROSE à un prix vraiment bas!
Elle fait également des agrandissements et des réductions!

8 1/2" x 11" = 0,05\$

8 1/2" x 14" = 0,07\$

P.S.: Pour plus de 50 copies, vous êtes priés de réserver votre temps et le nôtre en téléphonant à Andrée-Anne au 843.8366

tent. Les applaudissements comptent, bien sûr, mais c'est une convention. Ce qui est important c'est le silence : le silence pendant les chansons, le petit bout de silence après certaines chansons, avant qu'ils se décident à taper dans leurs mains. C'est fabuleux.

HP : *Que racontent vos nouvelles chansons ?*

AS : Celle qui donne son titre à l'album s'appelle *Écrire pour ne pas mourir*. C'est clair. Ce qui compte le plus pour moi c'est d'écrire.

HP : *Ce goût de l'écriture ne vous a pas donné envie d'écrire autre chose que des chansons ? Vous avez une soeur, Marie Chaix, qui est romancière ?*

AS : Oui. Une des dernières fois qu'on s'est vues, je lui ai demandé : «Comment fais-tu pour écrire si long ?» Elle a beaucoup ri, et elle m'a demandé : «Et toi, comment fais-tu pour écrire si court ?» Je me suis toujours posé la question. Je n'y arrive pas.

HP : *Comment voyez-vous l'avenir de la chanson avec l'arrivée des «vidéo-clips»? Croyez-vous qu'elle ait encore sa place ?*

AS : On est en train de tuer la chanson alors qu'elle est essentielle. Qu'il y ait une grande diversité, c'est nécessaire et normal. Mais quand on ne privilégie qu'une seule forme... C'est sinistre ça. La chanson est justement la chose dont les gens ont besoin, c'est la culture immédiate, quotidienne.

HP : *Qu'est-ce que c'est la parole d'une femme de 50 ans d'après vous aujourd'hui ?*

AS : J'ai lu une fois une interview de Madeleine Renaud qui est une très vieille dame absolument admirable et merveilleuse. Elle disait : «Mais arrêtez de dire que je suis une merveilleuse vieille dame ; si je suis une vieille dame, je ne suis pas merveilleuse, et



Ils sont retirés du marché, mais deux livres ont été écrits sur Anne Sylvestre. Avec un peu de chance, vous les trouverez dans des librairies d'occasion, en France ou ici.

Anne Sylvestre. Éditions Seghers, Collection «Chanson d'aujourd'hui».

Anne Sylvestre. Pour de vrai. Entretiens avec Monique Detry, Éditions Le Centurion.

Elle a enregistré 14 microsillons, dont 6 sur son étiquette. Au Québec, ils ne sont pas encore distribués. Ça viendra. Mais on peut les trouver au moins chez deux disquaires, en importation, donc plus chers, entre 16\$ et 17,98\$.

À Montréal : *La Boîte à son*, 1661 St-Denis, 288-8180.

À Québec : *Musique d'Auteuil*, 1095 St-Jean, 694-0726.

Ces magasins tiennent une quinzaine de titres, y compris ses disques pour enfants. D'ici moins d'une année, ses disques devraient être distribués au Québec, au moins les plus récents. Ils seront donc moins chers et se trouveront partout.

Anne Sylvestre a aussi enregistré 8 microsillons pour enfants, dont 7 sur son étiquette, plus une vingtaine de 45 tours EP, c'est-à-dire avec l'équivalent de deux titres par face, avec des pochettes comportant dessins et paroles.

la vieillesse je ne m'y fais pas, je ne l'accepte pas.» Je trouve que c'est ça. Je suis très bien dans ma peau, j'ai l'intention de l'être longtemps, mais n'empêche que j'ai envie de dire aussi : «Ce n'est pas juste». Parce que maintenant que je suis comme ça, maintenant que j'ai compris des tas de choses et que je les ai comprises pour vous, je voudrais bien refaire le chemin à l'envers. D'accord j'ai une bonne tête, je suis jeune, j'ai 50 ans seulement, mais je

n'en ai pas 20 ni 30. Et ça m'emmerde.

Il faudrait arriver à vieillir en étant conforme à soi. Quelque chose qui vous tombe dessus et qui vous abîme, c'est difficile. Je crois que c'est bien ou mal accepté dans la mesure où l'oeil venu de l'extérieur vous met dans un placard ou pas.

HP : *Qu'est-ce qui vous reste à faire maintenant? Vous en avez déjà beaucoup fait...*

AS : Non, pas assez.

← **Dissidanse** enr. →

**cours de danse moderne
avec
Marie-France Lamoureux**

école nationale de théâtre
5030 st-denis (métro laurier)

tél.: 525-7149

**MICHEL BARBE
COIFFEUR**

MÉTRO SHERBROOKE 842-8315



**DANS LE PROCHAIN
NUMÉRO DE
LA VIE EN ROSE**

DUFRESNE:

Diane Dufresne parle des femmes, des hommes, de l'avenir incertain, de l'image, du vieillissement et des batailles à livrer... Diane Dufresne comme nous la connaissons pas

TERRORISME:

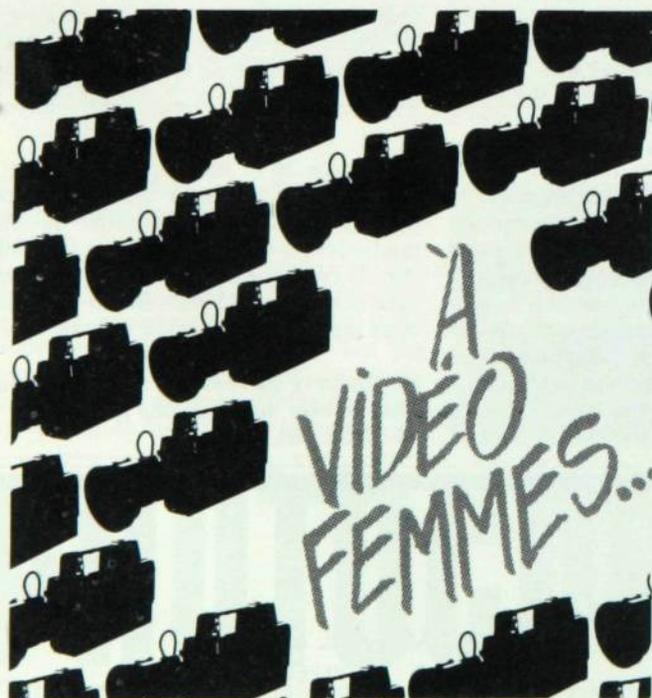
15 ans après la Crise d'octobre: où s'en va le terrorisme? Quel rôle les femmes jouent-elles dans ce phénomène?

PORNOGRAPHIE:

Le débat continue: la sexualité de l'une est-elle la pornographie de l'autre?

CULTURE:

Entrevue avec Andrée Lachapelle



**NOUVEAUX LOCAUX — NOUVEAUX SERVICES
NOUVEAUX VIDÉOS**

AU 56, RUE ST-PIERRE, LOCAL 203, QUÉBEC, QC G1K 4A1 TÉL. : 692-3090

DEMANDEZ NOTRE RÉPERTOIRE



LÉGER
Viola
ÉLOIZES
MISE EN SCÈNE / FRANÇOIS BARBEAU

théâtre
d'aujourd'hui

DÈS LE 12 SEPTEMBRE, 1297 RUE PAPINEAU, MONTRÉAL
MARDI AU SAMEDI / 20H30 - DIMANCHE / 15H - RÉSERVATIONS: 523-1211

Brigitte Radecki

En transformation

par Christine Ross

Occupant un espace temporairement désaffecté de la rue Clark, la nouvelle installation de Brigitte Radecki trace les premières empreintes féminines du futur lieu de création du Théâtre expérimental des femmes par une construction architecturale aux aspects primitif et organique. La construction, sorte d'abri dans un abri, résulte de l'insertion d'un ensemble de modules en ciment à la partie arrière de l'édifice.

En premier lieu, c'est le processus de transformation du site qui se dévoile, l'appropriation puis le réarrangement de l'espace, réécriture des murs, des fenêtres, de la lumière et du sol. Ce coup d'oeil initial nous introduit au propos central de l'oeuvre : la transformation non comme résultat mais comme énergie, comme passage d'une forme à une autre. Et c'est précisément cette expérience qu'est appelée à vivre la spectatrice lors de ses déplacements.

Puisque l'abri ne peut être saisi d'un seul trait ni non plus d'un point de vue unique, le public voit constamment sa perception de l'oeuvre se modifier, d'abord par la disposition des pièces qui oblige à un parcours fragmenté, mais également par des arrangements en trompe-l'oeil qui perturbent nos premières attentes. Comme dans ses installations antérieures, Radecki s'applique à faire vaciller les frontières de l'architecture, du théâtre et de la peinture, provoquant ainsi une réorientation continue de notre comportement.

Bien que l'artiste travaille dans des termes architecturaux, son abri est loin d'être fonctionnel et ne prétend à aucune solidité : les matériaux sont en effet fragiles et certains murs ne sont soutenus que par des supports en bois alors que d'autres, ceux-là même qui appartiennent à l'édifice désaffecté, échappent à la structure. Nous voici en présence d'une habitation dont la fonction première n'est pas de nous abriter mais plutôt de susciter en nous un *imaginaire architectural* très particulier grâce aux matériaux terreux de la construction qui annoncent une conception écologique (en harmonie avec la terre) de l'architecture et aux formes



Brigitte Radecki

rondes et creuses qui proposent un type de création issu de corps féminins.

Les jeux d'illusion sont également favorisés par l'agencement des murs en angles débouchant sur un effet de perspective et aussi par la présence de coulisses : dépassant les notions d'architecture, ces composantes invitent à une expérience de type scénographique. Mais la perspective, c'est aussi l'espace représentationnel de la peinture. Nous sommes donc également aux prises avec un autre médium dont la référence est consolidée par la coloration des parois internes. Ainsi, alors qu'elle se prépare à s'engager dans un abri, la spectatrice a plutôt l'impression d'entrer en scène ou encore de s'intégrer à un tableau. Circulant dans l'oeuvre, elle devient personnage d'un récit fictif, Alice traversant le miroir.

Le parcours de l'installation évoque d'autres transformations, notamment celle, inéluctable, de la matière, signalée par des récipients en état de décomposition. *En transformation*, c'est en définitive une invitation à réévaluer nos impressions premières et à réfléchir au-delà des apparences, c'est un appel à la mouvance comme *façon d'être*. ✕

Du 3 au 29 septembre 1985
au 5066, rue Clark, Montréal.

La bande dessinée en France

Quatre femmes en colère

par Hélène Lazar



Janvier 1985. Le petit monde apparemment sans histoire de la bande dessinée française est agité de remous. Quatre femmes publient dans le journal *Le Monde* un manifeste qui dénonce la banalisation du sexisme et de la violence dans la BD, et le retour, sous couvert de nouveauté, «des plus vieux et des plus crasseux fantasmes machos». Elles ne mâchent pas leurs mots, ces dames de la BD, et leur manifeste fait l'effet d'un pavé dans la mare au moment où à Angoulême, le président de la République vient de consacrer officiellement, par sa présence au Festival de la BD, l'importance de cette forme d'expression. Quatre femmes en colère : Jeanne Puchol, Nicole Claveloux, Florence Cestac et Chantal Montellier. Cette dernière est la plus connue : elle a publié une dizaine d'albums aux Humanoïdes associés : son travail original et exigeant lui a permis de conquérir un public qui lui est resté fidèle ; c'est elle qui est à l'origine du manifeste. Les trois autres ont peu publié pour des raisons dont on reparlera.

Quelles sont les cibles visées par le manifeste ? Les journaux de BD qui, comme *l'Écho des Savanes* ou *Charlie Mensuel*, se sont adonnés à la porno racoleuse après avoir été rachetés par «des marchands de soupe», selon l'expression de Florence Cestac. Pour Bruno Lecigne, qui a soutenu le manifeste et qui collabore aux *Cahiers de la BD*, c'est à la fin des années 70 que les choses ont basculé. À une BD qui avait profité de l'essor culturel de l'après-68 succède une BD marchandise

«où tout est calibré : la formule des albums, le type du récit. La création est laminée par la concurrence entre trois ou quatre grands groupes».

Vendeurs de fesses

L'histoire de *l'Écho des Savanes* est exemplaire : fondé en 1972 par Gotlib, Bretecher et Mandryka, *l'Écho* est d'abord une toute petite revue éditée à compte d'auteur puis devient un mensuel populaire qui, avec des hauts et des bas, sert de support à une BD variée et en général créative. En 1982, *l'Écho* est racheté par le groupe Albin Michel. En même temps, on confie la gestion financière du journal à Filipacchi (*Lui, F Magazine*). Le changement ne se fait pas attendre : «l'accrocheur et l'attrape-con», pour reprendre les termes du manifeste, deviennent la règle générale. Des fesses et des seins sur chaque couverture. Un dossier du mois tournant autour du même sujet et, pour clôturer le tout, une rubrique régulière à laquelle rien ne vous empêche de participer : «Le strip-tease des copines»...

«Filipacchi n'est pas un enfant de chœur, remarque Chantal Montellier : il applique à *l'Écho des Savanes* les mêmes recettes que celles qu'il a appliquées à ses autres journaux. D'ailleurs, ça marche très bien. C'est aujourd'hui le journal de BD qui se vend le mieux et de très très loin.» La BD pour adultes a toujours été un fief masculin – par ses auteurs et par ses lecteurs – et ce n'est pas la nouvelle formule de *l'Écho des Savanes* qui risque de changer la tendance ! Il suffit d'ailleurs de jeter un oeil sur les publicités de ce

journal pour s'en assurer : cigarettes, after shave et matériel hi-fi.

Bruno Lecigne, qui plaide pour une BD de création, ne peut que s'alarmer d'un tel conformisme : «Il y en a de moins en moins pour tous les goûts. Les auteurs exigeants et difficiles avaient plus de chances de pouvoir publier en 75 qu'en 85.» Que dire alors des femmes ?... Jeanne Puchol confirme : «C'est un appauvrissement généralisé et un formidable retour en arrière. La violence et le sexe dispensent d'écrire une histoire. Quand on en écrit une, c'est pour revenir un mythe du héros, à un univers qui exclut le quotidien et magnifie les vieilles valeurs. Il faut faire rêver les gens. C'est typique des périodes de crise.»

Et sexisme généralisé

Le manifeste a eu un écho immédiat chez beaucoup d'auteurs et de critiques. Jeanne Puchol regrette seulement qu'il n'ait été signé que par des femmes et notamment des femmes qui, à l'exception de Montellier, ont une situation un peu particulière dans la BD, puisqu'elles ont peu publié. Il a d'ailleurs été facile à certains, qui se sentaient directement visés par le manifeste, de l'attribuer à des «nanas pas marrantes et aigries qui n'arrivent pas à vendre»... formule par laquelle Jeanne Puchol résume la réaction d'un journal comme *CHIC* (voir encart). Les réactions négatives n'ont pas volé haut, d'ailleurs : accusations raillantes ces «puritaines» ou ces «féministes attardées,» le discours change peu. Comme elles ont eu le soutien du critique Bruno Lecigne,

dans *Le Monde*, on s'en est pris bien sûr aux intellectuels et à tous ceux qui «prennent la BD au sérieux», alléguant que ce n'est là qu'un instrument de pur divertissement et, bien sûr, parfaitement innocent... «Un discours adolescent et acnéux, qui infantilise la BD», me confie Puchol, mais dont la véhémence a réjoui les signataires du manifeste, car il a brisé pendant quelque temps la loi du silence et de la bonne conscience.

«Vendre de la fesse»

Car ce qui se passe dans la BD est à l'image de ce qui se passe ailleurs dans la société française. Sur les murs de Paris, *Penthouse* s'affiche : «La censure, c'est la trouille. À bas les trouillards.» Tous les samedis soirs à la télé, à l'heure du souper, strip-tease et ce, dans une émission très populaire qui n'a pas la réputation d'être idiote. Partout dans les kiosques à journaux, «on vend de la fesse», dans le

silence général ou l'approbation bienveillante. On est libre, non ? Et Mme Roudy n'a qu'à bien se tenir avec son projet de loi antisexiste (qui n'a toujours pas été adopté). Et puis, où sont les féministes qu'on s'attendrait à entendre protester ? À Paris, pour le 8 mars, il n'y a pas eu la moindre petite manifestation. Ah pardon ! Au ministère des Droits de la femme, on a produit et fait circuler pour ce jour-là une série de boîtes d'allumettes... ✕

Chantal Montellier... et ses crocodiles



Chantal Montellier, l'une des signataires du manifeste, illustre ainsi, pour «Le Monde» son propos

«Une poignée de féministes attardées»?

Ici et là, dans *Le Monde*, un journal connu pour son humour, une poignée de critiques et de féministes attardées enfoncent joyeusement les portes ouvertes et dénoncent le «retour au sexisme», «au poujadisme», «à l'attrape-con», etc.

Ces bonnes âmes s'indignent de ce que les revues de BD consacrent plus de pages à ce qui fait vendre qu'à leurs propres oeuvres. Mais oui, elles, elles font de l'Art... un truc rompu à l'usage, qui dure une vie, parfois plus...

Pour ces doctes esprits, le remède est simple : se laisser pousser des poils aux pattes et remonter les caleçons ! Plus bas, un aimable spécialiste souligne que dans la BD, «il y a du bon et du mauvais» et que le commercial prend le pas sur la créativité. Discours tout à fait neuf, comme on le voit.

Édito paru dans CHIC, no 8, 1985, revue de bandes dessinées en France.

Il y a indéniablement un «style» Montellier. Au départ, une démarche exigeante tant sur le plan artistique (elle a appris et enseigné la peinture et ça se voit) que sur le plan du contenu (ses histoires ont toujours une dimension sociale, sans doute parce qu'elle provient d'un milieu ouvrier, et qu'elle a eu «une expérience sociale personnelle très dure»). Son dessin, étrangement statique, présente notre société sous un jour concentrationnaire : des hommes et des femmes en butte aux multiples formes de l'oppression, le totalitarisme (*Wonder City*), l'enfermement psychiatrique (*Les rêves du fou*), le viol (*Odile et les crocodiles*), etc. Dans ce monde froid, sans pitié, où les crocodiles de tout acabit font régner la terreur, des personnages tentent, parfois désespérément, d'affirmer leur liberté.

Grande, mince, les cheveux courts, un mélange de force et de vulnérabilité, Chantal Montellier ressemble un peu à ses personnages. Comme eux, elle apparaît solitaire et lucide.

HL : Comment vous est venue l'idée de ce manifeste ?

CM : C'est à la suite d'une discussion avec Nicole Claveloux, une autre auteure de BD. Nous avons réagi de la même manière aux politiques d'édition de journaux comme *l'Écho des Savanes*, *Charlie Mensuel* ou *Pilote*. Mais on ne s'est pas contentées d'une impression générale. On a été y voir de près. On a fait une sorte d'état des lieux, c'est-à-dire qu'on a acheté toutes les revues de BD présentes en librairie et on a constaté que le mot d'ordre général, c'était : «Porno, rétro, facho». Quoi qu'on raconte, les femmes sont exhibées, dénudées. C'est comme si on imaginait une pièce de théâtre où tous les personnages féminins seraient nus ; ça semblerait ab-



Photo : Dihyon

Chantal Montellier

surde... Ce qui est grave, c'est que ces BD développent un mépris de la femme, la gadgétisent. Elles ne sont plus actrices, porteuses d'une histoire. Elles sont le repos du guerrier, des esclaves sexuelles analphabètes.

HL : Ça n'a pas toujours été un peu le cas ?

CM : Si, mais de manière moins systématique.

HL : Pour se défendre, les revues parlent de dérision, un art très pratiqué en France. On vous reproche de manquer d'humour, de ne pas voir qu'il faut prendre ces BD «à un deuxième niveau»...

CM : Le «deuxième niveau» a bon dos dans cette affaire. Je ne crois pas à un deuxième niveau pour la plupart des auteurs qui publient dans ces journaux-là. C'est un argument des marchands pour se dédouaner. Ceci dit, je ne suis pas contre la dérision mais ça dépend laquelle. Tant qu'il y a un minimum de tendresse à l'égard des gens... En ce moment, la dérision va dans le sens du mépris. C'est une orientation de la BD qui me gêne et que je trouve dangereuse.

HL : Comment avez-vous commencé à faire de la bande dessinée ?

CM : Au début, c'était un moyen de survivre, de gagner suffisamment ma vie pour pouvoir continuer à peindre. Je n'aimais pas ça, la BD, et de plus j'étais vraiment une analphabète. Je n'avais aucun outil ; je me lançais toute nue, en faisant une BD plutôt politique, une BD d'intervention. Ce qui m'intéressait, c'était de faire passer une révolte, une rage, une indignation, plutôt que de faire de «jolis dessins». Mais on ne peut pas «instrumentaliser» la BD comme ça. Je me suis donc intéressée au dessin, en cherchant mes modèles le plus loin possible de la BD traditionnelle, du côté de ceux qui inventaient des formes (Crépax, Tardi, Munoz et Sampayo). Je me suis aperçue avec eux que tout était possible, que la BD peut être de la création à tous les niveaux, que c'est un travail d'auteur et pas du tout de fabricant.

HL : Vos héroïnes sont très particulières, si on les compare à la majorité des héroïnes de BD. Pour commencer, elles ne sont pas toujours identifiables en tant que femmes...

CM : Vous voulez dire qu'elles n'ont pas de gros seins ?

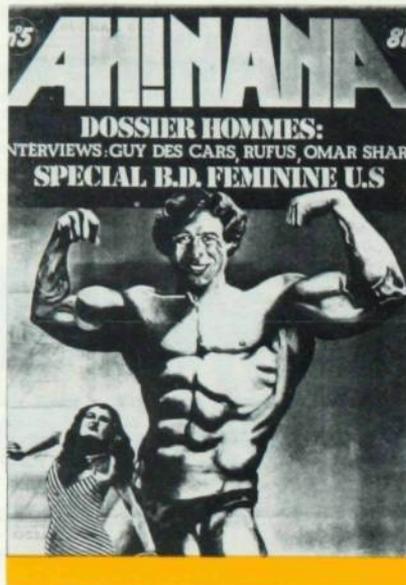
HL : Elles n'ont aucun des attributs traditionnels de la femme dans la BD.

CM : Elles les ont, mais pas de manière ostentatoire. Il y a chez moi une vision très concentrationnaire et paranoïaque de la société. Les hommes aussi sont castrés... Parmi les femmes que je montre, il y en a qui sont castrées, mutilées, coupées d'elles-mêmes et de leur histoire ; mais il y en a d'autres qui le sont moins. Et toutes ont en commun la quête de l'identité et de l'autonomie. Ces femmes essaient de produire leur propre histoire et de la maîtriser, quelle qu'elle soit, quel que soit le degré du handicap.

HL : Cet univers concentrationnaire, c'est un futur possible ?

CM : C'est un présent, dans le quotidien. Je suis persuadée qu'il y a des gens qui vivent la société telle qu'elle est comme quelque chose de très violent, de très destructeur.

HL : Odile par exemple, marquée définitivement par son viol...



CM : Pour moi, *Odile et les crocodiles*, c'est un peu la fin d'une période. Ce n'est pas un livre directement autobiographique mais c'est un livre que j'ai fait dans la souffrance parce qu'il m'a amenée à me confronter à certaines blessures et à certaines parties de mon histoire qu'il n'était pas facile de regarder en face... Je sors d'une période cauchemardesque où j'étais très ligotée par certaines choses que j'avais vécues. De les dire m'a aidée à m'en libérer.

HL : Comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de femmes dans la BD, comme auteures, j'entends ?

CM : C'est un monde d'hommes. Les femmes y sont cruellement absentes. Quand on dit : «Il n'y a pas de femmes dans la BD», on vous répond : «Mais si, regardez, il y a Bretecher !» Seulement, Bretecher c'est un peu l'arbre qui cache la forêt et dans ce cas, ça cache un grand vide. L'univers de la BD est très masculin, il véhicule des fantasmes masculins et les femmes, lectrices ou auteures, s'y retrouvent difficilement.

Il y a eu une tentative pour créer un journal de BD fait entièrement par des femmes et soulevant des problèmes de femmes : *Ah ! Nana*. Il y a eu neuf numéros entre 1976 et 1978, avec la collaboration de dessinatrices américaines, belges, etc. À cette occasion, des talents ont pu émerger. Nicole Claveloux, par exemple, a pu commencer à produire de la BD pour adulte grâce à *Ah ! Nana*. Moi aussi, c'est grâce à *Ah ! Nana* que j'ai pu envisager la BD comme un moyen d'expression authentique. Mais la revue a disparu en 1978, à la suite d'une interdiction à la vente aux mineurs.

HL : Avez-vous eu des réactions de lectrices ou de lecteurs à la suite du manifeste ?

CM : J'ai reçu pas mal de courrier, surtout de lectrices, qui me disaient aimer la BD mais avoir décroché depuis quelque temps à cause de son orientation sexiste.

HL : Que pensez-vous des accusations de puritanisme qu'on a portées contre vous ?

CM : Ce sont des réactions hypocrites. Les gens qui dénoncent le manifeste sous cet angle font sciemment un détournement de texte. Ce qu'on dénonce, ce n'est pas la pornographie, c'est qu'il n'y ait plus que ça. C'est un véritable monopole ! C'est le fait que pour publier aujourd'hui, il faille être sexiste ou raciste. Si on véhicule d'autres valeurs, on a toutes les chances de ne pas se faire publier. On nous oppose comme argument que le cinéma porno n'a jamais tué le cinéma ; mais que je sache, on n'a jamais demandé à Godard de mettre du cul dans ses films pour qu'il puisse les réaliser !

HL : Est-ce qu'on vous a déjà refusé des planches ? Et pour quelles raisons ?

CM : Les vraies raisons, on ne vous les donne jamais. À la revue *À suivre*, on m'a dit un jour : «Tes BD soixante-huitardes, ça suffit. Soit tu changes de contenu, soit tu renonces à publier chez nous». Alors voilà, je ne publie plus dans *À suivre*...

HL : Selon vous, cette régression n'est-elle qu'une question de mode ?

CM : Je crois que la régression dans le domaine de la création est due, entre autres choses, à la crise que l'on traverse. Le fait que la gauche ne soit plus porteuse d'un quelconque espoir de changement n'aide pas à défendre certaines idées. Le terrain idéologique est libre et c'est la marchandise qui triomphe. Il y a une crise aussi chez les intellectuels ; peu d'entre eux défendent les idées de gauche. Les intellectuels sont aujourd'hui très silencieux. On se retrouve très seule.

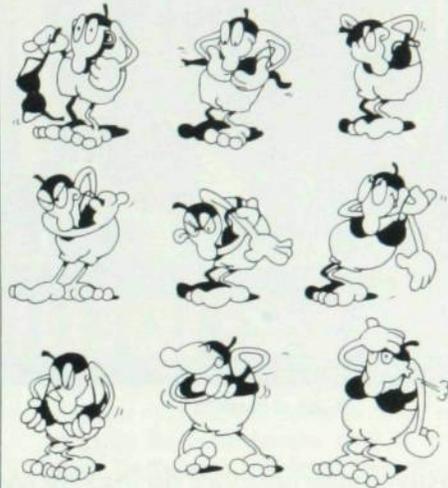
HL : Est-ce que vous avez néanmoins senti une certaine solidarité depuis la publication du manifeste ?

CM : J'avoue que j'ai été un peu déçue. J'espérais que grâce à cet appel un petit noyau se créerait, de gens un peu solidaires. Ça se fera peut-être ; mais c'est vraiment très dur. La plupart des dessinateurs sont plutôt d'accord, mais ça reste un accord formel. Pour pouvoir inverser la tendance, il faudrait aussi avoir les moyens financiers de produire d'autres BD. Pour l'instant, tout ce qu'on peut faire, c'est riposter, créer une sorte de pôle de résistance. ✕

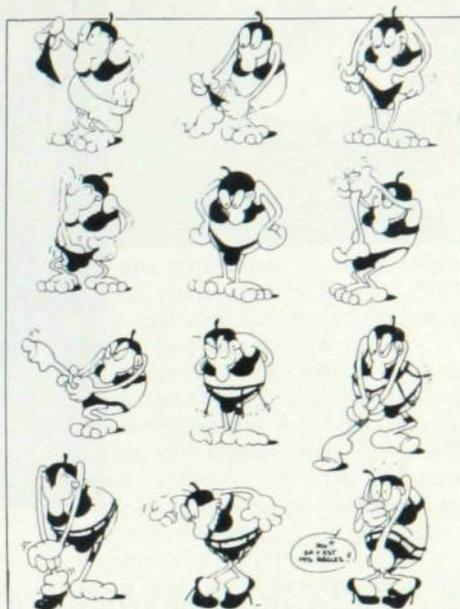
HÉLÈNE LAZAR est journaliste à la pige et vit présentement en France.

Nicole, Jeanne et quelques autres...

MICKSON travesti



Florence Cestac



Il n'y a pas que Bretecher qui soit une femme qui fasse de la BD en France. Il y en a quelques autres, fort peu à vrai dire. J'en ai compté six : Chantal Montellier, Nicole Claveloux, Jeanne Puchol, Florence Cestac (les quatre signataires du manifeste), Annie Goetzinger et Catherine Beaunez.

Nicole Claveloux a produit des albums dont tout le monde reconnaît la qualité : *La main verte* et *Morte saison* (Éd. Humanoïdes associés). Son univers n'a rien à voir avec celui de Montellier : style faussement naïf, fantaisie proche du rêve ou d'un cauchemar qui se couvrirait de belles couleurs. Ce travail a été interrompu puisque Nicole Claveloux n'a plus trouvé d'éditeur. Elle est retournée, selon les mots de Chantal Montellier, « dans des espaces davantage autorisés

aux femmes, la BD pour enfants et l'illustration ».

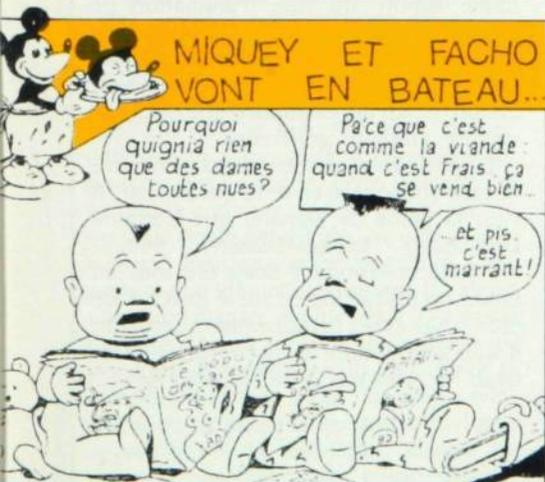
Jeanne Puchol a produit, il y a deux ans, un album chez Futuropolis : *Ringard!* Depuis, elle a un deuxième album prêt mais personne pour l'éditer. Son univers fantaisiste, poétique – et ce, malgré un dessin assez réaliste – semble dérouter les rédacteurs en chef dont l'un lui a dit, en s'avouant perplexe, qu'il « trouvait ça très féminin »...

Florence Cestac est un cas particulier. Auteure de trois albums pleins d'humour mettant en scène un personnage désopilant, Harry Mickson, elle est aussi et surtout cofondatrice des éditions Futuropolis, une petite maison qui continue à privilégier la création contre vents et marées, grâce à une indépendance financière totale et à « l'autoproduction ». Pas de problème d'édition pour Florence Cestac, puisqu'elle s'autoédite...

Catherine Beaunez (*Mes partouzes*, Éd. Glénat) est une nouvelle venue. Son premier album a connu un succès appréciable. Est-ce grâce à son titre accrocheur, vaguement opportuniste ? Pas seulement. Cette jeune dessinatrice, qui est déjà venue plusieurs fois au Québec, a choisi de dévoiler les fantasmes d'une femme « en manque » d'homme et les contradictions dans lesquelles plusieurs d'entre nous se débattent. Ses dessins

satiriques, très influencés par Bretecher, Reiser et Wolinski, sont d'un intérêt inégal, mais ils abordent enfin, et d'une manière drôle, les faces souvent cachées de la sexualité féminine.

Annie Goetzinger enfin se démarque un peu des autres car elle travaille avec le scénariste Pierre Christin. Une collaboration fructueuse, si l'on en croit le succès de leur dernier album, *La voyageuse de la Petite ceinture* (Éd. Dargaud). Le sujet et le personnage sont très actuels : une jeune immigrée vivant en marge de Paris et de la société erre sur une voie de chemin de fer abandonnée, qui ceinture la capitale. Mais la révolte de la jeune fille détonne par rapport à un dessin plutôt conventionnel et très mode, qui ne nous épargne pas certains stéréotypes de l'héroïne féminine dans la BD. H.L.



Nicole Claveloux



Chantal Montellier

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

Le Festival de jazz de Montréal

Post-Scriptum

St-Jak et Vendette

Le succès populaire du 6^e Festival international de jazz de Montréal à la fin de juin est sans conteste, mais qu'en est-il des musicien-ne-s d'ici?

par Catherine Dostaler

Le Festival international de jazz a certainement atteint la cote du «plus gros événement» culturel en ville. Par son aspect «fête populaire», il semble en voie de supplanter nos traditionnelles fêtes de la Saint-Jean. Tout le monde connaît l'esprit fêtard des Québécois... Mais il est à la fois étrange et amusant de voir soudain notre penchant pour le folklore se tourner vers un amalgame de styles musicaux réunis sous la rubrique «jazz».

Bien entendu, un événement d'une telle envergure mobilise l'ensemble de la presse locale. Mais comment ne pas s'étonner que tant de gens déploient tant de verve pour cette occasion? On sait fort bien qu'en dehors de ces dix jours bien «organisés», ces mêmes personnes persistent à ignorer un phénomène qui n'en continue pas moins, tout au long de l'année, de s'appeler «jazz». Il est déplorable de voir presque tout le monde se précipiter sur sa plume pour souligner le passage de célébrités comme Marsalis, Metheny ou Miles Davis, alors que rares sont ceux qui profitent de l'occasion pour faire valoir le travail des musiciens d'ici, ou tout au moins pour signaler leur participation. Apparemment, ce sont les vedettes qui font accourir les foules, pas la musique elle-même. Est-ce en partie la faute des journalistes? Il faut bien reconnaître que la presse anglophone offre une meilleure couverture au «produit local».

Pour ma part, je me suis embarquée dans cette grande aventure à la recherche d'une musique qui soit signifiante, encore vivante: dépassant la froide démonstra-

tion technique, une musique en action, qui bouscule. Mais j'ai assisté à trop de performances exhibant une musique «propre, propre, propre», sans inspiration, figée, désincarnée! C'est hélas souvent ce qui fait que telle musique «se vend» mieux que telle autre. Rentabilité oblige!

Les perles du festival

Mais il y a quand même eu des moments riches. Dans une veine carrément traditionnelle, j'ai aimé le saxophoniste montréalais Bob Mover qui exécute avec beaucoup de finesse un éventail des plus belles pièces du répertoire. Il était entre autres accompagné par Twyla Brooks, une des rares femmes à jouer de la contrebasse. J'ai aussi particulièrement apprécié la prestation de la pianiste Lorraine Desmarais, qui nous présente une musique fraîche, sans prétention, pourtant trop sage à mon goût. Mais j'avoue avoir été agacée par une pièce dite «plus contemporaine» qui se voulait une tentative d'exploration libre mais dont je n'ai retenu que la naïveté teintée de cabotinage.

À vrai dire, les démarches les plus créatives, les expériences les plus novatrices nous ont été fournies par des artistes québécois. J'ai été conquise par le «spectacle» de Lepage-Lussier qui créent une musique envoûtante, provocante mais surtout, substantielle. Robert Lepage, à la clarinette et au saxophone, et René Lussier, à la guitare, ont développé une technique de jeu très particulière qui influence l'esthétique de leur musique. Le duo St-Jak-Vendette fait ressortir le travail très personnel de Pierre Saint-Jacques au piano et synthétiseur et de Claude Vendette au

sax ténor et baryton et à la flûte. Spectacle plein de tendresse, d'humour et de belles énergies. Du côté des femmes, il faudra surveiller de près la démarche du groupe montréalais Wondeur Brass, ces six musiciennes aux accents pleins de trouvailles, au dynamisme bien canalisé.

Aussi, il ne faut pas oublier l'apport très riche de la Cinémathèque québécoise à ce festival. Je ne retiendrai que quelques-uns des films au programme: *Jackie McLean on Mars*, une très belle réflexion sur le sens de la musique, et *Big Ben* (quelques nouvelles récentes de Ben Webster), un film très touchant qui ne sacrifie pas la richesse cinématographique au documentaire. Finalement, impossible de passer sous silence l'événement «Chants et danses du monde inanimé, version II», qui présentait une improvisation *live* de la trame sonore du film d'animation de Pierre Hébert, *Ô Picasso - Tableaux d'une surexposition*, avec René Lussier, Robert Lepage, Jean Derome et Pierre Hébert. Encore là, un bel exemple d'une musique vivante, vibrante, généreuse.

En définitive, et pour mieux connaître ce jazz qui pousse en terre québécoise, il vaut la peine de signaler que Lorraine Desmarais, Lepage-Lussier, St-Jak-Vendette et Wondeur Brass ont tous au moins un disque récent sur le marché. De plus, vous aurez certainement l'occasion d'aller les entendre avant le prochain festival. Ne ratez pas cette chance! ✂

CATHERINE DOSTALER est musicienne et membre du «band» *La grande aventure*.

Catherine Ribeiro

Le dur désir de vivre

De passage chez nous, pour la première fois la rebelle Ribeiro était invitée au dernier Festival d'été de Québec où elle nous a accordé cette entrevue.
par Michèle Roy

Catherine Ribeiro. De ces rares noms que l'on prononce avec le fol espoir que tout soit dit. Un nom comme une cicatrice, comme une bannière. Sinon, comment la présenter, la retenir par-delà les qualificatifs, l'histoire, l'anecdote ? Comment dire l'intensité de sa présence, tout ce que sa voix, ses textes, ses engagements, son corps portent d'entier, de vivant ?

Catherine Ribeiro chante les textes qu'elle écrit. Elle a forgé tout ce qu'elle a gagné. Femme sans racines, fille d'immigrés portugais promis à l'anonymat, à l'indifférence, à la misère, Ribeiro est devenue artiste parce qu'elle a refusé de se taire.

En 1962, à 21 ans, elle tourne *Les Carabiniers* avec Jean-Luc Godard. À part quelques films «alimentaires», elle ne fera plus de cinéma : «Je n'ai pas envie d'entrer dans la peau de quelqu'un d'autre ; j'ai mis des années à me trouver.»

Au coeur du bouleversement social qui marque la fin des années 60 en France, elle entreprend avec le groupe ALPES de bousculer les canons de la chanson française. Sur des musiques pop percutantes, elle chante l'insoumission, la paix, la détresse, la solitude, l'amour, le mal de vivre, la tendresse, mais surtout cette immense passion qui l'habite. (Je chante la mémoire d'un peuple/Pour les gosses qui vont lui naître/Pour le partage de l'utopie/Pour l'existence d'un champ de fleurs/Et pour le geste au quotidien/Je chante le blues)

Sacrée «grande prêtresse du pop français» au cours des années 70, Ribeiro ne deviendra pourtant pas une star. Ses textes sont trop dénonciateurs, trop incendiaires, ses mots trop charnels, violemment durs et nus. Son style la condamne à la marginalité, à l'opprobre du pouvoir. En revanche, cette intégrité lui vaudra la connivence d'un public qui lui est resté fidèle depuis plus de quinze ans. «Je n'ai tenu que grâce au public. C'est pour ça que Ribeiro est toujours là ; sinon elle aurait disparu depuis très longtemps.» Certains ont pu croire que la venue au pouvoir des socialistes lui apporterait la célébrité. Pas tout à fait. Malgré la sympathie du président Mitterrand et quelques apparitions à la télévision, Ribeiro ne «passe» pas bien : trop intransigente, trop provocante à une époque où le conservatisme refait surface.

De Piaf, elle possède la même voix déchirante, chaude, puissante, superbe instrument capable d'extirper toutes nos émotions. Sa présence sur scène nous sollicite en entier, crée une tension telle que les spectateurs ont l'impression de lui redonner vie à chaque fois.

J'ai pu l'interviewer lors du Festival d'été de Québec où elle était invitée à chanter. Au fil de ses confidences parfois «impudiques», j'ai mesuré toute la force et la fragilité de cette femme dont le corps porte les marques visibles de la souffrance et de la lutte. Ironique mais aussi sensible à l'extrême, elle se raconte dans de longues parenthèses.

«Tout, pour moi, est prétexte à chanson. Je n'ai écrit, malgré ce que l'on dit, que quelques textes directement politiques, mais beaucoup de chansons d'amour. J'ai chanté l'enfance parce que ces petits sont victimes, qu'ils représentent la pureté. J'ai voulu chanter le cul, dans une chanson qui disait 'J'ai un clitoris dans la gorge', mais mon éditeur s'y opposait. Les femmes n'ont pas le droit de chanter ça, de l'écrire oui, mais pas de le chanter. J'ai parlé de tendresse aussi. Mon rapport avec le verbe est un rapport amoureux, passionnant, exigeant. J'ai chanté l'homosexualité, l'ambivalence, j'ai touché à tout, je suis une grande provocatrice qui se remet en question quotidiennement. Mes chansons magnifient la femme dans toute sa détresse, sa misère, sa splendeur, et je crois que c'est la meilleure action que l'on puisse mener en faveur des femmes pour le redressement de leur situation, de leur autonomie.

«J'ai reçu, il n'y a pas si longtemps, un beau témoignage d'une femme responsable du parti socialiste en Côte d'Or. Elle me disait que chacun de mes textes était presque un acte politique pour la cause des femmes, que lorsque je chante l'amour, je le chante de telle façon que toutes les femmes sont concernées. Cependant, je n'ai jamais voulu m'inscrire dans un mouvement féministe car j'ai une peur bleue des ghettos.

«En 1970, à Bruxelles, à l'occasion d'un grand rassemblement de femmes sous la présidence de Simone de Beauvoir, la responsable du mouvement féministe belge m'a demandé d'y participer. J'ai répondu que j'acceptais, mais en exprimant ma position : nous, les femmes, nous sommes dans un merdier terrible



depuis des millénaires et nous devons mener un combat qui s'inscrit dans le cadre global des luttes de classes où femmes et hommes sont réunis.

«On a répondu très froidement à ma lettre, me disant que je n'avais rien compris à la cause des femmes et que ma présence n'était pas souhaitable. Je me suis pris ça en pleine gueule et ça m'a fait mal parce que moi, je ne voulais pas adhérer à un mouvement de femmes qui laissait les hommes sur le carreau.

«Je ne veux rien mettre en marge. J'ai été non pas homosexuelle notoire, mais très ambivalente, je l'ai dit dans de multiples interviews, je l'ai chanté à travers quelques vers. Pendant des années, j'ai voulu écrire un texte qui soit un hymne à l'amour, non pas à l'amour marginal, mais à l'amour tout court de femmes entre elles. Et un matin, un texte est né, *Elles*, qui n'est pas une histoire anecdotique, mais quelque chose de plus universel et de très doux. (Elle était là tout près/La brume de ses cheveux/S'entremêlant aux miens/Ses bras de porcelaine/S'abandonnaient aux draps/J'étais neuve et fragile/Étrangement vaincue)

«Je viens de me marier, je n'en reviens pas encore. Il y a deux mois, à 44 ans, j'ai eu un deuxième enfant ; ma fille a déjà 14 ans. Avec mes enfants comme avec les gens que j'aime, j'ai envie d'un amour intégral. Et l'érotisme fait partie de l'amour intégral. J'ai découvert, par exemple, que regarder l'être aimé (un amant, un enfant, peu importe) se mouvoir dans un appartement, porter un regard sur vous, c'est éminemment érotique. L'érotisme, on l'a au bout des doigts, dans sa sensibilité, sa disponibilité, son regard. Mais l'érotisme a une limite au-delà de laquelle les relations deviennent cruelles, sadiques. Je me suis beaucoup penchée sur la question des rapports sado-maso sans vraiment trouver de réponse. J'ai été ce qu'on appelle une femme battue. J'ai subi des coups, je n'y pouvais rien, je me retrouvais à l'hosto pour me faire panser tout simplement. C'est dramatique la violence.»

Mais il n'y a pas que ça. «Il faut pouvoir serrer la beauté à plein bras, pouvoir la créer dans les choses les plus anodines.»

MICHÈLE ROY est chroniqueuse littéraire à la pige.



d'avoir changé les règles du jeu de façon que tous nos programmes d'aide à l'emploi ou de réinsertion au marché du travail s'adressent autant aux femmes qu'aux hommes.

Je pense que c'est ça qui importe en ce moment : faire en sorte que les femmes occupent beaucoup plus de place. En tant que Première ministre, ce serait pour moi un automatisme. Au conseil des ministres, par exemple, nous devons faire des nominations toutes les semaines. Ce sont des postes de haute responsabilité. Il faudrait trouver moyen d'exiger que les candidatures soumises par les ministres comportent autant de noms de femmes que d'hommes.

LVR : *Mais il y a des questions féministes importantes à l'heure actuelle : la pornographie, le salaire au travail ménager... Quelles sont vos positions là-dessus ?*

PM : Pour ce qui est du salaire au travail ménager, cela m'apparaît peu envisageable dans l'état actuel de notre économie. Mais reconnaissons-lui au moins toute son importance, au travail ménager ; c'est loin d'être le cas. Il y a toute une réflexion élaborée par les femmes là-dessus, je sais, qui n'a pas été retenue par le gouvernement actuel mais qui serait à étudier de plus près. En ce qui concerne la pornographie, c'est un sujet qui m'a toujours rendue mal à l'aise. Je sais qu'il faut agir mais comment intervenir sans tomber dans la censure?... Au fond, je crois que tant qu'on n'aura pas redéfini les rôles hommes/femmes, tant qu'on considérera les femmes comme des objets sexuels, la porno demeurera la pointe de l'iceberg nous laissant finalement peu de recours, si ce n'est que quelques mesures «légères».

LVR : *Et l'avortement ?*

PM : J'ai toujours à ce sujet la même réponse : qui peut être d'accord avec l'avortement?... Ce qui ne m'empêche pas de croire que les femmes doivent pouvoir choisir d'avoir des enfants ou pas. Il faut donc leur donner les moyens. Rien ne

m'enrage plus que d'entendre dire que c'est facile pour les femmes d'avorter !

LVR : *Parlons des jeunes, autre dossier chaud en ce moment au Québec. Ils ont dénoncé votre récente hausse des prestations d'aide sociale, pour ceux et celles inscrit-e-s dans des programmes d'emploi, comme une mesure «électorale». Que leur répondez-vous ?*

PM : Ça fait six mois que je travaille sur ce dossier et ce n'est pas parce qu'il aboutit en ce moment que je vais en priver les jeunes qui en bénéficieraient.

LVR : *Mais pourquoi ne pas accorder la parité de l'aide sociale avec les plus de 30 ans à tous les jeunes ?*

PM : La raison fondamentale c'est qu'on ne peut pas créer une dépendance chez les jeunes. Ils ont entre 20 et 28 ans pour la plupart, sont forts de leur jeunesse, de leur capacité de travail. Avec les «Déclic» et autres programmes, on leur offre la possibilité de se prendre en main plutôt que de calmer notre conscience collective en leur donnant plus d'argent.

LVR : *Mais n'est-ce pas justement entériner un certain préjugé à l'égard des jeunes, à savoir qu'ils/elles sont paresseux-ses et irresponsables ?*

PM : Je n'ai pas ce préjugé. Ce que je constate, c'est qu'ils se désorganisent en cours de route, et qu'à un moment donné, ils n'ont plus le courage d'avancer. Mais il y a une limite à ce que nous pouvons faire ; l'État n'est pas là pour tenir la main de tous ses citoyens et citoyennes. Ce que nous pouvons faire, c'est dire *oui* à tous les

jeunes bénéficiaires d'aide sociale qui veulent faire quelque chose en leur assurant une place dans un des nombreux programmes qui ont été créés. Le meilleur avenir, c'est encore de leur donner des moyens de s'en sortir.

LVR : *Mais un stage ne garantit pas un emploi. Où sont les vrais jobs au bout du compte ?*

PM : Bien sûr, il faut aussi travailler sur cet aspect, sans quoi tout ce que j'ai fait ne servira à rien. En fait, tout en assurant un filet de protection aux plus mal pris – en leur assurant le minimum – il faut trouver les moyens de ne pas rester pris dans les mailles du filet...

LVR : *Est-ce que cela fait partie de votre redéfinition de la social-démocratie ?*

PM : Oui, d'une certaine manière. Il s'agit de remettre en question l'État-providence sans nécessairement compromettre l'égalité des chances. Depuis quelques années, on a eu tendance à confondre les deux. Ça n'a pas de sens.

LVR : *En fait, la social-démocratie n'a jamais signifié grand chose au Québec ?*

PM : Oui, tout de même, du début des années 60 au début des années 80, à un moment où l'on grandissait et s'enrichissait collectivement. C'est là que sont nées les mesures de sécurité sociale : les allocations familiales, l'aide sociale... Malheureusement, l'approche collective chez nous s'est trop souvent traduite par la prise en charge par l'État. Sommes-nous prêt-e-s maintenant à reprendre des pouvoirs et à les assumer ? Ça ne veut pas dire tomber dans une approche individualiste mais ça nécessite certainement une décentralisation des pouvoirs, au-delà d'étendre les responsabilités aux régions. Il ne faudrait plus, par exemple, que les organismes communautaires – qui connaissent mieux que quiconque leur milieu et leurs besoins – soient en compétition avec le gouvernement sur les mêmes questions. Mais arrêtons de compter les balais dans les placards des CLSC et demandons-leur combien de femmes sont récemment retournées aux études ! Bref, fixons ensemble les objectifs et donnons à la population les moyens de les atteindre. C'est ainsi que j'envisage un meilleur partage des pouvoirs et des responsabilités.

LVR : *L'indépendance, maintenant. Vous y croyez, c'est clair. Mais comment faire du nationalisme autre chose que l'étendard d'émotions brutes ? Comment en d'autres mots, en faire un idéal progressiste ?*

PM : Je pense qu'il faut commencer par dire que c'est grâce au PQ si les Québécois et Québécoises ont acquis aujourd'hui une certaine assurance, une certaine confiance en eux. Ils occupent des fonctions qui leur étaient refusées auparavant et la langue n'a jamais été si solidement assise. C'est essentiel mais ce n'est pas tout. Il faut pouvoir en arriver à administrer nos propres affaires, à

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

ne pas continuellement se dédoubler avec le fédéral. Mon désir d'indépendance n'a ni diminué ni augmenté au cours ces dernières années, il s'est seulement rationalisé. Il n'est plus l'idéal romantique qu'il était.

LVR : *Peut-on vous demander comment vous avez réagi à la récente chronique de Lysiane Gagnon vous taxant de «super-femme» ?*

PM : Je ne l'ai pas aimée. Je n'ai jamais voulu me définir comme une super-femme, même si je vois bien que c'est l'image que je dégage. Rassurez vous : ce n'est pas en tant que super-femme que je suis allée chercher un deuxième diplôme, c'était pour me sécuriser.

Si j'ai pu faire carrière en politique et avoir des enfants, c'est que, avouons-le, je suis une force de la nature. Je n'y suis pour rien, mais j'ai un seuil de tolérance très élevé et je récupère très vite. Et, bien sûr, j'ai choisi d'avoir des enfants parce que j'en ai les moyens et de l'aide à la maison. La meilleure politique nataliste, je l'ai toujours dit, c'est de sécuriser les gens face à l'avenir. Et puis, il y a longtemps que j'ai réglé beaucoup de choses avec mon mari, qui est aussi mon chum, notamment le partage des tâches. Ceci dit, je suis régulièrement assaillie par tous les remords et les sentiments de culpabilité qui sont ceux des mères qui travaillent à l'extérieur.

LVR : *Pourquoi avez-vous laissé une caméra de télévision vous filmer à l'hôpital après votre accouchement en juillet ?*

PM : Parce qu'il me tient à coeur de démystifier les hommes et les femmes



Pauline Marois, Francine Pelletier et Carole Beaulieu

politiques, de montrer que nous sommes des gens comme les autres. Quand j'étais plus jeune, j'imaginai les politiciens loin de moi, inaccessibles. Je ne veux pas donner cette image-là. C'est d'ailleurs ce qui me fâche le plus dans l'article de Lysiane Gagnon : il donne l'impression inverse de mes intentions.

Le «phénomène Marois», vous savez, est une chose fragile. Il ne faudrait pas que je glisse sur une pelure de banane. En politique, on nous surveille de près et moi, encore davantage. Mais ça ne m'empêchera pas de dire ce que j'ai à dire.

LVR : *Et qu'avez-vous pensé de la réflexion d'Huguette Lachapelle comme quoi le Québec ne*

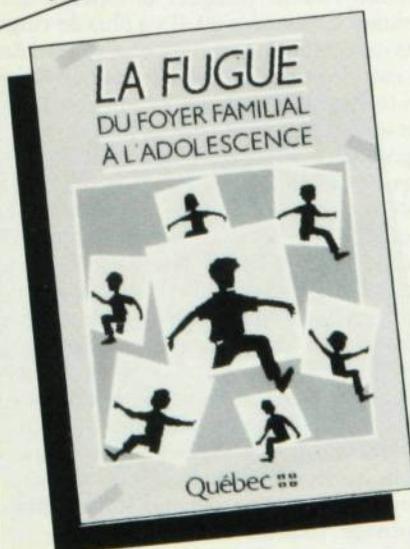
serait pas prêt à élire une femme Premier ministre ?

PM : Évidemment, je l'ai déjà dit, je ne suis pas de cet avis sinon je ne me serais pas présentée. D'ailleurs, le nombre de téléphones et d'appuis que j'ai reçus par la suite, autant d'hommes que de femmes, témoignent du contraire. Enfin, j'ai surtout été malheureuse pour Huguette.

LVR : *On se doute pourquoi une femme voterait pour vous. Mais pourquoi un homme voterait-il pour vous ?*

PM : J'oserais croire que c'est parce qu'il voit en moi un chef d'État. ✕

Les
PUBLICATIONS
DU QUÉBEC



La fugue du foyer familial à l'adolescence

Comité de la protection de la jeunesse 1985, 68 pages

4,95 \$

En vente dans nos librairies, chez nos concessionnaires et par commande postale :

Ministère des Communications
Direction des ventes
C.P. 1005
Québec (Québec)
G1K 7B5

Paiement par chèque ou mandat-poste à l'ordre de
Les Publications du Québec

Québec

9234

À L'AVANT-GARDE
DES COMMUNICATIONS!



LE TÉLÉPHONE CELLULAIRE:

- Vous suit partout
- Augmente votre efficacité

NOVACOM Dave Gleeson
333-8380

Silence, elles tournent

Le cinéma des femmes is well and alive

Pendant dix jours, les cinéphiles ont réservé un accueil enthousiaste au Festival **Silence, elles tournent** organisé par Cinéma Femmes. La Vie en rose y était et elle a rencontré Mai Zetterling.

par Diane Poitras

Dans un moment, elle prendra la parole. Nous entendrons la voix de cette femme blonde, plutôt petite, qui nous a donné cet énorme, ce formidable et violent long métrage que nous venons tout juste de voir. *Scrubbers*, le dernier film de Mai Zetterling, remportera le Prix du public. Nous ne le savons pas encore mais ça se sent. Et pendant les dix prochains jours, cette atmosphère un peu fébrile se maintiendra, alimentée par un public à la fois curieux, excité et très attentif. Dès maintenant, on comprend que ce festival sera un succès.

Il faut dire qu'il n'y a là rien de surprenant : une rétrospective Mai Zetterling (si mal connue ici), quatre-vingts films réalisés par des femmes, une programmation vidéo, trois ateliers (les techniciennes, les

cinéastes et les vidéastes), voilà un événement qui était nécessaire à Montréal. Si on ajoute à cela la qualité d'ensemble de la production sélectionnée, il y a effectivement de quoi s'emballer.

Le cinéma des femmes est en mouvement et se transforme. C'est un des constats qui s'imposent après ces dix jours de visionnement. Les femmes ont dépassé le stade de la revendication et ont pris goût à questionner les formes cinématographiques. Leur cinéma devient plus complexe, plus recherché et en même temps, plus riche.

Avec *Simone*, ce film effronté, très peu conventionnel (mention spéciale du Jury à Belfort et deuxième Prix du public à Montréal), Christine Ehm semble s'amuser à déjouer nos attentes. Autant le contenu des dialogues que le contenu visuel prend plaisir à surprendre par ses

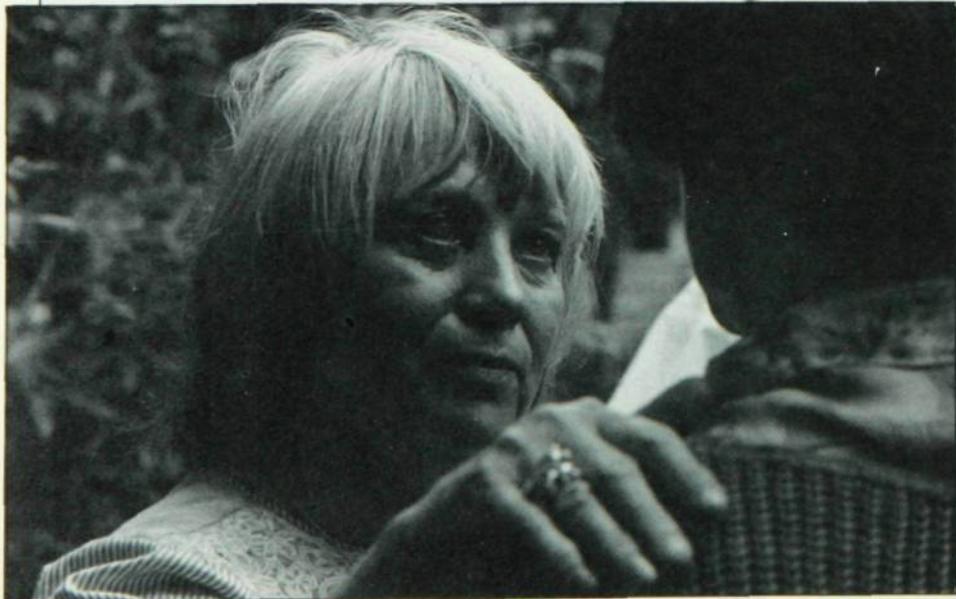
développements imprévisibles, ses audaces et son esprit.

Mais si le ton se fait moins défensif dans le cinéma des femmes, cela ne signifie pas que le contenu soit disparu. Zetterling, par exemple, rappelle que les conditions de détention décrites dans *Scrubbers* s'inspirent de la réalité d'une prison pour jeunes filles qui existe bel et bien en banlieue de Londres. On pourrait souligner la même intention de « message » dans *Committed*, de Sheila McLaughlin et Lynne Tillman (sur la vie de Frances Farmer), *The Gold Diggers*, de Sally Potter (la recherche du sens de la féminité) ou, de façon encore plus manifeste, dans *Leila et les loups*, de Heiny Srour (le rôle des femmes dans la lutte palestinienne). Dans tous les cas, les personnages de femmes sont actifs et interviennent sur leur destinée. Même si elles ne gagnent pas toutes les batailles, elles ne sont pas posées *a priori* comme des victimes. Le message, en somme, n'est plus martelé comme il a pu l'être à une certaine époque.

Même préoccupation de recherche formelle dans *Le sommeil de la raison*, de l'Allemande Ula Stöckl. De plus, en passant par l'imaginaire et les fantasmes, Stöckl explore la violence féminine, une thématique que les femmes ont souvent du mal à aborder sans s'autocensurer ou se donner les rôles de victimes. Autre incursion sur le terrain de la violence féminine, *Scrubbers*, en observe aussi plusieurs aspects : la violence aveugle, absurde, calculée ou libératrice ; la violence individuelle ou institutionnelle.

L'hommage à Zetterling était d'ailleurs un choix très pertinent car cette réalisatrice incarne tout à fait l'audace qui semble vouloir marquer le cinéma des femmes des années 80. Il y a plus de vingt ans que Zetterling prend le contre-pied de la morale et de l'hypocrisie sociale dans un langage cinématographique tout à fait personnel. *Les amoureux* (*Loving Couples*), *Night Games* et *Les filles*, des films pleinement maîtrisés, achevés, expriment la colère sourde ou ouverte des femmes. Il faut dire que la hardiesse de Zetterling s'appuie sur une connaissance technique extrêmement rigoureuse. Aussi, en entrevue, on ne s'étonne pas de l'entendre insister sur l'importance du détail et de la précision au cinéma. Elle prépare ses tournages avec une minutie exemplaire, dessine des diagrammes pour chacun des plans à tourner, décide des emplacements de la caméra, etc. Pendant son séjour à Montréal, Zetterling préparait son prochain tournage. Tous les jours à l'hôtel, entre les entrevues, conférences de presse et visionnements, elle redessinaient diagrammes et plans de tournage. « Je pense, dit-elle, qu'il est important que les femmes apprennent tous les aspects techniques

Mai Zetterling



Week-end vidéo

J'étais un peu (beaucoup) sceptique devant certaines tendances en vidéo. On abandonne la plume et le journal pour faire son vidéo intime ou, visant à l'expérimental, on fait ses gammes en public. À défaut de mieux, on se rabat sur ce nouveau joujou qui prend tout ce qui bouge...

Mais après avoir visionné les vidéos du Festival international de films et vidéos de femmes¹, ceux qui allaient dans le sens de mes préjugés étaient plutôt l'exception. J'y ai vu au contraire une production de qualité aux tendances diversifiées.

Puisqu'il fallait bien choisir, j'ai décidé de commenter des vidéos où on se préoccupe autant du contenu que de la forme.

*Still Sane*² est essentiellement le témoignage d'une lesbienne qui, parce qu'elle s'était «avouée» telle à sa thérapeute, fut internée à plusieurs reprises dans des hôpitaux psychiatriques. Ce vidéo est transgressif non seulement par le sujet mais aussi par la manière de le traiter dans la première partie. Celle-ci est faite uniquement d'images d'oeuvres d'art (l'exposition «Still Sane») auxquelles se superposent deux voix off. Étonnamment, cette association de son et d'images qui emprunte à la fiction a pour effet de rendre ce premier témoi-

gnage plus réel (ou réaliste) que l'interview qui lui fait suite en deuxième partie.

Au premier degré, *White Food and Chocolate*³ apparaît comme une réflexion sur le chocolat, tantôt défendu, tantôt permis aux femmes mais toujours «en vertu» de ses prétendues propriétés aphrodisiaques.

Le pari était audacieux : relier des éléments aussi disparates que des images de zèbres, de «douceurs» (chocolat Hershey, bonbons en forme de coeur, «smarties»...) et des graphiques dessinés sur écran cathodique. La déconstruction/reconstruction des objets est efficacement rendue par toute une gamme d'effets spéciaux qu'appuie une bande sonore tout aussi diversifiée.

Mais ce ne sont pas que de brillants jeux formels : par la répétition de motifs (tant visuels que sonores), le collage de ces éléments dissemblables permet plusieurs lectures du rapport femme/homme si on se prête au jeu des symboles et des métaphores.

Ce qui particularise ce poème visuel, c'est qu'il allie la recherche formelle à un questionnement subversif de l'idéologie dominante par le biais de l'ironie et de l'humour.

*Vidéo Femmes par Vidéo Femmes*⁴ fait le bilan des dix ans d'existence de ce groupe de vidéastes. Ces femmes ont du

Tiré de «Still Sane»

métier et elles le démontrent plus d'une fois. D'abord par le contenu du vidéo où elles utilisent des extraits de leurs productions antérieures tout comme elles verbalisent clairement leur démarche. Ensuite par la qualité du montage qui joue dans ce type de document un rôle essentiel.

De plus, le seul fait de raconter l'histoire de Vidéo Femmes avec humour vaut bien des discours.

JOCELYNE POIRIER

- 1/ Montréal, du 6 au 16 juin 1985.
- 2/ *Still Sane* réalisation de Brenda Ingratta et Lidia Patriasz, Vancouver, 1985, coul., 59 min. Dist. : Women in Focus, Vancouver.
- 3/ *White Food and Chocolate*, réalisation de Jeanine Mellinger, États-Unis, 1984, coul., 13 min. Dist. : Video Data Bank, Chicago.
- 4/ *Vidéo Femmes par Vidéo Femmes*, réalisation de Nicole Giguère et Lynda Roy, Québec, 1985, coul., 66 min. Dist. : Vidéo Femmes, Québec.

Jocelyne Poirier est présentement en maîtrise à l'Institut Simone-de-Beauvoir.

du métier. C'est ainsi qu'on arrive à contrôler nos films.»

Mai Zetterling est aussi terriblement tenace. Quand elle a décidé de devenir cinéaste, elle s'est donné cinq ans pour y arriver. Après *The War Game*, un court métrage qui lui a valu un Lion d'or à Venise, elle s'est retrouvée en Angleterre avec un scénario de long métrage, mais sans le sou.

«Il fallait que je rentre en Suède. Et voilà que par hasard, on m'appelle de Stockholm pour faire une figuration dans un commercial de savon. Je ne voulais plus jouer. Surtout pas dans cette maudite publicité ! Mais à l'époque, j'avais deux enfants, des frais de scolarité à défrayer, et mon mari écrivait. Il ne gagnait donc pas beaucoup d'argent. Alors, même si j'étais très gênée, j'ai fait ce commercial. Cela m'a permis de rentrer en Suède, trouver l'argent pour *Les amoureux*, et réaliser mon plan quinquennal à quatre mois près ! Pour arriver à cette précision presque effarante, il faut, je pense, avoir une volonté très centrée à l'intérieur de soi.»

Zetterling ne cache pas sa satisfaction de voir évoluer le cinéma des femmes. «Les femmes cinéastes ont beaucoup insisté sur la maternité. Nous nous sommes contemplées et embourbées longuement dans cette image sentimentale. Mais nous ne sommes pas que des mères ! C'est sans doute par insécurité qu'il nous a fallu retourner à ce rôle. Je l'ai fait aussi.

Mais nous devons maintenant faire confiance à nos valeurs, notre intelligence, tous les autres éléments qui font partie de nos vies (...) Personnellement, je n'ai pas été une très bonne mère. J'étais trop jeune quand j'ai eu mes enfants et le travail a toujours été la chose la plus importante dans ma vie. Même aujourd'hui, mes fils ont des enfants et je ne suis pas vraiment une bonne grand-mère. Ça ne m'intéresse pas particulièrement.»

Bien qu'elle répugne à se dire féministe, tous les films de Zetterling se préoccupent de la vie des femmes. En 1968, elle signe *Les filles*, véritable manifeste féministe à la fois humoristique et provocant (le coup de la tarte à la crème – il faut le faire – lui sert à exorciser la colère et la révolte des femmes). Très mal reçu en Suède, ce film allait lui causer bien des déboires. Pendant plusieurs années, elle ne trouvera plus d'argent pour tourner. Une période difficile qu'elle considère aujourd'hui avec philosophie. «Quand je ne pouvais pas faire de

fiction, j'ai tourné des documentaires ; quand je n'ai plus eu d'argent pour tourner, j'ai écrit. Lorsqu'on est née artiste, la création est un besoin désespéré qui trouve toujours à s'exprimer.»

Malgré les obstacles énormes qu'elle a dû surmonter, on ne sent, chez elle, aucune trace d'amertume. «Au total, je me considère chanceuse d'avoir réussi à tourner, dit-elle. Oh ! j'aurais bien voulu en faire plus ! Mais l'amertume est la pire des choses qui puisse nous arriver. Elle peut détruire toute une vie. Je pense au contraire que c'est lorsqu'on est ouverte et flexible que les choses se produisent. Je l'ai constaté souvent dans ma vie.»

En organisant ce festival, *Cinéma Femmes* voulait offrir au public montréalais la possibilité de faire des découvertes et de trouver de l'inspiration auprès de créatrices jusque-là inconnues de lui. Or, cet événement a permis de constater que ce public (composé majoritairement de femmes) est prêt à suivre les nouvelles orientations que prennent les cinéastes. Et ceci est d'autant plus intéressant que, il faut le reconnaître, les films de femmes sont, dans l'ensemble, très noirs et donc loin d'être séduisants ou faciles. Il faut donc que *Cinéma Femmes* récidive !

DIANE POITRAS

Mis à part *Cinémama* en 1984, Montréal n'a pas jusqu'à maintenant de tradition de festival de films et vidéos de femmes, comme c'est le cas à Québec grâce à *Vidéo Femmes*.

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

FEMMES

PROFESSIONNELLES

MIRIAM GRASSBY
MARIETTE PILON
LINDA SOLOMON

AVOCATES

SUITE 921
1010 OUEST STE-CATHERINE
MONTREAL, QUEBEC H3B 3R7

(514) 879-1100

Lise Leduc
avocate

Montréal : 698-2140

Beauharnois : 429-4207

Bohémier, Dame, Lamarche

822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

M^{me} Suzanne Desjardins
M^{me} Suzanne Dame
M^{me} Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

Dr Kimberly Dubois O.D.

- examen visuel
- monture
- verres de contact
- dépistage de glaucome
- dépistage de cataracte
- rééducation visuelle

3743 Saint-Hubert H2L 3Z9 521-0740
(près du métro Sherbrooke)

nicole langlois, B.S.C.O.D.
OPTOMÉTRISTE

Examen visuel
Verres de contact
Vision des enfants

SUR RENDEZ-VOUS
185 OUEST, RUE FLEURY
MONTREAL, QUÉ. H3L 1T6
MÉTRO SAUVÉ
386-0361



Madeleine Therrien
agent immobilier

Investissez
dans
l'immobilier!

Pour une vente, un achat
ou simplement un conseil,
n'hésitez pas à m'appeler.

(maison — condo — duplex — triplex etc.)

LES IMMOBILIERS
AVITEC llée COURIER

Bureau: 655-3555
Rés.: 641-2826

Offrez-le
en cadeau.



- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.

3,25 \$

(514) 845-4281
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9

bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont **651-9963**

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY
MONTREAL H2T 2X9

TÉL: (514) 495-3696

Retrouver l'importance,
le plaisir et la joie de la parole

Diane Ricard
Psychophoniste

- éveil de la voix
- exploration en profondeur
par des méthodes alternatives
- cours intensifs ou privés
- membre du Bottin des Femmes

117 VILLENEUVE OUEST
MONTREAL H2T 2R6
276-7945

MARILISE WITSCHI

TÉL : (514) 279-3880

GYMNASTIQUE DOUCE

DIPLÔMÉE
croissance personnelle - médecine préventive

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

Livres

Du bout des doigts

Une extrême attention, Mireille Best, Paris, Éd. Gallimard, 1985.

Mireille Best a publié trois recueils de nouvelles chez Gallimard, des textes dans la revue parisienne *Vlasta*. Trois recueils donc, trois livres exquis, doux et durs à la fois. Partout, des histoires. Du fantastique. Des aventures. D'un jour, d'une nuit, d'une vie entière.

Des femmes se rencontrent qui n'ont pas l'habitude des relations entre femmes. Cela crée des *Mots du hasard*, le livre des premières armes, des tout premiers pas.

D'abord timide, l'écriture de Mireille Best dérange immédiatement. Il y a là projet d'écrire, force d'écriture qui frappe de prime abord, qui gagne et retient le souffle, qui donne envie de continuer.

Au troisième livre les mots ne vont plus au hasard, les êtres, les personnages s'installent, sont solidement installés. *l'encounter* raconte l'histoire d'une femme nommée Marguerite qui brave pluies et inondations pour aller assister à la conférence d'une célèbre écrivaine-cinéaste dont elle a... lu tous les livres et vu tous les films... l'écrivaine ressemble étrangement à M.D. (l'autre Marguerite). Puis il y a un «conte» d'hôpital, un «Psaume» lancinant d'amour «à Frédé-tique»... et... D'autres femmes qui se rencontrent et s'aiment avec *Une extrême attention*, une tendresse extrême.

De bonnes nouvelles, cette fois, une écriture qui s'affermi-t d'un livre à l'autre, mais surtout, une lecture qui garde en éveil, une lecture douce qui ravit.

ANNE-MARIE ALONZO

Septième jour

Dimanche, Denise Desautels, textua-lisation, Montréal, Éd. NBJ, 1985.

Une dédicace, citation de Louky Bersianik, *dimanche*, interminable, à peine interchangeable, une mort subite/subie, la terrible perte/le départ évidemment. Souvenirs d'enfance ten-



Denise Desautels

dre, souvenirs et rappels. «Point d'ombre», les choses qu'on se refuse à re-dire, les choses personnelles si farouchement secrètes, que l'on tait...

Denise Desautels ne (nous) raconte pas d'histoire(s), elle se raconte toute l'immensité d'une fiction qui est poétiquement sienne. Le lien alors est ténu, dangereusement mince entre la réelle (écriture/lecture) et la fictive.

Je n'écris pas à partir des textes de Denise Desautels (mon propos ici n'est pas de faire des thèses), j'écris sur ses textes, à côté d'eux comme pour les rejoindre, les poursuivre, en voir la continuité et me continuer en eux.

Écrits comme on ferait des tableaux, avec la plume pour

pinceau, écrits comme on regarde aveugle avec l'intérieur de l'oeil, écrits aussi sur la voix comme sur de la musique, les pages de Denise Desautels tapissent murs et mémoires et font sens pour qui s'étonne encore de la beauté du verbe.

ANNE-MARIE ALONZO

Le jeu des alternances

Nuit et jour, Virginia Woolf, Éd. Flammarion, Paris, 1985.

Katherine Hilbery, l'une des héroïnes de ce récit, rêve d'un monde où les mesquineries entre les deux sexes auraient disparu, où la vie ne serait plus un échec-veau de relations compliquées entre femmes et hommes. De son côté, Mary, la suffragette qui

lutte pour les droits des femmes, renoncera à son amour pour Ralph, s'effaçant derrière Katherine, cette amie qu'elle admire et respecte malgré tout ce qui les éloigne. Toutes deux sont en quelque sorte les faces opposées d'une même réalité, la nuit et le jour, qui renvoient au titre même du roman.

Ce second roman de Virginia Woolf, écrit en 1919, est une oeuvre résolument moderne aux résonances toujours actuelles. Virginia Woolf s'intéresse à la place qu'occupent les femmes dans cette société traditionnelle, mais elle nous parle aussi de l'amour et de ses désillusions, des nombreux chassés-croisés qu'entraîne la complexité des relations humaines.

S'il ne se passe pas grand-chose dans ce livre au plan de l'intrigue, il faut dire que les dialogues sont brillants, presque omniprésents, et l'atmosphère qui s'en dégage nous remémore une Angleterre au charme un peu suranné, celle que l'on identifie au rituel du thé, des «scones», aux vertes campagnes.

Malgré quelques longueurs, *Nuit et jour* nous révèle une autre facette du talent de Virginia Woolf. Mais surtout, ce roman «de jeunesse» laisse présager des oeuvres majeures qui s'en-suivront.

MARIE-CLAIRE GIRARD

Un certain combat

De guerre lasse, Françoise Sagan, Éd. Gallimard, Paris, 1985.

Le dernier livre de Françoise Sagan est un beau roman. Avec l'âge et la maturité, le talent de cette «enfant terrible» s'affine, se précise, emprunte à des registres majeurs. Ce qui pouvait passer au début pour de la virtuosité gratuite, pour un joli brin de plume un peu superficiel s'affirme maintenant pour laisser place à une rigoureuse maîtrise de l'écriture.

De guerre lasse, met en scène des personnages qui présentent une indéniable densité psychologique. Pour une fois, les protagonistes ne sont pas uniquement centrés sur leur ego, sur leurs problèmes intimes. L'éternel triangle amoureux prend ici une tout autre dimension où la

L'Androgyne
3642 boul. St-Laurent, 2^e étage
Montreal, Quebec H2X 2V4
842-4765
ouvert le dimanche

livres et revues pour gais et lesbiennes
grand choix de littérature féministe

20% sur tous les livres
vente du 4 au 7 septembre

politique et le militantisme interviennent au premier plan. L'aventure que vivent Charles, Jérôme et Alice a pour toile de fond la France occupée : nous sommes en 1942. Dans ce contexte, l'incapacité pour les êtres de trouver le bonheur n'est pas seulement attribuable à de plates complications sentimentales.

Sagan a su cette fois donner à ses personnages une envergure, une intensité jamais explorées dans ses romans précédents. Si elle poursuit dans cette veine, elle court le beau risque de rejoindre avant longtemps le panthéon des grands écrivains de notre temps.

MARIE-CLAIRE GIRARD

Les verts paradis...

La petite fille aux doigts tachés d'encre, Jeanne Cressanges, Éd. Flammarion, Paris, 1985.

Née sous le signe du Taureau, Jeanne Cressanges se définit comme une «entêtée amante des verts pâtures». Cette tenante du féminisme «souriant» est peu connue au Québec et c'est bien dommage. *La petite fille aux*

doigts tachés d'encre raconte des souvenirs d'enfance de façon tout à fait délicieuse et il s'agit, dans le genre, d'une démarche fort réussie.

Et cette réussite tient en grande partie à la technique utilisée par l'auteure et à l'exceptionnelle qualité de l'écriture qui est maintenue du début à la fin. Jeanne Cressanges regroupe ses souvenirs par thèmes : elle nous parle des herbes, des lieux, des chambres, des mots, des villages, et on croit y retrouver des accents à la Colette. Comme chez elle, une rare sensibilité affleure de partout, un grand amour du langage. C'est un livre qui nous ménage, tout au long, un plaisir sans cesse renouvelé.

MARIE-CLAIRE GIRARD

Voir la vie en face

Signé Hubert-Aquin - Enquête sur le suicide d'un écrivain, par Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulo, Boréal Express, 1985.

Je n'ai pas connu Hubert Aquin personnellement. J'ai appris la nouvelle de son suicide à la radio, comme tout le monde.

Pour moi, l'intérêt de ce livre ne résidait pas dans la découverte des motifs profonds qui ont poussé ce grand écrivain à mettre fin à ses jours. Je souhaitais plutôt connaître en profondeur la réflexion d'Andrée Yanacopoulo, sa compagne. J'ai été

ravie. Étonnée aussi que les avis soient si partagés à propos de cet ouvrage. Ce que j'ai entendu va d'un extrême à l'autre : de la louange dithyrambique au plus sévère rejet.

La démarche de G. Sheppard étonne, il est vrai. Cependant, en



Hubert Aquin

The
Highlands Inn



**PETITE AUBERGE EN
NOUVELLE-ANGLETERRE**

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et avec chambre de bain privée, des salles communes spacieuses... tout est là pour créer une atmosphère calme et agréable. Nous avons aussi une piscine, des kilomètres de pistes en montagne, du golf, du tennis, des marchands d'antiquités à proximité...

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

Aubergistes : P.O. Box 118 U
Judith Hall Valley View Lane
Grace Newman Bethlehem, N H 03574
(603) 869-3978

CROC

**SPÉCIAL:
LA FEMME!**



EN VENTE LE 7 SEPTEMBRE

dépôt de certains procédés qui choquent, de prime abord, son hypothèse de départ suscite un certain intérêt. Mais ce n'est pas tant l'enquête comme telle qui rend ce livre passionnant – les questions sont même assez maladroites parfois – que la qualité des réponses apportées par Yanacopoulos. La sincérité et la simplicité de son témoignage ne peuvent que nous bouleverser. Il faut un grand courage et beaucoup d'honnêteté pour décortiquer ainsi le passé afin de comprendre, de trouver une vérité masquée par les apparences. J'aime cette quête lucide, humble, jamais complaisante, qui dévoile sans tomber dans l'exhibitionnisme, qui permet de partager l'intimité sans se donner en spectacle.

Sheppard «l'inquisiteur» s'estompe, au fil des pages, pour laisser la parole à une femme émouvante. Si elle accepte de livrer les secrets de sa vie amoureuse, c'est par une sorte de sens du devoir : le destin de cet homme, à cause de son talent et de sa réputation, ne concerne pas que sa famille. Pas plus que son oeuvre, ni son suicide.

À mon avis, l'hypothèse de

Sheppard ne se vérifie pas totalement. Le suicide d'Aquin n'est pas qu'un acte de création. Il y a plus troublant encore. Et c'est en replaçant tous les morceaux ensemble que Yanacopoulos arrive à défaire tous les noeuds, à éclairer les multiples zones d'ombre de cette histoire complexe. En la suivant dans ce retour sur le passé, on pénètre dans la vie intime d'un homme et d'une femme qui ont ensemble un enfant et une dizaine d'années de vie commune. J'ai apprécié cette plongée dans un univers marqué par l'intelligence, la beauté, et surtout l'amour.

La richesse de cet ouvrage réside dans la puissance de la vérité, une fois identifiée et nommée. Chaque fois qu'on regarde la vie bien en face, on aperçoit inévitablement l'ombre de la mort. Parfois surgit le spectre du suicide. À déconseiller aux âmes sensibles ou déprimées. Mais à offrir à tous ceux et celles qui refusent de se bercer d'illusions à propos de l'existence.

Ce beau livre leur permettra sans doute de renouer avec la sérénité. Sans fard et sans mensonge.

ARMANDE SAINT-JEAN

Cinéma



La Triche

Yannick Bellon, France, 1984.

Le dernier film de Yannick Bellon emprunte sans grand bonheur à la formule qui fait présentement fureur en France, le polar. Mais *La Triche* n'est pas un mauvais film, loin de là. Il n'a cependant ni la portée ni la qualité dramatique de son film précédent, *L'amour nu*.

Encore une fois, la cinéaste aborde un sujet passionnant : la bisexualité compromettante d'un commissaire général de police (de Bordeaux) marié-bon père-époux aimant qui s'éprend d'un jeune (et fort joli) musicien gai. L'idylle commence. Cette aventure n'est pas la première «triche» du commissaire : mais on a beau être un couple «ouvert», une aventure homosexuelle, c'est plus difficile à avaler.

Yannick Bellon participe généralement à l'écriture du scénario

de ses films. Elle excelle dans ce qu'on pourrait appeler la «charge émotive». Dans *La Triche*, c'est précisément là où le bât blesse. L'émotion à laquelle on pourrait s'attendre est emberlificotée dans une histoire de meurtre sans grand intérêt. Nécessité du genre sans doute. La distribution des rôles laisse également à désirer. Victor Lanoux joue sans aucune conviction son rôle d'amant gai, toujours empêtré dans son costume trois-pièces au moment de faire l'amour !

Ce film n'a tenu l'affiche que deux semaines à Montréal en juillet. Parions qu'avant longtemps il fera les délices des longues soirées de télé.

Il faut tout de même saluer la détermination de cette cinéaste qui continue de s'attaquer à des sujets tabous et qui parvient – avec bonheur – à les dédramatiser. Vivement son prochain film !

ARIANE ÉMOND

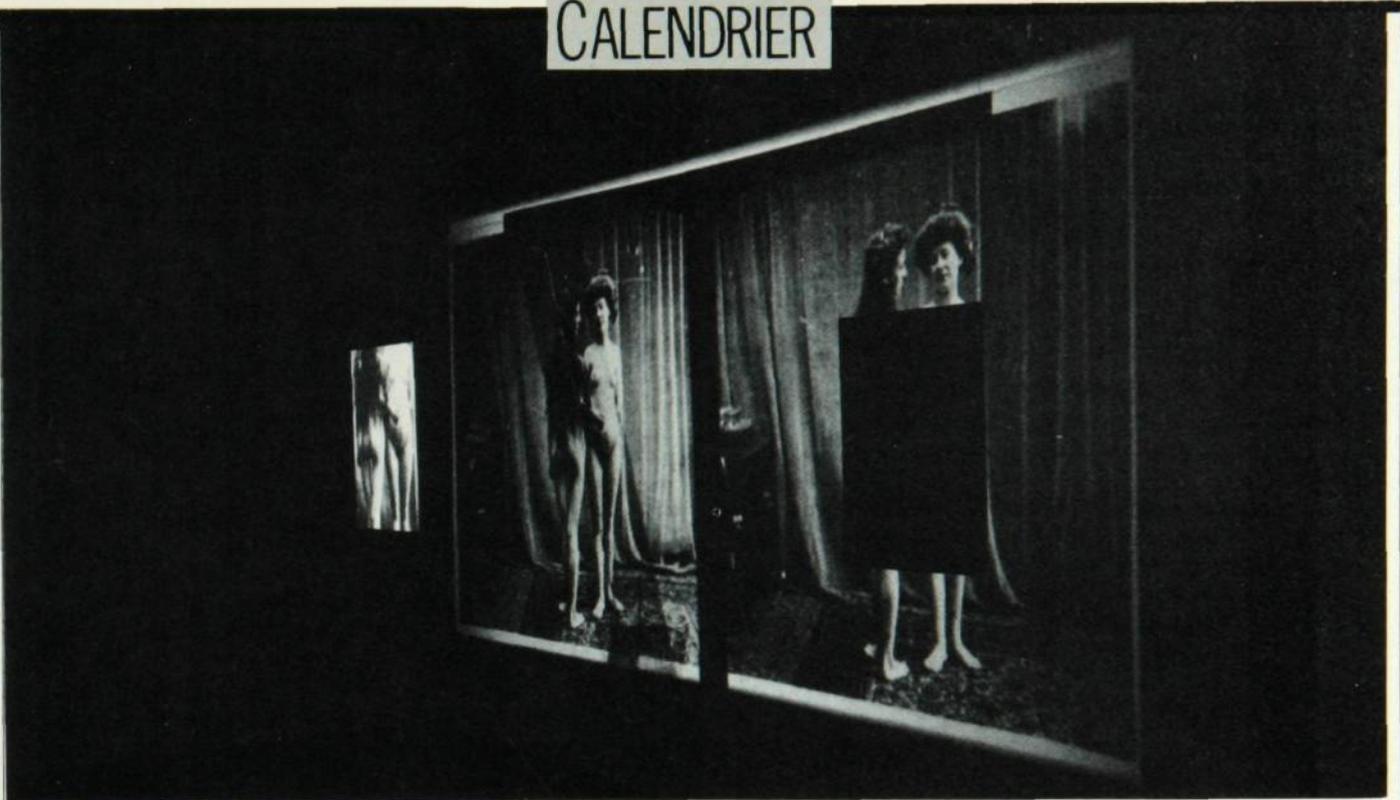
LES FUTONS DE
FUTONIA
INC.

220 Laurier Ouest, Montréal 270 8175
370 Duluth Est, Montréal 843 4739

中醫

Denis Gagnon
Zhong Yi Acupuncteur

Clinique : 415 Est Boul. St. Joseph
Montreal, Que. H2J 1J6
bur.: 844-6639 rés.: 277-4751



«Ravissement» de Geneviève Cadieux, Aurora Boralis

THÉÂTRE

Anais dans la queue de la comète, pièce de Jovette Marchessault. Avec Andrée Lachapelle, Patricia Nolin, Guy Nadon, Hubert Gagnon et Jean-Louis Roux. Mais en scène : Michèle Magny.

Au Théâtre de Quat-sous à Montréal. Du 24 septembre au 20 octobre. 20h. Relâche le lundi.

EXPOSITIONS

Aurora borealis

(installations de 30 artistes canadiens-ne-s, entre autres Jocelyne Allouche, Geneviève Cadieux, Gathie Falk, Vera Frencke, Betty Goodwin, Liz Magor, Renée Van

Halm et Irène Whittome), 3575, av. du Parc, du 1^{er} au 30 septembre. Tél. : 288-0811.

Galleries :

Galerie Noctuelle, 307, rue Sainte-Catherine ouest, suite 555, 845-5555, Aline Beaudoin (travaux récents), salle I, et Yves Lahey (travaux récents), salle II, artistes de la galerie, salle III, du 7 au 29 septembre.

Galerie Alliance, 680, rue Sherbrooke ouest, 284-3768, Natacha Wrangel (dessins), du 15 août au 6 septembre, Monique Lallier-Prince et Nicole Billard-Normand (reliure d'art), du 12 septembre au 4 octobre.

Galerie du 22 mars, 1333, rue Van Horne, 271-1783, Laurence, «Loup-Louve», du 5 au 22 septembre.

Galerie Fucito, artistes de la galerie, du 1^{er} au 30 septembre.

Michel Tétreault – art contemporain, 4260, rue St-Denis, 843-5487 : Troisième coup d'éclat (exposition collective), du 15 août au 18 septembre.

Galerie Powerhouse, 3738, rue St-Dominique, suite 203, 844-3489. Galerie I : Roxanne Turcotte et Marc Larochelle (installations), Galerie II : Mary Catherine New-somb (installation-sculpture), commençant le 4 septembre.

Appart-Art Actuel, 326, rue Marie-Anne est, 287-1661, Alain Paiement (installation-peinture), du 15 septembre au 6 octobre.

Galerie Cultart – art contemporain, 360, rue Roy est, 843-3596, Pierre Leblanc, «Souvenirs de voyage», du 11 septembre au 11 octobre.

Galerie Graff, 963, rue Rachel

est, 526-2616, Lucio de Heusch, du 20 septembre au 20 octobre.

Galerie Elca London, 1616, rue Sherbrooke ouest, 931-3646, Picasso et ses contemporains, du 13 juin au 31 octobre.

Galerie Oboro, 3981, rue St-Laurent, suite 499, 844-3250, Guy Bourassa, «Je te nature» (installation-sculpture), du 20 août au 7 septembre.

Musées

Musée des arts décoratifs, coin Sherbrooke et Pie IX, 259-2575, Arthur Erickson – Projets 1971-1985, du 27 juin au 30 septembre.

Musée d'art contemporain, Cité du Havre, 873-2878, Giulio Paolini (peinture), du 1^{er} juillet au 8 septembre. Rétrospective General Idea, du 22 septembre au 3 novembre.

Si vous déménagez....

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W2M4



DÉJÀ LA RENTRÉE!!!

Mais pour vous, le soleil continuera de briller car
LA VIE EN ROSE maintient
ses **SUPER RABAIS DE 50%**
pour toutes ses nouvelles abonnées

Abonnez-vous dès maintenant
ou abonnez une amie pour:

1 an
10 numéros
(50% de réduction sur le prix en kiosque*) **15\$**

2 ans
20 numéros
(50% de réduction) **30\$**

3 ans
30 numéros
(50% de réduction) **44\$**

Hâtez-vous ! Le prix en kiosque
est passé à 2,95\$

Nouvel abonnement Réabonnement à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

3 ANS / 30 # : 44\$

2 ANS / 20 # : 30\$

1 AN / 10 # : 15\$

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

À L'ÉTRANGER : 30\$, PAR AVION : 44\$ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS

VISA

MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

J'abonne une amie à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

3 ANS / 30 # : 44\$

2 ANS / 20 # : 30\$

1 AN / 10 # : 15\$

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

À L'ÉTRANGER : 30\$, PAR AVION : 44\$ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS

VISA

MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

Illustration: Dianne O'Blumswain

P.S. : Cette offre est valable jusqu'au 30 septembre 1985.

VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

**Protégez-la
pour toujours
avec cette
superbe reliure
et complétez
votre collection
dès maintenant!**

**Offre spéciale
pour seulement
5,95\$
(si vous êtes abonnée)
ou
6,95\$
(si vous ne l'êtes
pas encore)
+ 1,00\$ de frais
de manutention**

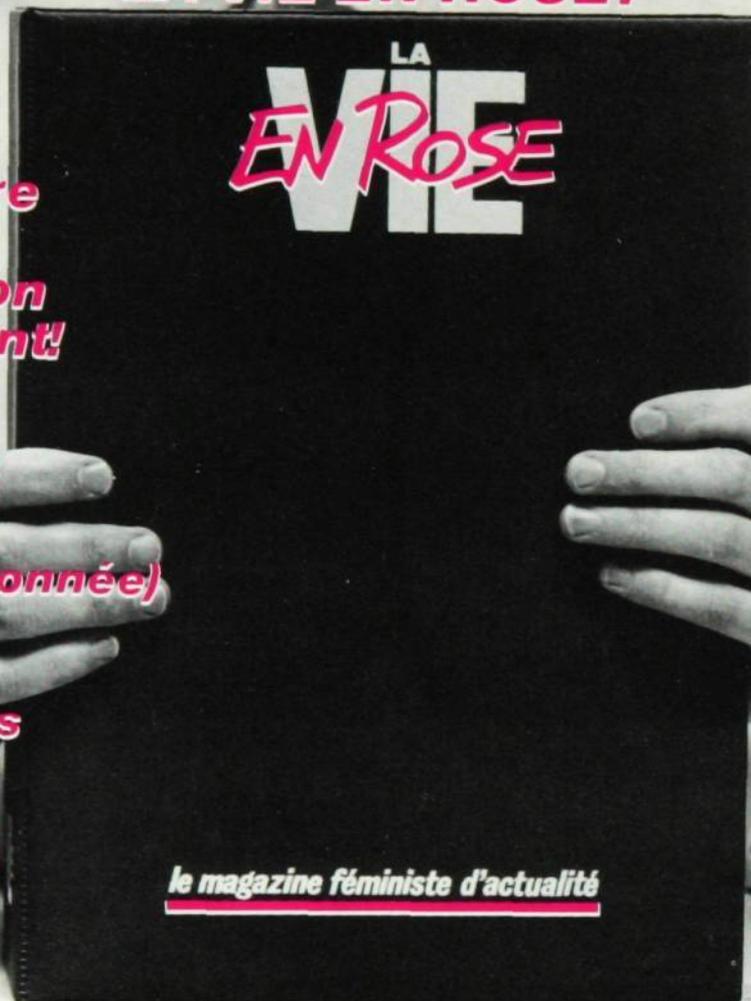


Photo: Suzanne Girard

- | | | | |
|---|--|--|--|
| 3. Septembre 1981
Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir | 11. Mai 1983
Bouffer, c'est pas d'la tarte! | 17. Mai 1984
Marie Cardinal, entrevue | 23. Février 1985
Vive les sages-femmes! |
| 4. Décembre 1981
La nouvelle famille et la loi 89 | 12. Juillet 1983
Une fourmi flottait dans sa margarita | 18. Juillet 1984
Histoires d'amour et d'eau salée | 24. Mars 1985
Les féministes se critiquent! |
| 7. Septembre 1982
Mises à pied, mises au pas? | 13. Septembre 1983
Apprivoiser l'informatique, dossier | 19. Septembre 1984
OH BOY! Jean-Paul et l'Eglise des hommes | 25. Avril 1985
La garde partagée, Piège ou libération? |
| 8. Novembre 1982
D'une mère à l'autre, dossier maternité | 14. Novembre 1983
Les femmes veulent renégocier le syndicalisme, dossier | 20. Octobre 1984
Spécial U.S.A., Les américaines et le pouvoir | 26. Mai 1985
Lise Payette fait le point |
| 10. Mars 1983
Les femmes en prison, dossier | 16. Mars 1984
Simone de Beauvoir, féministe | 21. Novembre 1984
Quelle voyageuse êtes-vous? | 27. Juin 1985
Louise Roy à la CTCUM Fera-t-il plus beau dans le métro? |
| | | 22. Décembre 84 - janvier 85
Spécial littérature pour enfants. | 28. Juillet 1985
Tenter l'érotique |

Je joins mon paiement de:

- 6,95 \$ mon no. d'abonnée est _____
 7,95 \$ Frais de poste et de manutention inclus pour chaque reliure demandée
 par chèque Visa Master Card

N° carte _____ Expiration _____

Signature _____ Tél. _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____ Tél. _____

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de _____ 2,50\$ par numéro

3	4	7	8	10	11	12	13	14	16	17
<input type="checkbox"/>										
18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28
<input type="checkbox"/>										

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4



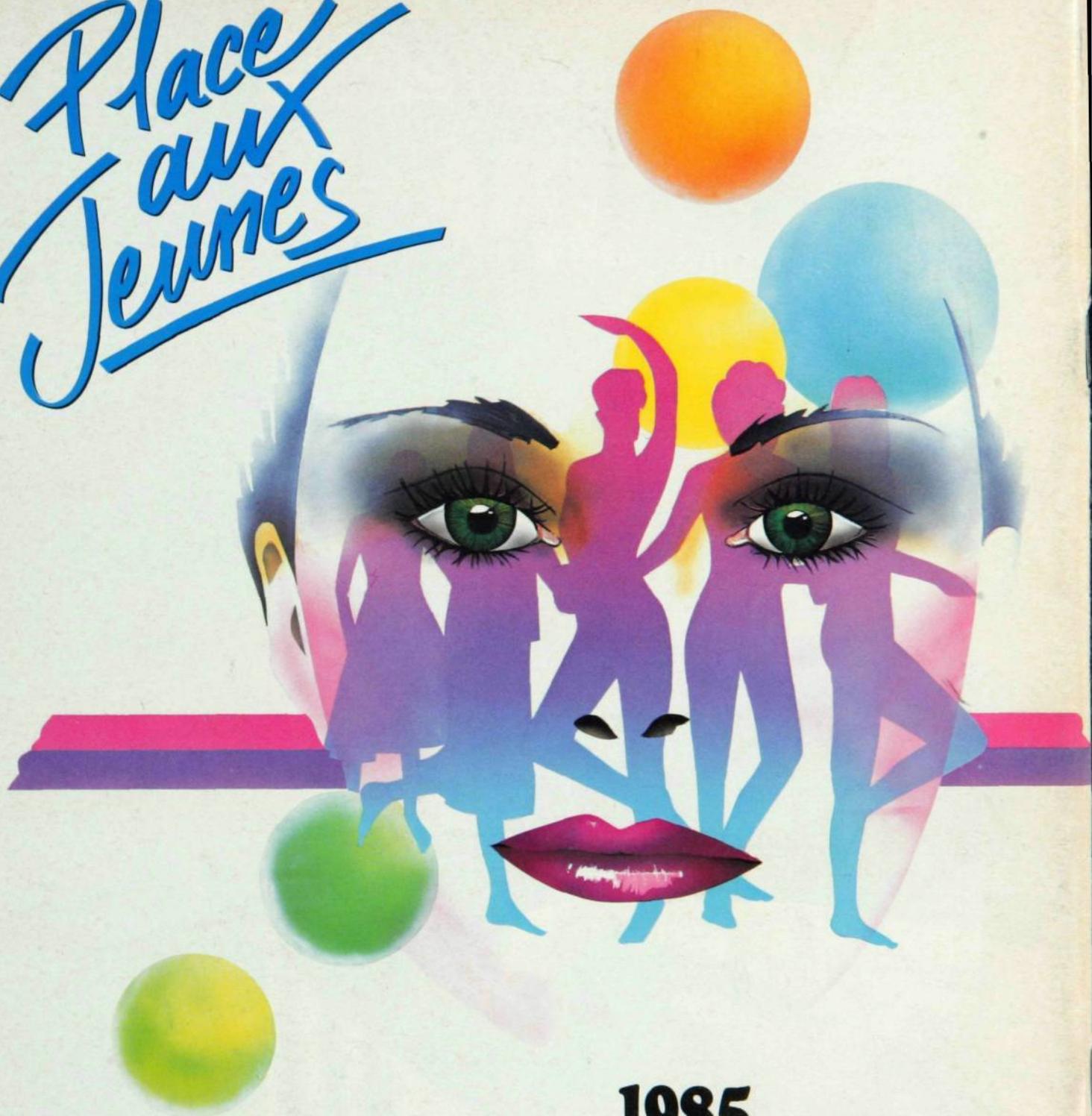
géraldine peterson

**CHEZ
EUGENE
MARSAIS**

3889 St-Denis, Montréal
845-0518

Marguerite Marcoux
propriétaire

Place
aux
Jeunes



1985 Le temps d'y voir

29, 30 et 31 OCTOBRE 1985
Le CENTRE SHERATON MONTRÉAL,
CANADA



1985
Année internationale
de la jeunesse
Québec

Gouvernement du Québec
Secrétariat à la jeunesse



CONFÉRENCE	6161, RUE SAINT-DENIS, BUREAU 4 06
INTERNATIONALE	MONTRÉAL, QUÉBEC
SUR LA SITUATION	CANADA, H2S 2R5
DES FILLES	TEL. (514) 274-3581

ORGANISÉE PAR LA FONDATION MARIE-VINCENT ET L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL